

Nicolas MAFTEI

Homo ambiguus

Essai

ArchProteus

ISBN 978-2-9825150-0-0
ISBN 978-2-9825150-1-7
ISBN 978-2-9825150-2-4

ArchProteus Publishing
©ArchProteus 2026
©Nicolas Maftei 2026

Préface

L'espèce *Homo sapiens*, arrivée au niveau supérieur d'évolution lui permettant, triomphant, d'ajouter une deuxième couronne à son palmarès, se fit appeler *Homo sapiens sapiens*, et s'est posé la question: **qui suis-je?** La formulation de cette question par le cerveau des *Homo* marque aussi l'apparition de ce qu'on a appelé la *conscience*. C'est, tout au moins, l'idée reçue ; de nos jours, certains chercheurs mettent en doute l'appartenance exclusive de cette propriété aux humains. Quoi qu'il en soit, cette question est fondamentale, car issue du cerveau-même, elle demande à ce même cerveau de s'expliquer. Cette manière d'attaquer le problème semble vouée à l'échec, parce qu'elle trahi un raisonnement circulaire, alors que le *raisonnement logique* est supposé être l'essence-même de la conscience.

Le débat sur la méthode d'aborder le problème posé par cette question a presque entièrement occupé les esprits en Europe, depuis plus de 2500 ans, sans que la question de son essence puisse recevoir un début de réponse. La réalité quotidienne, au premier quart du XXIème siècle, le confirme. Personne n'est plus capable de savoir qui elle est, qui sont ses amis et qui sont ses ennemis. Il est devenu impossible de distinguer entre allié et adversaire. Dans les pays démocratiques, les élites dirigeantes ne savent pas vraiment ce que les électeurs désirent. Les Américains, appelés une fois de plus pour éteindre des feux allumés par les Européens, et haïssant les perdants (*losers*), se voient soutenir des leaders supposés puissants, mais qui en réalité se font balayer le

lendemain par leurs propres électeurs. Engagés sur plusieurs fronts, ils se trouvent combattre et soutenir simultanément les ennemis endémiques de l'Europe, les Russes.

C'est cette confusion des esprits, à tous les niveaux, et qui paraît être le quotidien de notre existence, qui a suscité ma curiosité. Le cheminement qui en a résulté est décrit dans le texte de ce livre. Il m'a fait découvrir que le brouillard confusionnel dans lequel on navigue est le résultat naturel, donc inévitable, du processus de réglage par lequel le cerveau gère l'énergie qu'il produit pour son propre fonctionnement. Un fonctionnement optimal du cerveau implique, obligatoirement, un niveau de confusion socialement acceptable, indispensable à la cohésion d'un groupe social. La mentalité, notion redéfinie comme l'infrastructure sur laquelle la conscience collective du groupe conçoit, exprime et communique des concepts, est celle par laquelle, de génération en génération, la mémoire collective du groupe se transmet. Plus important encore, l'ambiguïté inévitablement attachée à tout concept au moment où celui-ci s'exprime, règle spontanément son niveau socialement acceptable en fonction du contexte, en assurant au cerveau une consommation optimale d'énergie.

La confusion dont je parle a été abondamment analysée et décrite par nombre de penseurs. Tout ce que je dis dans mon texte a déjà été dit avant moi. Mais la plupart des philosophes et des critiques se sont épuisés à *ruminer le passé*, sans proposer des solutions concrètes pour s'en sortir. Ceux, peu nombreux, qui l'ont fait, se sont avérés souffrir du syndrome de la *cécité des philosophes*, ou se sont enfermés dans la boîte aveuglante, aux parois invisibles et infranchissables, de leur propre mentalité. Au XIX^{ème} siècle, le philosophe allemand Friedrich Nietzsche, auto-déclaré apatride, s'est retiré en Suisse pour proclamer le surhomme, Zarathoustra. Au XX^{ème}, le révolutionnaire russe Vladimir Ilich Ulianov, surnommé Lénine, toujours de Suisse,

avait conçu le profil de l'homme nouveau communiste, et avait entamé sa construction en proclamant, en Russie, l'Etat soviétique. Mais aucune des solutions proposées n'ont réussi à dissiper la confusion conceptuelle. Vus de notre époque, Nietzsche et Lénine semblent avoir joué aux apprentis sorciers.

Pour éviter ce piège, j'ai parcouru mon cheminement à la recherche de la vérité en observateur, en évitant soigneusement de me former une opinion avant d'atteindre la fin. Ceci m'a révélé que la *vérité* n'existe pas, et m'a permis aussi de proposer une sortie concrète du brouillard de la confusion : le changement de mentalité. Pour savoir comment, il suffit de lire le texte qui suit, en observateur aussi, en suspendant provisoirement votre esprit critique. Par ailleurs, il est impossible de voir la réalité sans utiliser un prisme ou une lentille. C'est le prisme énergétique que j'ai choisi.

Parcourir un chemin en observateur est facile et accessible à tout le monde. La lecture du récit d'un cheminement est tout aussi facile, mais exige parfois un effort de concentration, pour bien comprendre les rares paragraphes estimés incompréhensibles. Mais le cerveau humain n'aime pas dépenser *inutilement* de l'énergie pour se concentrer. Il incite le lecteur de *laisser passer*, et de continuer sa lecture sans se fatiguer. Celui qui veut vraiment *comprendre*, se voit obligé de reprendre la lecture, une ou plusieurs fois.

Allons-y.

NM, 14 avril 2026

Tout, mais vraiment tout, est de l'interprétation et de l'oubli

Avant-propos

L'auteur du texte qui suit n'est ni journaliste, ni politologue, ni historien. *Homme ordinaire*, comme des millions d'autres personnes, son but dans la vie était de se créer une famille et d'accomplir une carrière professionnelle, ce qu'il a bien réussi à faire. Mais *la grande histoire* l'a poursuivi et l'a rattrapé. Voici le récit de cette aventure, et la conclusion qui s'impose.

Interprétation

Cologne, printemps 1974

Je connaissais la ville pour y avoir passé pratiquement toutes les fins de semaine depuis six mois. Maintenant j'y suis pour de bon, plus exactement pour un an, détaché par mon entreprise pour travailler sur un projet avec sa filiale allemande, projet que j'avais inventé pour les besoins de ma cause. J'allais habiter avec ma future femme pendant qu'elle finissait ses études à l'Université. Plus de navette hebdomadaire Paris-Cologne! Elle fut remplacée par la navette quotidienne Cologne-Düsseldorf, mon nouveau lieu de travail! Quel bonheur. J'allais ressusciter mon allemand, langue qui fut ma deuxième langue maternelle, mais que je n'avais plus eu l'occasion de pratiquer depuis une dizaine d'années. Et je rêvais d'avenir: amour, voyages, mariage, enfants...

La rêverie ne dure jamais longtemps. La réalité nous rattrape, inexorablement. A Cologne, les gros titres des journaux et les nouvelles à la télévision réveillèrent en moi de sombres souvenirs: *l'affaire Günter Guillaume* venait d'éclater.

Qui se souvient encore de *l'Affaire Guillaume*? Personne !! Moi, elle m'avait marqué. D'après les journaux, un espion de la fameuse Stasi Est-allemande [*Staatssicherheit*, Agence de Sécurité de la République Démocratique d'Allemagne – RDA] avait réussi à devenir secrétaire particulier du chancelier Willy Brandt! Impossible !! Le chancelier, inventeur de la nouvelle Ostpolitik de réconciliation avec la Russie et ses alliés alors qu'il était maire de Berlin-Ouest, espionné par la Stasi? Alerté par l'un de ses ministres des soupçons pesant sur son secrétaire, il refusa d'y croire et emmena ce dernier avec lui pour un mois de vacances en Norvège. Le secrétaire-espion profita de ce voyage

pour transmettre à Berlin-Est deux documents top secrets que Brandt avait reçu du président américain de l'époque. Ce furent les derniers, car, de retour à Bonn, l'espion fut aussitôt arrêté et Brandt démissionna le 7 mai 1974.

Faut-il être agent secret pour se rendre compte que le chancelier Brandt était de connivence?

Sur le moment, Willy Brandt n'a rien fait pour dissiper l'incertitude, sinon nier en bloc. Bien plus tard, dans un article paru dans *The Washington Post* du 11 Novembre 1981, intitulé « Brandt Alleged Agent for CIA, Possibly KGB », l'auteur Jack Anderson révèle qu'en fait, Brandt fut un agent double, payé par la CIA régulièrement, de 1940 à 1958. Mais, en 1974, personne – à l'exception des agents secrets – ne pouvait le soupçonner.



Iconic portrait of Minister
Herbert Wehner



... and his mentor
(Wikipedia)

Le vacarme à la Bundestag fut énorme, car Herbert Wehner, le leader du groupe socialiste (SPD), au lieu d'expulser Brandt du parti, le nomma président! (L'espion, lui, fut jugé et condamné à une lourde peine de prison). A l'époque, Wehner était la figure dominante de la Chambre des députés de la République fédérale, devenu fameux pour sa grande gueule et sa pipe.

En effet, ayant commencé une carrière politique avec le Parti Communiste allemand dans les années 1920, Wehner se réfugie à Moscou, où il survécu les purges de Staline - en dénonçant, dit-on, à l'NKVD, des camarades allemands de combat - puis fut envoyé, en 1941, vers l'Allemagne, via la Suède. Dans ce pays neutre, il se fit opportunément découvrir par la police, qui le mit en prison, bien à l'abri, pour le reste de la guerre. C'est à peine en 1949 qu'il arriva en Allemagne de l'Ouest, et devint aussitôt membre du Parti Socialiste (SPD). Sa carrière est fulgurante: secrétaire du président du parti, il se fait élire à la Bundestag la même année. Sa pureté idéologique et ses qualités d'orateur lui assurèrent bientôt un rôle de leader incontesté du SPD, et de *faiseur de rois* de la République fédérale. Ce fut le cas avec Willy Brandt. Et ce le sera encore avec un jeune militant qui, en cette année 1974, venait de s'inscrire au parti: Gerhard Schroeder. Avocat de métier, Schroeder se distingue lors du procès de Horst Mahler, l'un des fondateurs de la *Faction Armée Rouge* (la *Bande à Baader*). Schroeder défendit Mahler si bien, que la sentence de celui-ci pour terrorisme fut réduite. Wehner prit l'avocat sous son aile protectrice et le fit nommer, en 1978, président des Jeunes Socialistes, début d'une grande carrière politique.

Cependant, en cette année 1974, à Berlin-Est, de l'autre côté du Mur, une jeune étudiante, Angela Kasner, se préparait assidûment à une carrière d'ingénieur chimiste. Bonne élève, elle fut élue membre de la fédération des jeunes démocrates de l'université. Certains, parmi ses anciens collègues, prétendent même qu'elle propageait ouvertement des idées communistes, en tant que secrétaire de la section *AgitProp* (Agitation et Propagande).

Il y a vraiment quelque chose d'étrange avec cette jeune fille: son père était pasteur protestant. Et elle n'est même pas née à Berlin, mais à Hambourg, en 1954. Quelques mois après sa naissance, son père émigre avec sa famille à Berlin-Est! Il est vrai que le Mur n'était pas encore bâti, mais les gens émigraient en masse dans l'autre sens! Un prêtre qui choisit librement, en

1954, d'installer sa famille, d'élever ses enfants et d'exercer son pastoral chrétien en République Démocratique Allemande (RDA), sous le régime du stalinien Walter Ulbricht !?! Voilà un parcours singulier ! Sa fille n'a pas eu l'air d'avoir été persécutée à cause de sa mauvaise origine sociale ! Mes souvenirs me remplissent soudain la tête: j'ai passé mon enfance et ma jeunesse dans un pays frère de la RDA. Il n'y avait qu'une dizaine d'années depuis que j'avais quitté mon pays, et j'étais bien déterminé à tout oublier. Mais voilà, les événements de ce printemps 1974 réveillèrent en moi des souvenirs déprimants : vers la fin des années '50 j'étais étudiant en ingénierie lorsque je fus expulsé de l'université pour motif de mauvaise origine sociale. Il n'y avait pas de prêtre dans ma famille, mais ceux ou celles de mes collègues qui en avaient furent aussi expulsés, sans exception. Cette fille, Angela Kasner, semblait vraiment promise à un destin hors du commun. Trois années plus tard, en 1977, de retour à Paris où nous nous sommes mariés, mon épouse et moi, nous eûmes la joie d'accueillir notre premier enfant. La même année, Angela se marie, elle aussi, avec Ulrich Merkel.

Mais revenons à 1974. A l'Université d'Etat de Leningrad, en Union Soviétique, Vladimir Vladimirovitch Poutine, médiocre étudiant en droit, abordait sa dernière année d'études. Un an plus tard, il sera admis dans un service d'élite, mondialement connu : le KGB.

Gerhard Schroeder, Angela Merkel et Vladimir Poutine : trois personnages hors normes, qui allaient contrôler le destin de l'Europe, après l'effondrement de l'Empire Soviétique. En 1974, à Cologne, je n'avais pas encore entendu parler d'eux. Mais je me rends compte maintenant que la banale *affaire Guillaume* d'espionnage soviétique dont je fus témoin, une parmi tant d'autres, m'avait révélé le nom de celui qui leur a préparé le terrain, celui qui a su moduler la mentalité de *l'opinion publique* allemande et qui a construit l'infrastructure politique sur laquelle les trois purent opérer: l'agent du NKVD Herbert Wehner. Mon projet à Düsseldorf terminé et le diplôme de mon épouse obtenu,

nous retournâmes à Paris en 1975. Mais, depuis mon récent séjour en Allemagne, un étrange malaise commença à me poursuivre. Mon subconscient m'envoyait régulièrement des souvenirs que j'avais essayé de supprimer depuis mon arrivée en France, dans les années '60. Les réfugiés n'aiment pas se souvenir de leur passé. J'étais, en effet, réfugié. Je fus forcé de quitter mon pays de naissance, un pays frère de la RDA où une organisation sœur de la Stasi avait veillé de près sur mon destin. L'expérience fut telle, qu'une fois arrivé en France, j'ai décidé de tout oublier: je renaissais dans un nouveau pays, avec une nouvelle nationalité, parlant une nouvelle langue. Mes enfants et mes petits enfants ne parlent pas un mot de ma langue maternelle. Et, jusqu'à très récemment, ils ne savaient presque rien non plus sur ma famille, mon pays d'origine, mon enfance et ma jeunesse.

Depuis Cologne, le sentiment que la Stasi et le KGB étaient omniprésents partout en Europe ne cessait de me tourmenter. J'en parlais parfois autour de moi, mais, curieusement, mes interlocuteurs ne semblaient pas comprendre ce que je disais. "Nooon! Tu **interprètes mal** les informations et les événements rapportés par les journaux et la télé...". Je relis mon texte : je n'y trouve que des faits, aucune interprétation!

Ce problème de l'**interprétation** des faits et gestes finit par me préoccuper. Est-ce vraiment moi qui interprète mal ce que j'entends et ce que je vois?

Je pense avoir trouvé une réponse à cette question, 48 ans plus tard, lors de l'invasion de l'Ukraine par la Russie de Poutine. Allait-il, oui ou non, envahir ce pays? Pendant les semaines qui ont précédé cet événement, les avis des experts furent partagés. "Non, pas sûr..." opinèrent les services secrets européens, surtout Allemand. "Oui, surement, c'est imminent!" prédirent leurs collègues anglo-saxons. Jacques Follorou, dans un article paru le 4 mars 2022 dans le journal *Le Monde*, écrit:

[Les principaux pays occidentaux] ont partagé dès l'automne [2021] leurs informations sur les menaces qui visaient Kiev. Ils en ont cependant fait une lecture

[interprétation!] différente, les Anglo-Saxons tenant pour acquis une attaque, les Européens estimant possible une négociation.

Pourtant, un comité spécialement créé, composé des chefs du renseignement de ces pays, travaillait sur les mêmes informations! L'article du *Monde* précise que l'un des membres de ce comité, *Johannes Geismann, secrétaire d'Etat auprès de la chancellerie allemande chargé des services de renseignement, [fut] remplacé après le départ d'Angela Merkel.* (8 décembre 2021) !! Le chef du renseignement militaire français fut, lui aussi, destitué le 30 mars 2022, à cause "d'une mauvaise analyse des intentions russes vis-à-vis de l'Ukraine avant le déclenchement du conflit" (*Le Monde*).

Retour en arrière: au début des années '80 nous avons émigré en Amérique. Notre famille s'agrandit avec la naissance de notre fille. Notre vie se déroulait tranquille, anonyme, banale, heureuse.

Mais la grande histoire n'a pas tardé à nous rattraper : le bruit de la chute du Mur de Berlin, à la suite de l'effondrement de l'Empire Soviétique, arriva jusqu'à nous. Notre fils, maintenant âgé de 12 ans, fut impressionné par les images que la télé nous renvoyait d'Europe. A Moscou, Gorbatchev essayait de gérer au mieux la crise, et préparait l'après-communisme. L'agent Vladimir Poutine était chef de Poste KGB en Allemagne de l'Est (RDA). Le stalinien Erich Honecker et son épouse, qui s'accrochaient au pouvoir, furent expédiés au Chili. De nouveaux partis politiques apparurent, en vue d'élections démocratiques, les premières depuis la fin de la guerre dans cette démocratie populaire. En octobre 1989, l'ingénieur chimiste Angela Merkel décida d'entrer en politique et rejoignit le petit parti *Demokratischer Aufbruch (DA)*, dont le leader, Wolfgang Schnur, la nomma aussitôt attachée de presse. Alors que la carrière exceptionnelle de Merkel démarrait, celle de Schnur s'arrêta brusquement, lorsqu'il fut démasqué comme ancien agent de la Stasi et expulsé du parti. Pourtant, Angela essaya de le

défendre, en expliquant que Schnur ne fut qu'un "informal co-worker" (!?!) auprès des services de sécurité de son pays (*Wikipedia*). Cela ne servit pas beaucoup, car le DA n'obtint que quatre députés aux élections, et dû s'allier, puis fusionner, avec *l'Union Chrétienne Démocrate de la RDA*, grande gagnante du scrutin. Lothar de Maizière devint premier ministre, et Merkel porte-parole du nouveau gouvernement. Après la Réunification, *l'Union Chrétienne Démocrate de la RDA* fusionna, tout naturellement, avec le *Parti Chrétien Démocrate (CDU)* de l'Allemagne Fédérale. Et Angela Merkel continua d'impressionner ses chefs: elle devint ministre de la Femme et de la Jeunesse dans le gouvernement d'Helmut Kohl.

De fusion en fusion, et sans grand effort, la jeune propagandiste communiste de la RDA se retrouva ministre dans le premier gouvernement Chrétien Démocrate (CDU/CSU) de l'Allemagne unifiée! Alors que ses chefs successifs se perdirent en route: de Maizière subit le même sort que Schnur : nommé ministre des Affaires Spéciales par Kohl, il dû démissionner à peine quelques semaines plus tard, à la suite de rumeurs sur sa collaboration passée avec la Stasi !

Notons un petit détail: Merkel manifesta très tôt une passion pour la langue russe. En 1986, trois ans avant l'effondrement du Mur, elle passa plusieurs semaines en stage de perfectionnement de cette langue, à Donetsk. Dans le tumulte des événements de novembre 1989 à Berlin, peut-on imaginer une rencontre - en russe - entre Merkel et Poutine, lors de laquelle ce dernier lui aurait indiqué la marche à suivre? C'est fort plausible.

Les années passent. En Allemagne, Gerhard Schroeder devient chancelier (1998). Avec ses partenaires de coalition, les Verts, il initie une série de mesures en faveur du climat, et décrète le démantèlement des centrales nucléaires allemandes, proposant à la place des énergies renouvelables, et le gaz russe. L'idée de la construction du pipeline Nord Stream fit son apparition. Cependant, la coalition SPD-Verts perd les élections de 2005, dont le résultat est indécis. Schroeder négocie avec Angela Merkel, leader de l'opposition, la formation d'une Grande

Coalition, avec Merkel comme chancelier et Schroeder comme vice-chancelier, malgré l'opposition d'une partie des députés SPD. Schroeder convainc ses collègues d'accepter l'arrangement, en exprimant avec force l'opinion suivant laquelle le gouvernement Merkel allait continuer la politique du SPD. Deux jours après l'entrée en fonction de ce nouveau gouvernement, Schroeder quitte la politique. Il va immédiatement se mettre au travail sur son projet favori, le pipeline Nord Stream. Il deviendra dirigeant des géants russes Rosneft et Gazprom. Cependant, Angela Merkel décrète brusquement l'arrêt immédiat des centrales nucléaires et le retour au charbon (2011), puis signe la mise en production de Nord Stream 2, juste avant son départ à la retraite (juillet 2021).

Comment Schroeder su-t-il, en 2005, qu'Angela Merkel allait continuer sa politique ?

En 2021, l'Allemagne se retrouva dépendante à 40% du gaz russe pour ses besoins en énergie. *L'arme du gaz*, offerte par l'Allemagne à Poutine après 20 ans d'efforts, était prête à être utilisée. Allait-il appuyer sur la gâchette?

C'est ici que le problème de l'interprétation des informations dont les occidentaux disposaient apparut en pleine lumière. La BBC, le 24 février 2022: "President Biden says that the Russian invasion of Ukraine betrays the "sinister vision" of Vladimir Putin". A la veille de l'invasion de l'Ukraine, l'interprétation des Allemands fut toute différente ! Ce n'est pas étonnant. Cet imbécile de Poutine s'est dépêché d'utiliser *l'arme du gaz* beaucoup trop tôt! Elle s'est retournée contre lui comme un boomerang ! Le travail de l'Allemagne – les pipelines Nord Stream - ruiné d'un seul coup ! Et la vérité concernant la politique européenne après la chute de l'Empire soviétique, l'alliance de l'Allemagne et de la Russie pour asservir l'Europe, exposée au grand jour.

J'entends mes amis: "Oh là! Pas si vite! Tu tires des conclusions hâtives! Les choses sont plus compliquées que ça ! C'est trop tôt pour juger, à chaud, sur l'événement ! On n'a pas le recul nécessaire..."

Laissons à nos petits-enfants le soin de réécrire l'histoire de l'Europe, avec le recul indispensable. Espérons qu'ils reconnaîtront le rôle, dans cette histoire, d'un personnage complètement oublié aujourd'hui, le visionnaire Herbert Wehner, la grande gueule à la pipe, qui, pendant la dernière guerre mondiale, dans sa prison en Suède, conçut les plans de la sinistre alliance germano-russe dont l'Europe est victime aujourd'hui.

5 mars 2022

Ce sont nos petits enfants qui vont écrire notre histoire, alors que nous écrivons celle de nos parents qu'ils ne vont pas lire. C'est ainsi que l'histoire se répète, et qu'elle ne nous apprend jamais rien.

L'Arme du gaz Une étude de cas

Boris Johnson claims France was 'in denial' before Russia's invasion of Ukraine

By Rob Picheta, CNN, Wed November 23, 2022

Former British Prime Minister Boris Johnson has claimed France was "in denial" about the prospect of a Russian invasion of Ukraine, and accused the German government of initially favoring a quick Ukrainian military defeat over a long conflict.

Johnson told CNN's partner network CNN Portugal on Monday that the attitudes of Western nations varied widely before Moscow launched its all-out invasion of Ukraine on February 24, singling out three leading EU countries in comments that are unlikely to be welcomed in European capitals.

His comment drew a stinging denial from Germany, which accused the ex-PM of having "a unique relationship with the truth."

While Johnson stressed that EU nations later rallied behind Ukraine and are now providing steadfast support, he said that was not universally the case in the period before the Russian invasion.

"This thing was a huge shock ... we could see the Russian battalion tactical groups amassing, but different countries had very different perspectives," Johnson told CNN's Richard Quest in Portugal.

"The German view was at one stage that if it were going to happen, which would be a disaster, then it would be better for the whole thing to be over quickly, and for Ukraine to fold," Johnson claimed, citing "all sorts of sound economic reasons" for that approach.

"I couldn't support that, I thought that was a disastrous way of looking at it. But I can understand why they thought and felt as they did," Johnson went on. Germany has rapidly sought to reduce its reliance on Russian energy since Moscow's invasion.

"Be in no doubt that the French were in denial right up until the last moment," Johnson also said.

French President Emmanuel Macron fronted Europe's efforts to dissuade Vladimir Putin from invading Ukraine, visiting him in the Kremlin just weeks before the Russian leader ordered his troops into the country. In March, the chief of French military intelligence, Gen. Eric Vignat, was told to step down from his post partly for "failing to anticipate" the Russian invasion of Ukraine, a military source with knowledge of the matter told CNN at the time.

Johnson also criticized Italy's initial response to the threat of an invasion. He told Quest that its government – at the time led by Mario Draghi – was "at one stage simply saying that they would be unable to support the position we were taking," given their "massive" reliance on Russian hydrocarbons.

CNN has reached out to the French and German governments. Draghi's office declined to comment.

On Wednesday Miguel Berger, the German ambassador to the UK, shared a comment on Twitter that he attributed to a government spokesperson: "We know that the very entertaining former Prime Minister always has a unique relationship with the truth. This case is also no exception."

Many observers initially believed a Russian invasion of Ukraine would be completed within weeks or days, but Kyiv's forces instead repelled Moscow's initial lunge towards the capital and have more recently conducted successful counter-offensives to regain ground in the east and south of the country.

Johnson said that once Russia launched its invasion in February, attitudes across Europe changed quickly.

“What happened was everybody – Germans, French, Italians, everybody, (US President) Joe Biden – saw that there was simply no option. Because you couldn’t negotiate with this guy (Putin). That’s the key point,” the ex-Prime minister said, adding that “the EU has done brilliantly” in its opposition of Russia since that time.

Analyse

“The German view was at one stage that if [the Russian invasion of Ukraine] were going to happen, which would be a disaster, then it would be better for the whole thing to be over quickly, and for Ukraine to fold,”

Cette vue est identique à celle de Poutine ! Cette vue semble aussi confirmée par la France et par l’Italie ! Ces deux pays n’avaient rien remarqué d’anormal dans la politique de l’Allemagne :

“Be in no doubt that the French were in denial right up until the last moment,”

Gen. Eric Vidaud was told to step down from his post partly for “failing to anticipate” the Russian invasion of Ukraine.

Mario Draghi – was “at one stage simply saying that they would be unable to support the position we were taking,” given their “massive” reliance on Russian hydrocarbons.

Oui, la France semble avoir été d’accord, par des gestes concrets plutôt que par des paroles :

Emmanuel Quidet :

Poutine donne un passeport russe au président de la Chambre de commerce franco-russe [de Moscou]. Réputé pour son dynamisme en faveur des relations économiques entre les deux pays mais aussi pour ses liens avec des proches du chef du Kremlin, Emmanuel Quidet avait lancé les démarches il y a longtemps pour acquérir la nationalité russe. L'octroi du passeport intervient en pleine « mobilisation » des Russes vers le front ukrainien. (Les Echos, Benjamin Quénelle, publié le 28 sept. 2022)

François Fillon, ancien Premier ministre :

En juin 2021, il est annoncé qu'il rejoint le conseil d'administration du groupe pétrolier public russe Zarubezhneft, nomination effective en juillet. François Fillon précise qu'on lui a « proposé de siéger au conseil d'administration de plusieurs sociétés russes ». En décembre 2021, il est effectivement nommé administrateur indépendant au conseil d'administration de la société Sibur, géant de la pétrochimie russe contrôlé par des oligarques proches de Vladimir Poutine et d'anciens du FSB.

Après l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022, il déclare : « En 2014, j'ai regretté les conditions de l'annexion de la Crimée et aujourd'hui je condamne l'usage de la force en Ukraine. Mais depuis dix ans, je mets en garde contre le refus des Occidentaux de prendre en compte les revendications russes sur l'expansion de l'OTAN. Cette attitude conduit aujourd'hui à une confrontation dangereuse qui aurait pu être évitée ». Il est très vivement critiqué en France pour cette position ouvertement discordante avec l'avis européen [...]

*L'eurodéputé Raphaël Glucksmann renchérit :
« François Fillon est un employé de Vladimir Poutine.*

Il va falloir mettre un terme à toutes ces trahisons »
(Wikipedia)

Et la continuité de la politique de l'Allemagne face à la Russie, de Schroeder à Merkel, confirmée dans un article du New York Times intitulé :

L'ancien chancelier devenu l'homme de Poutine en Allemagne

Credit...Laetitia Vancon for The New York Times by
[Katrín Bennhold](#) April 23, 2022, traduction NM

Gerhard Schröder, qui est payé \$1 million par an par des compagnies énergétiques contrôlées par la Russie, est devenu un paria. Mais il est aussi un symbole de la politique allemande envers la Russie.

HANOVRE, Allemagne — Le soir du 9 décembre 2005, 17 jours après que Gerhard Schröder ait quitté ses fonctions de chancelier de l'Allemagne, il a reçu un appel sur son téléphone portable. C'était son ami, le président Vladimir V. Poutine de Russie.

M. Poutine pressait M. Schröder d'accepter une offre pour diriger le comité des actionnaires de Nord Stream, la société contrôlée par la Russie chargée de construire le premier gazoduc sous-marin reliant directement la Russie et l'Allemagne.

« Avez-vous peur de travailler pour nous ? » avait plaisanté M. Poutine. M. Schröder aurait bien pu l'être, compte tenu de l'apparence d'une possible impropriété — le pipeline qu'on lui demandait désormais de diriger avait été accepté dans les dernières semaines de son mandat de chancelier, avec son fort soutien. Il a quand même accepté le poste. (traduction NM)

... et a continué dans ce *job*, après l'invasion de l'Ukraine par la Russie, comme directeur du géant gazier russe Rosneft.

Les révélations de Boris Johnson sont d'une extrême gravité: « ... it would be better ... for Ukraine to fold ». La position de l'Allemagne n'a pas changé : Hitler avait dit la même chose, en 1938, au sujet de la Tchécoslovaquie, et la France, l'Italie et l'Angleterre furent d'accord ! Mais Churchill en 1940, comme Johnson en 2022, dirent NON !

Quelle fut la réaction des leaders politiques et de l'opinion publique européennes face à cette révélation ?

Silence assourdissant !

Trois chefs d'état et de gouvernement furent impliqués: Angela Merkel, Emmanuel Macron et Mario Draghi. Aucun commentaire de leurs part, confirmation donc de la réalité des propos de Boris Johnson.

Des pays concernés, seule l'Allemagne a cru devoir réagir, en chuchotant par la porte de derrière : “On Wednesday Miguel Berger, the German ambassador to the UK, shared a comment on Twitter that he attributed to a government spokesperson: “We know that the very entertaining former Prime Minister always has a unique relationship with the truth. This case is also no exception.”” (Rappelons qu'Angela Merkel n'était plus, non plus, chancelière à ce moment-là).

L'interprétation primaire

Your brain is not for thinking

Lisa Feldman Barrett

La première réaction du lecteur de la phrase ci-dessus « We know that the very... » est, dans la plupart des cas, l'émerveillement face à l'élégance de l'expression. Ce *sentiment*, ce *feeling*, se produit et s'installe dans notre cerveau, s'il n'existe pas déjà, dans les premières 4 dixièmes de seconde après la lecture. Il est entièrement de nature subconsciente. La conscience, siège et source de ce qu'on a appelé le raisonnement, n'intervient qu'après 9 dixièmes de

secondes. C'est un fait cliniquement observé par neuropsychiatres et psychologues, donc incontestable. Le fonctionnement à deux vitesses différentes du subconscient et du conscient est la base de l'existence de l'espèce des primates appelée *Homo*.

Les choses se passent ainsi : les sens transmettent en permanence leurs signaux sur l'état extérieur et intérieur de l'organisme aux endroits appropriés du cortex cérébral. Ce dernier procède à une première interprétation, pour déceler la nature de ces signaux : représentent-ils une menace pour l'individu, ou, au contraire, un message rassurant. Ce processus se passe à grande vitesse et se termine par le choix d'un plan d'action neuronal, le tout à l'intérieur des premières quatre dixièmes de seconde après la réception des signaux perçus par les sens. L'exécution du plan d'action a une durée variable, en fonction du contexte (par exemple fuite / combat / esquive face à un danger physique). La quasi-totalité des faits et gestes de la vie quotidienne, des plus minimes aux majeurs, sont interprétés et résolus en moins d'une seconde de temps. On les désigne comme des actions *instinctives*, pour souligner qu'ils sont totalement contrôlés et résolus par le subconscient.

Le travail d'interprétation (y compris l'exécution du plan d'action qui en résulte) nécessite de l'énergie. Celle-ci est générée par la machinerie hormonale et de neurotransmission – véritable *centrale énergétique* du cerveau - elle aussi contrôlée par le subconscient. Le niveau d'activité de cette centrale est modulé, en fonction du niveau de menace déterminé par l'interprétation. L'énergie ainsi générée devient disponible pour la conscience aussi, qui commence automatiquement son propre travail d'interprétation, neuf dixièmes de seconde après le début du processus. Autrement dit, l'interprétation exécutée subconsciemment exerce une influence directe sur le fonctionnement du conscient, en contrôlant le niveau d'énergie mis à sa disposition pour réaliser son travail. Si l'interprétation du subconscient conduit à une sensation apaisante, alors aucune action de défense n'est déclenchée, la centrale énergétique est calme, l'énergie disponible au conscient est

faible, voire nulle, l'interprétation par la conscience n'aura pas lieu. C'est le cas aussi, si le subconscient interprète et résout complètement la situation par une action instinctive : la conscience n'a plus besoin d'intervenir. Au contraire, si l'interprétation subconsciente induit une sensation d'incertitude ou de peur, alors la *centrale énergétique* est instantanément activée, et le restera assez longtemps pour fournir à la conscience l'énergie nécessaire au processus conscient d'interprétation. On estime à 85-95% la part de l'énergie totale consommée par le subconscient lors d'une instance typique d'interprétation. Ceci suggère la présence d'un mécanisme de régulation de la consommation d'énergie. En effet, on peut penser que la demande en énergie du processus d'interprétation consciente serait égale, voir supérieure à celle nécessaire au subconscient pour effectuer la même opération. Si on laissait la conscience intervenir pour réinterpréter chacun des messages déjà interprété par le subconscient, alors la demande en énergie deviendrait insoutenable. D'où la suppression, dans la grande majorité des cas, de l'étape consciente du processus d'interprétation. Au niveau macroscopique, ceci apparaît comme une inhibition de l'étape consciente de l'interprétation, phénomène que l'on pourrait exprimer, en langage courant, comme étant une *suppression de la pensée*.

Précisons que ce dont on parle ici est *l'interprétation primaire*, celle qui decode les signaux enregistrés et transmis par les sens. Elle précède donc, et prépare le terrain pour des interprétations à des degrés différents de complexité, que la conscience pourrait, ou non, entreprendre par la suite.

Le modèle de fonctionnement du cerveau présenté ici est une métaphore, choisie pour montrer que la principale tâche de notre cerveau est l'auto-gestion à long terme de ses besoins en énergie. Le terme scientifique de ce processus est *allostasie*. Plus précisément :

L'allostasie est le processus physiologique et comportemental qui permet à un organisme d'atteindre la stabilité

interne (homéostasie) en s'adaptant de manière proactive aux changements de son environnement, en ajustant ses paramètres internes (énergie, hormones, etc.) (Google IA, 29 Dec 2025, peut contenir des erreurs)

Cette métaphore considère l'interprétation primaire comme un processus à deux étapes ou à deux phases: la première, exécutée à grande vitesse par le subconscient, détermine la nature du message (apaisant ou menaçant) et module en conséquence la demande d'énergie nécessaire à l'exécution de la réponse. Elle prépare ainsi l'infrastructure énergétique pour l'exécution de la deuxième phase : l'interprétation consciente du message. Si l'infrastructure est apaisée, fonctionnant à énergie minime ou nulle, alors la deuxième phase de l'interprétation primaire, la phase consciente, n'aura pas lieu – dû au manque de l'énergie nécessaire à son fonctionnement.

Le processus d'interprétation intègre des éléments du contexte, externe et interne à l'organisme, existant au moment de l'arrivée du message sensoriel, et des éléments de mémoire – mémoire cumulative - indispensable à une évaluation rapide et efficace de la nature du message : apaisant ou menaçant. Il s'ensuit donc que l'interprétation, deux ou plusieurs fois, du même message ne sera jamais la même. Le contexte n'est jamais le même et la mémoire sera enrichie avec l'apport de chacune des instances d'interprétation successives. Cette mémoire enregistre des éléments du message et du contexte dans lequel ce message est apparu et traité : apaisé ou menaçant. Lorsqu'un nouveau message, similaire à un message du passé, arrive, la mémoire confirme la similarité et communique la nature du contexte du message mémorisé, qui s'intègre à la réponse préparée lors de la première phase de l'interprétation. Autrement dit, la *mémoire cumulative* est en même temps source et effet de son propre enrichissement.

* * *

Qui finit par lire la piètre histoire de nos vies ? Bien sûr, seulement Lui, l'Écrivain. Et il ne le lit qu'une seule fois, en même temps qu'il l'écrit.

L'aile gauche, Mircea Cărtărescu, Denoël, 2025

La lecture d'un texte peut se faire d'une manière passive ou d'une manière active. Le décodage des messages transmis par l'appareil visuel se fait par des processus subconscients permettant au lecteur de *comprendre* les mots et les phrases lus. Si le niveau de cette compréhension est estimé insuffisant, la conscience s'apprête à intervenir. Dans le cas d'une lecture passive, cette intervention lui est refusée. Le lecteur *passse dessus, ne fait pas l'effort* de comprendre. Il laisse le processus d'interprétation primaire suivre son cours naturel, avec suppression de la deuxième étape, qui manque d'énergie pour fonctionner : l'infrastructure énergétique est apaisée. En effet, la lecture d'un texte, quel qu'il soit, est rarement ressentie comme une menace existentielle. Le résultat est une lecture qui pourrait paraître *superficielle*, mais qui, dans le cas de la fiction par exemple, peut induire des sentiments de bonheur et des émotions de beauté et d'empathie. Le lecteur est sensible aux éléments qui touchent l'affectif : la clarté du texte, la musicalité de la phrase, le style. Au contraire, la lecture active suppose une *concentration, un effort* de concentration. Il s'agit d'une demande consciente d'énergie, *avant* le début de la lecture d'un texte ou d'un fragment de texte, et qui active l'infrastructure énergétique du subconscient : l'énergie nécessaire à la deuxième étape du processus d'interprétation primaire sera ainsi disponible.

C'est métaboliquement coûteux pour un cerveau de gérer des choses difficiles à prévoir. Il n'est donc pas étonnant que les gens créent des soi-disant chambres d'écho, s'entourant de nouvelles et d'opinions qui renforcent ce qu'ils croient déjà – cela réduit le coût métabolique et les désagréments d'apprendre quelque chose de nouveau. Malheureusement, cela réduit aussi les chances d'apprendre quelque chose qui

pourrait changer d'avis une personne. (Lisa Feldman Barrett, 7½ Lessons about the Brain) (traduction NM)

Elon Musk a déclaré avoir été « élevé par les livres, puis par mes parents ». Enfant, il lisait plus de 10 heures par jour et lisait toute l'Encyclopédie britannique à l'âge de neuf ans. Lorsqu'on lui demande comment il a appris à construire des fusées, il répond souvent : « Je lis des livres ». Il préconise une lecture dans différentes disciplines afin de développer une compréhension globale du monde. (Google IA 18 Mar 2026) (traduction NM)

Notons que des phénomènes mentaux tels que l'*accoutumance* trouvent tout naturellement leur explication : la personne qui habite suffisamment longtemps sa maison, n'est plus sensible aux bruits de fond venant de l'extérieur. La conscience ne prend plus la peine de décoder l'abolement occasionnel du chien du voisin ou la sirène d'une ambulance.

Le processus d'*interprétation primaire* est le processus fondamental du cerveau, sans lequel le cerveau lui-même ne peut pas exister. Il est consommateur d'énergie et se déroule en deux étapes. La première étape est indispensable à la survie, car elle détecte la nature du message (apaisant ou menaçant) et déclenche la réponse appropriée. La deuxième étape, consciente, n'est pas indispensable ; son déroulement dans tous les cas représenterait un gaspillage d'énergie. D'où le mécanisme d'*inhibition* mis en lumière par le prisme énergétique adopté dans cette présentation. La première étape de l'interprétation primaire tend à supprimer, ou à diminuer l'intervention de la conscience (deuxième étape) dans son processus. Autrement dit : tendance à la *suppression* ou à *l'interdiction de la pensée*. L'interprétation primaire apparaît donc comme facilitateur et comme supprimeur de la pensée consciente, double rôle en apparence contradictoire, mais imposé par la nécessité vitale de régulation de l'énergie consommée par le cerveau humain.

“Thought-terminating cliché”

Amanda Montell

Le caractère ambigu de l’interprétation primaire est apparu chez l’espèce *Homo* en même temps que le langage articulé, ce dernier répondant au besoin d’un *travail en équipe*, d’un *travail coordonné*. Pour qu’un tel travail soit possible, les interprétations de concepts ou d’événements successifs par deux ou plusieurs individus, toutes différentes, doivent être suffisamment rapprochées. L’énergie consommée pour se *mettre d’accord* est alors minime. En revanche, lorsque les interprétations diffèrent, conduisant à des conflits, les négociations nécessaires pour les aplanir imposent à la conscience une grande consommation d’énergie. Eviter les conflits est une nécessité vitale pour une société humaine. Des mécanismes tendant à minimiser ou à éliminer les conflits sont apparu spontanément dans le comportement des individus et dans la communication entre individus. On a identifié, dans le langage courant, une famille d’expressions appelées *stéréotypes de suppression de la pensée*, ou, mieux encore, en anglais, “*thought-terminating clichés*”. L’auteur d’un article récent paru dans le *Guardian* se propose d’en dresser la liste :

The big idea: the simple trick that can sabotage your critical thinking

The Guardian - Amanda Montell, Mon 20 May 2024

Since the moment I learned about the concept of the “thought-terminating cliché” I’ve been seeing them everywhere I look in televised political debates, in flouncily stencilled motivational posters, in the hashtag wisdom that clogs my social media feeds. Coined in 1961 by psychiatrist Robert Jay Lifton, the phrase describes a catchy platitude aimed at shutting down or bypassing independent thinking and questioning. [...] ... these sayings also pervade our everyday conversations:

*expressions such as “It is what it is”, “Boys will be boys”, “Everything happens for a reason” [...]
From populist politicians to holistic wellness
influencers, anyone interested in power can weaponise
thought-terminating cliches to dismiss followers’ dissent
or rationalise flawed arguments. [...]*

La liste des clichés supprimeurs de la pensée s’enrichit constamment. « Cette théorie est conspirationnelle » est une des dernières additions.

Le langage est supposé clarifier la pensée. Or, les stratégies de suppression de la pensée, spontanées ou intentionnelles, présentes dans le langage, sont source de confusion de cette pensée, et parfois de grande confusion. C’est à quoi on assiste en ce moment même. Notre époque ressemble à celle vécue par nos parents et grands-parents, en Europe, dans les années qui ont précédé la deuxième Guerre Mondiale. A cette époque, dans l’esprit des gens de toutes catégories, d’un bout à l’autre du continent, une confusion totale des concepts, des idées, des réactions subconscientes s’installe. C’est l’enfer dans les têtes, comme dans la rue. Contre cette violence, aucune défense ne semble possible, aucune solution n’est imaginable. Face à cette réalité, ce continent se tourne contre lui-même, vingt ans à peine après s’être auto-détruit de 1914 à 1918.

Comme l’*interprétation primaire*, le *langage* apparaît donc, en même temps, comme facilitateur et comme supprimeur de la pensée consciente. Supposé clarifier les échanges entre individus, il accroît la confusion. Ce *modus operandi*, retrouvé à des niveaux différents d’analyse, est la condition et le reflet du fonctionnement normal du cerveau, en lui assurant une consommation optimale d’énergie.

* * *

“ ... it would be better ... for Ukraine to fold”

The German View

Après cette longue digression, revenons à notre sujet : le sentiment de beauté, apaisant s’il en faut, que le lecteur ressent en lisant la réaction de la chancellerie allemande aux mots de Boris Johnson:

“We know that the very entertaining former Prime Minister always has a unique relationship with the truth. This case is also no exception.”

Le rôle de *suppresseur de la pensée* que joue cette phrase est évident. C’est la raison d’être de la *langue diplomatique*. Elle est associée ici à la technique de *détournement du sujet*, et à celle de la *mise en doute de la crédibilité du messenger*, pour supprimer toute tentative de commentaire du message lui-même. Ajoutons « le messenger n’est pas crédible » à la liste des clichés de suppression de la pensée. Le « We know... » qui débute la phrase est vraiment génial !

La traduction en français courant de la phrase ci-dessus est comme suit :

« Nous savons tous que l’ancien Premier ministre est un clown qui ment. Ce cas ne fait pas d’exception. »

Le contenu des deux versions, anglaise et française, est strictement identique, mais la deuxième version heurte de plein fouet un lecteur, même s’il est indifférent au problème. La *langue diplomatique* dans laquelle la première version est rédigée a été choisie ici pour *calmer les esprits*.

Les personnes impliquées par Boris Johnson : Merkel, Macron, Draghi, ont gardé le silence, comme l’indique le correspondant de la CNN : « CNN has reached out to the French and German governments. Draghi’s office declined to

comment”. Dans ces conditions, la réaction de la chancellerie allemande apparaît comme une tentative d’empêcher par avance l’expression de la question : Angela Merkel a-t-elle vraiment dit : « ... it would be better ... for Ukraine to fold » ? Il est évident que la *langue diplomatique* a tenté, et réussi, de supprimer la pensée. Pour ceux qui refusent de se plier, la réponse à cette question est tout aussi évidente : OUI, Angela Merkel a vraiment dit ça ! Pour ceux qui pensent, la tentative de détournement par avance de la vraie question saute aux yeux. C’est un fait. La seule question qui se pose vraiment ici est : la livraison de l’Ukraine à Poutine est-elle une bonne ou une mauvaise chose pour l’Europe ? Ici, tout naturellement, les opinions divergent. Il est impossible que ça soit autrement. C’est le débat sur cette question qu’on a voulu, et réussi, à supprimer. Sauf que, pour les Européens, la phrase en question est d’une extrême gravité.

L’aveu d’Angela Merkel : « ... it would be better ... for Ukraine to fold », fait à ses collègues chefs d’état et de gouvernement, la place carrément dans le camp de Poutine. Ceci induit, inévitablement, un soupçon de collusion : Poutine et Merkel agissent-ils d’une manière coordonnée ? C’est un soupçon légitime. Un incident *insignifiant*, une *anecdote*, qui a fait la une dans les médias du monde entier, semble apporter une réponse à cette question. Voici les faits :

En 2007, Angela Merkel entreprend une visite d’état chez Vladimir Poutine, dans sa résidence d’été de Sotchi. Merkel souffre de cynophobie, une phobie qui se déclenche à la vue ou au contact rapproché d’un chien. Les symptômes de cette affection sont graves et débilitants, avec effet incapacitant sur la victime. Ce fait est bien connu en Allemagne et par les homologues de Merkel, chefs d’état et de gouvernement du monde entier. Il est aussi mentionné dans le protocole de la rencontre de Sotchi, avec mention expresse d’éviter la présence de chiens dans les pièces où la chancelière sera accueillie. Dans celle où les photos officielles de la rencontre allaient être prises, Merkel, assise sur sa

chaise, attend, lorsqu'une porte s'ouvre et laisse passer un gros Labrador noir, doux et amical, qui renifle longuement l'invitée. La scène est amplement photographiée et filmée par les correspondants de presse présents. Le lendemain, alors que l'opinion publique et les commentateurs s'étonnent, aucun communiqué officiel ne mentionne cet épisode. Il s'agit sans doute d'une *anecdote*, destinée à être vite oubliée. Elle ne l'est pas. Dans ses mémoires publiées fin 2024, Merkel revient sur cet épisode comme suit :

Merkel, qui a une peur bien documentée des animaux, a évoqué cette rencontre tendue dans ses mémoires publiées mardi, accusant Poutine d'inviter l'animal comme une « démonstration de pouvoir » et de se réjouir de son malaise. [...]

Le président russe Vladimir Poutine a présenté ses excuses à l'ancienne chancelière allemande Angela Merkel le jeudi 28 novembre, affirmant qu'il ne voulait pas lui faire peur lorsqu'il avait amené son labrador de compagnie à une réunion avec elle en 2007. [...] (Le Monde 29 novembre 2024)

Pourquoi Angela Merkel a-t-elle senti le besoin de rappeler cette *anecdote* dans ses mémoires, publiées en 2024 ? L'épisode a eu lieu en 2007. Entre temps, en novembre 2022, Boris Johnson révèle les paroles de Merkel au sujet de l'Ukraine : « ...it would be better...for Ukraine to fold », ce qui avait provoqué des soupçons de collusion avec Poutine. Pour prévenir l'amplification de ces soupçons, Merkel présente cet épisode comme une "démonstration de pouvoir" [par Poutine, qui] se réjouit de son malaise ». Elle a sans doute raison.

Merkel n'est pas la première à suggérer que le machisme de Poutine — tout, de son harcèlement de ses collègues chefs d'État à ses photos torse nu en passant

par son invasion de l'Ukraine — sont des démonstrations de force destinées à masquer un sentiment de faiblesse. Mais elle a identifié ce phénomène avec une franchise remarquable.

Merkel, qui a grandi dans l'Allemagne de l'Est dominée par les Soviétiques, qui a appris le russe à l'école et a voyagé à travers l'Union soviétique, entretient une relation particulièrement étroite avec Poutine (malgré cet incident) et une compréhension inhabituelle du fonctionnement de la Russie de Poutine. Parmi les dirigeants occidentaux, sa relation avec Poutine est presque certainement la plus proche et la plus importante. Pourtant, toute cette proximité semble lui avoir fait moins respecter Poutine, pas plus. (Vox Archives, by Max Fisher, May 20, 2015)

« Je comprends pourquoi il doit faire cela — prouver qu'il est un homme », a déclaré Merkel. « Il a peur de sa propre faiblesse. » (Rapporté dans le portrait de Merkel de décembre 2014 de George Packer dans le New Yorker)

Ajoutons les remarques suivantes :

La rencontre de Sotchi était une visite d'état (et non pas une visite de travail), la première depuis l'accession d'Angela Merkel à la chancellerie allemande, lors de laquelle des accords historiques destinés à assurer la dépendance énergétique de l'Europe vis-à-vis de la Russie allaient être signés. Grand succès de Poutine, qu'il craignait se refléter sur Merkel.

Poutine s'est publiquement présenté à son peuple comme le restaurateur du grand empire russe. Or, c'est la tsarine Catherine la Grande, allemande, qui, après avoir comploté et réussi l'assassinat de son mari le tzar Pierre III, prit sa place et réalisa l'extraordinaire expansion territoriale de la Russie au XVIIIème siècle. L'idée qu'une autre allemande allait l'aider à restaurer cet empire a du paraître insupportable à Poutine. Cet élément, ajouté au portrait psychologique que

Merkel elle-même lui a fait, explique le moment et la manière choisis par Poutine pour lui rappeler qui est le boss. Ce message était exclusivement destiné au peuple russe. Les occidentaux n'avaient pas compris grand-chose.

Démonstration de pouvoir, donc, entre adversaires ou entre collaborateurs? La tentative de Merkel de nous convaincre que le geste de Poutine est celui d'un adversaire a complètement échoué.

Anecdote : Récit d'un détail historique, d'un petit fait curieux ou aspect secondaire, sans généralisation et sans portée. (Dictionnaire Le Robert)

Gaffes, lapsus, boutades : dans notre conversation courante, chacun d'entre nous en est perpétreur spontané ou conscient, et victime. Comme Mme Merkel l'explique clairement, ces figures de style sont des marqueurs de la *mentalité* de celui qui les utilise, et du peuple auquel il appartient.

The Economist du 30 novembre 2024 publie une chronique de *Freedom*, mémoires d'Angela Merkel, intitulée *Angela's ashes*. En voici deux fragments :

How rapidly her legacy has turned to ashes. Under Mrs Merkel, Germany got cheap energy from Russia, sold expensive cars to China and outsourced its security to America. Today, all those policies look like strategic mistakes. The economy is in a mess. China dominates electric vehicles, Vladimir Putin is threatening Europe and, under Donald Trump, America will no longer be willing to pay full freight for NATO. As Germany prepares for an election in February 2025, its centrist parties are being squeezed by the unMerkel-like extremes on the left and right.

"Freedom" is Mrs Merkel's attempt to restore her reputation.

[...]

These virtues will not silence Mrs Merkel's critiques. They say, for example, that she should not have blocked Ukraine's path to NATO, membership in 2008. She rebuts them with the argument that accession would have taken years and, in the meantime, Mr Putin would aggressively tried to forestall it.

However, if Mrs Merkel so clearly understood the threat from Mr Putin, why did she increase Germany's dependence on Russia gas by closing the country's nuclear power stations? And why did she tolerate defence spending of just of just 1.33% of GDP when she stepped down, far below the 2% she had agreed to at a NATO meeting in 2014? Her suggestion that her coalition partners were to blame is feeble.

That gets to the heart of the matter. Compromise is all very well in a politician. But without a vision, it can easily become the art of splitting differences. In "Freedom" Mrs Merkel assures readers that she always got the best deal possible. She is asking them to take a lot on trust.

L'analyse de ce chroniqueur ressemble étonnamment avec mon analyse. Le seul point sur lequel on diffère est la *vision*. La vision d'Angela Merkel fut celle du visionnaire Herbert Wehner, la grande gueule à la pipe, qui, pendant la dernière guerre mondiale, dans sa prison en Suède, conçut les plans de la sinistre alliance germano-russe dont l'Europe est victime aujourd'hui.

Qui sait quoi ?

Combien on sait et pourquoi nous ne le savons pas ?

En relisant mon texte, j'ai essayé de me mettre à la place de l'un de mes lecteurs: il lit que le désordre médiatique et mental actuel, qui semble refléter le fonctionnement normal, optimal et inévitable du cerveau humain, serait dû au manque d'analyse consciente des informations que ce cerveau reçoit sans arrêt. Quelles sont donc ces informations qui échappent à la pensée des gens, sauf, semble-t-il à des groupes restreints d'initiés ?

Qui sait quoi ?

Pour répondre à cette question légitime, il m'est impossible de ne pas reproduire, dans son intégralité, l'article diffusé par l'*Agence France-Presse* le 28 octobre 2013, d'autant plus qu'il se place directement dans la problématique soulevée par notre *Étude de cas*.

DEBORAH COLE AGENCE FRANCE-PRESSE

La Presse

<https://www.lapresse.ca/international/dossiers/sous-surveillance/201310/27/01-4704169-obama-a-mis-fin-aux-ecoutes-de-merkel-quand-il-a-ete-inform...> Mis à jour le 28 oct. 2013

Obama a mis fin aux écoutes de Merkel quand il a été informé.

Le président Barack Obama a pris connaissance de cette surveillance électronique menée par l'Agence de sécurité nationale américaine, la NSA, dans un rapport qu'il avait commandé en milieu d'année, poursuit le journal qui cite des responsables américains.

Selon ce rapport, la NSA a écouté les conversations téléphoniques de quelque 35 chefs d'Etat ou leaders mondiaux. La Maison Blanche a mis fin aux programmes d'écoutes de plusieurs de ces chefs d'Etat et responsables, dont Mme Merkel, toujours selon le WSJ.

Pour sa part, la NSA a fermement démenti les révélations de la presse allemande selon laquelle Barack Obama savait depuis 2010 que la chancelière allemande Angela Merkel était placée sur écoute.

Le Bild am Sonntag, édition dominicale du quotidien Bild, citait dimanche des sources des services secrets américains selon lesquelles le chef de la NSA, Keith Alexander, avait informé Barack Obama d'une opération d'écoute des communications de Mme Merkel dès 2010, l'opération elle-même ayant peut-être, selon la presse allemande, débuté dès 2002.

«Obama n'a pas mis fin à cette opération et l'a au contraire laissée se poursuivre,» a déclaré un haut responsable des services de la NSA cité par le journal. Dans un communiqué transmis à l'AFP, la NSA a démenti ces informations. «Le général Alexander n'a pas discuté avec le président Obama en 2010 d'une supposée opération de renseignement impliquant la chancelière Merkel et n'a jamais discuté d'une quelconque opération l'impliquant. Les informations de presse affirmant le contraire ne sont pas vraies», a déclaré Vanee Vine, une porte-parole de l'agence.

L'édition dominicale du Frankfurter Allgemeine a de son côté indiqué, sans citer de sources, que M. Obama avait assuré à Mme Merkel au téléphone qu'il n'était pas au courant de sa mise sur écoute.

Selon Der Spiegel, le président américain lui aurait dit que s'il l'avait su, il y aurait immédiatement mis fin.

Le cabinet de Mme Merkel n'a pas souhaité commenter cet échange téléphonique.

La Maison Blanche a expliqué qu'elle n'enregistrait pas

les appels téléphoniques de Mme Merkel et ne le ferait pas à l'avenir, refusant de dire si l'Amérique l'avait espionnée par le passé.

Plusieurs parlementaires américains sont intervenus dimanche soir pour défendre les activités de la NSA. Pour le représentant Peter King, qui préside la sous-commission de la Chambre sur le contre-terrorisme et le renseignement, Obama devrait «cesser de s'excuser». Il a ajouté que les activités de la NSA avaient sauvé «des milliers» de vies.

Le président de la commission du renseignement de la Chambre, Mike Rogers, a estimé quant à lui sur CNN que «la plus grande nouvelle aurait été (...) que les services de renseignement américains ne tentent pas de collecter des informations qui protègent des citoyens américains à la fois à l'étranger et dans le pays».

Selon Bild am Sonntag, M. Obama voulait être personnellement informé en détail sur la chancière allemande qui a joué un rôle décisif dans la crise de la dette de l'eurozone et est considérée comme le dirigeant le plus puissant d'Europe.

La NSA a donc renforcé la surveillance de ses communications, visant non seulement le téléphone portable qu'elle utilise pour communiquer avec son parti la CDU, mais aussi son appareil crypté officiel, précise le journal.

Les spécialistes du renseignement américain pouvaient enregistrer ces conversations, mais aussi consulter les SMS envoyés quotidiennement par Angela Merkel à des dizaines de collaborateurs.

Seule la ligne directe spécialement sécurisée de son bureau était hors de portée des espions américains, précise Bild.

Cellule d'espionnage à l'ambassade à Berlin.

Les informations étaient directement transmises à la Maison Blanche, sans passer par le siège de la NSA à

Fort Meade, dans le Maryland, selon la même source. Le Spiegel a cité un document classé secret de 2010 selon lequel les services d'espionnage américains disposaient de 80 cellules de surveillance technologique dans le monde, notamment à Paris, Madrid, Rome, Prague, Genève et Francfort.

Si la surveillance de la chancellerie a commencé dès 2002, cela voudrait dire que sous la présidence George W. Bush, les États-Unis visaient déjà Angela Merkel, alors leader de l'opposition, trois ans avant qu'elle ne devienne chancellerie.

Toujours selon Bild, son prédécesseur Gerhard Schroeder était lui aussi l'une des cibles de la NSA en raison de son opposition à l'invasion américaine de l'Irak.

Bush se méfiait des sociaux-démocrates allemands à cause de leurs liens avec le président russe Vladimir Poutine.

Les récentes révélations sur l'ampleur des écoutes américaines dans des pays alliés, et y compris de leurs dirigeants --conséquences des fuites dues à l'ex-consultant de la NSA Edward Snowden-- ont poussé les leaders européens à exiger de Washington un nouvel accord sur la collecte de renseignements permettant de préserver leur alliance tout en poursuivant la lutte contre le terrorisme.

Découvrant avec déception le nouveau visage de son «ami américain», Berlin a décidé d'engager une offensive diplomatique, après avoir convoqué l'ambassadeur des États-Unis, geste inhabituel entre proches alliés.

L'Allemagne enverra la semaine prochaine une délégation des responsables du renseignement aux États-Unis chargée d'obtenir des explications concernant les allégations sur la mise sur écoute de la chancellerie allemande.

Le chef des sociaux-démocrates allemands Thomas Oppermann a déclaré à Bild que les députés allemands

souhaiteraient à présent interroger Edward Snowden, actuellement réfugié en Russie. « Les comptes-rendus de Snowden (sur l'espionnage électronique américain) semblent crédibles tandis que le gouvernement américain nous a apparemment menti à ce sujet », a-t-il dit.

Voilà! Une chose est sûre : les services secrets américains savent absolument tout sur tout. Et, très probablement, les services d'autres états aussi (cf. défection de Snowden en Russie). Et les journaux allemands nous disent comment, ce que, par ailleurs, on savait déjà.

Tout dépend donc de l'interprétation que ces services et leurs patrons font des informations dont ils disposent.

Le Président Biden savait que Schroeder et Merkel travaillaient pour la Russie, comme le président Obama avant lui, et comme le Président Trump aujourd'hui. Pour enlever le moindre doute, le Vice-Président JD Vance le fait savoir aux chefs d'état et de gouvernement européens dans un discours qui a choqué le monde entier. Ces derniers, réunis à Munich pour l'écouter parler de l'aide américaine pour résoudre une fois de plus, un problème purement européen, créé, comme nous l'avons vu, par les européens eux-mêmes (cf. l'*Arme du gaz*), et que ceux-ci n'arrivaient pas à résoudre après trois ans de guerre meurtrière en Ukraine, se virent sermonnés sur le vrai ennemi – l'ennemi intérieur :

Parmi tous les défis urgents auxquels les nations ici représentées font face, je ne crois pas qu'il y en ait de plus pressant que les migrations de masse (JD Vance).

Allusion directe à l'appel lancé par Angela Merkel au million de migrants syriens en 2015 :

Aujourd'hui comme hier, les migrations internationales exercent de multiples effets, y compris dans la

géopolitique interne des pays où les immigrants arrivent. Ainsi, celle de l'Allemagne s'est trouvée bouleversée suite aux flux migratoires de l'année 2015. Auparavant, la chancelière Angela Merkel, en fonction depuis le 22 novembre 2005, semblait insubmersible. Puis son aura auprès des Allemands s'est effondrée comme l'attestent ses insuccès électoraux de 2017-2018 (Par Gérard-François DUMONT, le 16 décembre 2018).

En effet. A cette occasion les électeurs allemands avaient, pour la première fois, porté leurs voix sur le parti d'extrême droite et russophile AfD, qui, dix ans après (2025), est devenu le deuxième parti de la République fédérale. Sans parler de Brexit, auquel Vance fait aussi allusion. Le Vice-Président américain attribue ces problèmes à l'affaiblissement des démocraties européennes, dont les dirigeants n'écoutent plus les électeurs, au point d'en annuler par décret leurs choix exprimés démocratiquement. Il en a pris comme exemple la Roumanie, ce malheureux petit pays qui, depuis trente ans, essaie, sans succès, d'apprendre les règles les plus élémentaires d'un comportement démocratique, et qui venait d'annuler une élection présidentielle. Il l'a fait sans doute par *diplomatie*, pour ne pas heurter Emmanuel Macron, présent dans l'audience. Car la France, bien avant la Roumanie, avait annulé un référendum:

Le 29 mai 2005, les Français étaient amenés à se prononcer par référendum sur le traité établissant une Constitution pour l'Europe. Le traité est rejeté par 54,67% des Français, avec des pointes à plus de 60 % dans certains départements (dont les Hautes-Pyrénées, l'Ariège, le Tarn-et-Garonne ou l'Aude). (La Dépêche, lundi 24 février 2025)

Ce référendum, initié par le président Jacques Chirac, fut ignoré et annulé par son successeur, Nicolas Sarkozy.

Si le Vice-Président Vance parle toujours la *langue diplomatique*, le Président Trump, comme on le sait, ne le fait plus. Il choque, mais ce n'est pas sa faute. Il n'en est que la confirmation du bouleversement global des mentalités auquel nous assistons, bouleversement d'une ampleur et d'une rapidité sans précédent dans l'histoire de l'humanité, accéléré par la révolution technologique de ce début de XXI^e siècle.

27 février 2025

La Langue Diplomatique

It's easy for diplomatic speeches to say more or less nothing: to wrap up
an idea in equivocation and meaningless clichés.

(May 1, 2014 *Speechwriting for diplomacy - Just Write online*)

“At a certain point **talk doesn't talk**, it's got to be action”

Donald Trump

Après l'occupation de la Crimée (2014) :

Le Premier ministre polonais Donald Tusk a appelé à un changement de la politique énergétique de l'UE, car la dépendance de l'Allemagne vis-à-vis du gaz russe présente des risques pour l'Europe.

Le 13 mars 2014, la chancelière allemande Angela Merkel a averti le gouvernement russe qu'il risquait de causer des dommages massifs à la Russie, économiquement et politiquement, s'il refusait de changer de cap sur l'Ukraine, bien que les liens économiques étroits entre l'Allemagne et la Russie réduisent considérablement la portée de toute sanction.

Après que la Russie a décidé d'incorporer officiellement la Crimée, certains se sont inquiétés de savoir si elle pourrait faire de même dans d'autres régions. Le conseiller adjoint américain à la sécurité nationale, Tony Blinken, a déclaré que les troupes russes massées à la frontière orientale de l'Ukraine pourraient se préparer à entrer dans les régions orientales du pays. Les responsables russes ont déclaré que les troupes russes n'entreraient pas dans d'autres zones. Le général Philip M. Breedlove, commandant suprême des forces alliées de l'OTAN en Europe, a averti que les mêmes troupes étaient en mesure de prendre le contrôle de la province séparatiste russophone moldave de Transnistrie. [...]

Le 14 août 2014, lors d'une visite en Crimée, Vladimir Poutine a exclu de pousser au-delà de la Crimée. Il s'est engagé à faire

tout ce qui était en son pouvoir pour mettre fin au conflit en Ukraine, affirmant que la Russie devait se construire dans le calme et la dignité, et non par la confrontation et la guerre qui l'isolaient du reste du monde. (Annexion de la Crimée par la Fédération de Russie, Wikipédia)

Le 15 juillet 2021, meeting Biden-Merkel à la Maison Blanche:

*US National Archives
The White House
July 15, 2021*

*Remarks by President Biden and Chancellor Merkel of the
Federal Republic of Germany in Press Conference*

[fragments]

[...]

Oh, sorry. I have to call on Mr. Kynast [journalist] and his German question.

Q (As interpreted.) Thank you very much, Madam Chancellor, Mr. President. Allow me, if I may, to ask a question as regards Nord Stream 2. Madam Chancellor, you just said that you would act actively should Russia be in breach of its commitments — so, for example, interrupt gas transit through Ukraine. What do you mean in concrete terms? Will Germany then switch off Nord Stream 2 from the German side? And what sort of legal grounds would you be, sort of, claiming?

Mr. President, you have fought so many years — the U.S. has fought so many years against Nord Stream 2. Now, there will be only a few days left until this pipeline comes into operation. Why — will you allow it to go ahead, to put it in operation, or will the people who operate the system actually have to contend with sanctions on the horizon?

CHANCELLOR MERKEL: Well, Mr. Kynast, as the Chancellor, you know that we've worked a lot — not only Germany

incidentally, but the whole of the European Commission — for talking to Russia and Ukraine, negotiating a treaty that ensures until 2023 the gas contract and, after that, gas deliveries must be possible as well. That is what I've heard at least. Let me be very careful here in my wording.

And then should that not go ahead, we have a number of instruments at our disposal, which are not necessarily on the German side, but on the European side. For example, sanctions and as regards Crimea and breach of the Minsk treaty has shown that we have these sanctions — these instruments at our disposal.

We have possibilities to react. We are in contact with our European friends on this. But at the — at the point in time of which I hope we will never have to take those decisions, you will then see what we do.

PRESIDENT BIDEN: My view on Nord Stream 2 has been known for some time. Good friends can disagree. And — but by the time I became President, it was 90 percent completed. And imposing sanctions did not seem to make any sense. It made more sense to work with the Chancellor on finding out how she'd proceed based on whether or not Russia tried to, essentially, blackmail Ukraine in some way.

And so, the Chancellor and I have asked our teams to look at practical measures we could take together, and whether or not Europe energy security, Ukraine security are actually strengthened or weakened based on Russian actions. And so, this is a — we'll see. We'll see.

On remarque la précision et la clarté de la question du journaliste. Cette question appelait une réponse, précise et claire, en un mot : OUI ou NON. Mais aucun de ces deux mots n'existent dans la Langue Diplomatique. On est donc ébloui par la virtuosité avec laquelle Merkel répond : ni OUI ni NON!

En fait, les contorsions sémantiques de Merkel ont essayé, et réussi, à convaincre le président Biden que, en cas d'invasion de l'Ukraine par la Russie, c'est à l'Union européenne et aux États-Unis que revient la responsabilité de sanctionner Poutine, comme

ce fut le cas avec les traités Minsk, non respectés par ce dernier. Or, Merkel fut un des artisans de ces traités, et elle s'était opposée, à l'époque, à toute sanction ! Quelle manipulation ! Merkel ne s'en soucie pas, car elle opère sous la protection absolue de la Langue Diplomatique. Biden le confirme - *Good friends can disagree* — alors que l'ami Biden ... *has fought so many years against Nord Stream 2*. ... mais en vain, car: "... *by the time I became President, it was 90 percent completed.*"

On est témoin de la plus vaste escroquerie intellectuelle de l'Histoire: la chancelière de l'Allemagne réussit à entraîner et à impliquer les États-Unis d'Amérique dans cette crise strictement européenne (*l'Arme du gaz*), créée par les européens eux-mêmes (Allemagne, Russie, Ukraine, avec accord tacite de la France et de l'Italie (cf. les déclarations de Boris Johnson)), malgré l'opposition catégorique de Biden « *for so many years* ». Voici :

In May 2021, the Biden administration waived Trump's CAATSA sanctions on the company behind Russia's Nord Stream 2 gas pipeline to Germany. Ukrainian President Zelenskyy said he was "surprised" and "disappointed" by Joe Biden's decision. In July 2021, the U.S. urged Ukraine not to criticize a forthcoming agreement with Germany over the pipeline.

Wikipedia note cette rencontre comme suit:

In July 2021, Biden and German Chancellor Angela Merkel concluded a deal that the U.S. might trigger sanctions if Russia used Nord Stream as a "political weapon". The deal aimed to prevent Poland and Ukraine from being cut off from Russian gas supplies. Ukraine will get a \$50 million loan for green technology until 2024 and Germany will set up a billion dollar fund to promote Ukraine's transition to green energy to compensate for the loss of the gas-transit fees. The contract for transiting Russian gas through Ukraine will be prolonged until 2034, if the Russian government agrees.

In August 2021, Zelenskyy warned that the Nord Stream 2

natural gas pipeline between Russia and Germany was "a dangerous weapon, not only for Ukraine but for the whole of Europe." In September 2021, Ukraine's Naftogaz CEO Yuriy Vitrenko accused Russia of using natural gas as a "geopolitical weapon". Vitrenko stated that "A joint statement from the United States and Germany said that if the Kremlin used gas as a weapon, there would be an appropriate response. We are now waiting for the imposition of sanctions on a 100% subsidiary of Gazprom, the operator of Nord Stream 2."

On 7 February 2022, at a joint conference with German Chancellor Olaf Scholz, Biden said that if Russia invades Ukraine, the US would "bring an end" to Nord Stream 2. (Wikipedia)

L'invasion a eu lieu moins de trois semaines après, le 24 février 2022. Que s'est-il dit lors de cette dernière conférence ?

US National Archives The White House February 07, 2022

Remarks by President Biden and Chancellor Scholz of the Federal Republic of Germany at Press Conference

I'd like to start by thanking Chancellor Scholz for making this visit to Washington. We had an opportunity to have a very productive meeting. I think our staffs wondered whether we were going to let them in at all. We spent the first half hour or more talking together, and — and it's been a very, very useful meeting.

One of the things that struck me was the shared values, and — that shape how each of us approaches leadership, among them the foundational commitment to the dignity of workers and the need to treat all people with respect.

Que veut dire ce dernier paragraphe? J'ai du mal à comprendre. Que veut dire exactement "commitment to the dignity of workers"? Et « shared values » ? Quelles *valeurs* ? Est-ce pour ça que le chancelier Scholz est venu à Washington ? Et qu'est-ce que ça a à voir avec la crise des pipelines Nord Stream ? Le président

Biden nous assure que la rencontre a été « very, very useful » !!
Ah bon ! Voici la traduction de ce paragraphe en Français :

Ce qui m'a frappé, ce sont les valeurs communes qui façonnent la manière dont chacun d'entre nous aborde le leadership, y compris l'engagement fondamental à l'égard de la dignité des travailleurs et la nécessité de traiter toutes les personnes avec respect. (traduction MSWord)

So, I enjoyed speaking with you, Olaf. And I know, working together, we'll continue to strengthen and deepen our alliance and the extensive partnership between Germany and the United States.

Of course, at the top of our agenda today was our united approach to deterring Russia's threats against Ukraine and the longstanding principles of rule-based international order. That's what we spent most of our time talking about.

Germany and the United States, together with our Allies and partners, are working closely together to pursue diplomatic resolutions of this situation. And diplomacy is the very best way forward for all sides, we both agree, including best for Russia, in our view. And we have made it very clear we're ready to continue talks in good faith with Russia.

Germany has also been a leader in pushing de-escalation of tensions and encouraging dialogue through the Normandy Format. But if Russia makes the choice to further invade Ukraine, we are jointly ready and all of NATO is ready.

Today, the Chancellor and I discussed our close cooperation and developed a strong package of sanctions that are going to clearly demonstrate international resolve and impose swift and severe consequences if Russia violates Ukraine's sovereignty and its territorial integrity.

And I want to thank Germany and our — and all of our other partners in Eastern Europe — in the European Union for their work in this united effort. We are in agreement that it cannot be business as usual if Russia further invades.

We also discussed our shared commitment to NATO's Article 5 responsibilities and reassurance of our eastern flank allies. We're united in that as well.

Already, the United States is sending troops to reinforce the Alliance, and I want to thank the Chancellor of Germany for hosting additional U.S. forces and for the longstanding hospitality to our women and men in uniform.

We also discussed the challenges we're facing to the international order from China, along with Russia and other competitors that are pursuing more illiberal futures.

We've agreed that Germany and the United States will continue to work together to ensure that the rules and principles governing emerging technologies are geared to advance freedom of opportunity, not repression or authoritarianism.

We also reaffirmed our commitment to completing the work of integrating the Western Balkans into the European institutions and to finally realize a Europe that is whole, free, and at peace.

With Germany holding the presidency of the G7, we also talked about how that form can harness the world's leading democracies to advance a robust agenda of global — on global challenges, from ending the pandemic to addressing climate change.

So, the bottom line is this: Whether as Allies in NATO, partners through the European Union, as leaders of the G7 and G20, or through our strong bilateral relationship, Germany and the United States are close friends and reliable partners, and we can count on one another.

There is no issue of global importance where Germany and the United States are not working together strength-to-strength and applying and amplifying our efforts together.

So, I want to thank you, Olaf, for making the journey today. And I look forward to being the first of many opportunities we can spend together, beginning this meeting and throughout the rest of the year and the rest of our terms.

So, thank you and welcome. The floor is yours, sir.

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) Thank you very

much. Good afternoon from my side as well. I'm very grateful that we had the opportunity to talk in much detail today, and that I was able to make my first official visit here and that we also could talk about the important questions that we're dealing with today.

We are in a very difficult situation, and it is a good thing that Joe and I were able to discuss what we need to do in this difficult context.

Of course, there is a military threat in Ukraine — against Ukraine, and we cannot remain silent on that. We see the number of Russian troops along the Ukrainian border, and that is a serious threat to European security. And this is why it is important that we act together, that we stand together, and that we do what is necessary together.

It is important that all allies — the U.S. and Germany, the transatlantic partnership between the U.S. and Europe, NATO — say the same thing, speak with one voice, and do things together. And we made it very clear: If there was a military aggression against Ukraine, this will entail severe consequences that we agreed upon together, severe sanctions that we have worked on together.

So, there will be a high price for Russia. This is a very clear message; everybody has understood it. And I think this message has been made clear again and again so that even Russia has understood the message now.

Est-ce que le chancelier Scholz croit vraiment que la Russie avait compris? Tout dépend de l'interprétation: il se peut que Poutine ait compris que les « severe consequences » ne représentent qu'un coup de bluff, un mensonge, et que donc il ne court aucun risque en attaquant l'Ukraine, et ceci en dépit du fait que « this message has been made clear again and again ».

Et le chancelier de continuer:

What is important is that we also intensively worked on preparing possible sanctions together. We don't want to start

once there is a military aggression against Ukraine; we have prepared a reaction that will help us to react swiftly if needed, and we will do that.

At the same time, it is important to use all diplomatic means we have. And I'm very glad about your great willingness to move forward together, especially the bilateral talks between the U.S. and Russia, and, of course, the talks that we have agreed upon within the NATO-Russia format.

This is also important, also because Russia needs to understand that NATO stands together and that NATO is prepared. After so many years, there have not been any talks in this format. So, it is a good sign that they are happening now. Of course, we have controversial debates there, but it is important that we talk.

And the same is true for the OSCE where we need to discuss about security in Europe. This is also a progress, as tiresome as it may be. And we have not yet reached any very substantial conclusions yet, but it is good to see that this format plays a role now.

And the same is true for the talks between Ukraine, Russia, France, and Germany — the Normandy Format. We have this format, but we haven't been able to really use it in a productive way over the last few years, so now we have come back to that format. We're having tough discussions in that format, and that shows that there are ways that will lead us out of this difficult situation.

And this dual-track approach of clear announcements with regard to sanctions that will be taken if there is a military aggression and, at the same time, keeping all dialogue formats open — I think this is the most promising strategy one can have. And that is what we're doing together, and we stand side by side in this approach.

[...]

PRESIDENT BIDEN: Thank you very much. We'll now take a couple questions to each —

Reuters. Andra- — Andrea. You've got the first question.

Q Thank you, Mr. President. And thank you, Chancellor Scholz. Mr. President, I have wanted to ask you about this Nord Stream project that you've long opposed. You didn't mention it just now by name, nor did Chancellor Scholz. Did you receive assurances from Chancellor Scholz today that Germany will, in fact, pull the plug on this project if Russia invades Ukraine? And did you discuss what the definition of "invasion" could be?

And then, Chancellor Scholz:

(Speaks German.) (As interpreted.) If I may ask you, Chancellor Scholz — you said there was some strategic ambiguity that was needed in terms of sanctions. I just wanted to know whether the sanctions you are envisaging, and the EU is working on — and the U.S. as well — are already finished, finalized, or is there still work ongoing?

And you're not really saying what the details are. Is that just an excuse for Germany, maybe, to not support the SWIFT measures?

PRESIDENT BIDEN: The first question first. If Germany — if Russia invades — that means tanks or troops crossing the — the border of Ukraine again — then there will be — we — there will be no longer a Nord Stream 2. We will bring an end to it.

Q But how will you — how will you do that exactly, since the project and control of the project is within Germany's control?

PRESIDENT BIDEN: We will — I promise you, we'll be able to do it.

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) Thank you very much for your question. I want to be absolutely clear: We have intensively prepared everything to be ready with the necessary sanctions if there is a military aggression against Ukraine.

And this is necessary. It is necessary that we do this in advance so that Russia can clearly understand that these are far-reaching, severe measures.

It is part of this process that we do not spell out everything in public because Russia could understand that there might be even more to come. [NM: WHAT IS EXACTLY THE MESSAGE THAT CHANCELLOR SCHOLZ IS SENDING TO PUTIN HERE AND

NOW? We know that everything is a process, but we do not know what this process means!/] *And, at the same time, it is very clear we are well prepared with far-reaching measures. We will take these measures together with our Allies, with our partners, with the U.S., and we will take all necessary steps. You can be sure that there won't be any measures in which we have a differing approach. We will act together jointly.*

(Speaks in English.) And possibly this is a good idea to say to our American friends: We will be united, we will act together, and we will take all the necessary steps. And all the necessary steps will be done by all of us together.

Q And will you commit today — will you commit today to turning off and pulling the plug on Nord Stream 2? You didn't mention it, and you haven't mentioned it.

CHANCELLOR SCHOLZ: As I've already said, we are acting together, we are absolutely united, and we will not be taking different steps. We will do the same steps, and they will be very, very hard to Russia, and they should understand.

PRESIDENT BIDEN: You can recognize someone now, Chancellor.

CHANCELLOR SCHOLZ: Herr Fischer.

Q (As interpreted.) Michael Fischer, DPA. Mr. President, one question to you: The U.S., over the last few years, have exported heavy weapons to Ukraine, and Germany excludes that — has only delivered 5,000 helmets to Ukraine. Don't you think that NATO should act unanimously in this respect and Germany, as the strongest European NATO partner, should also deliver heavy weapons to Ukraine? And Ukraine has asked Germany to do so.

And on Nord Stream 2, I would also like to ask: Don't you think, with regards to the threat posed by Russia, Germany should already rethink its position on Nord Stream 2?

And the third question, if I may: Over the last few days and weeks, there has been severe criticism from the U.S. media and from Congress as well vis-à-vis Germany about the reliability of Germany as an ally. This has been called into question. Do you

understand this criticism? Is Germany a reliable partner, from your point of view?

And, Mr. Chancellor, also a question to you: Nord Stream 2 — you said all options around the table. You're not mentioning Nord Stream 2 by name. Don't you think if you were to spell this out, you could win back trust as a strong ally here for the U.S.?

PRESIDENT BIDEN: There's no need to win back trust. He has the complete trust of the United States. Germany is our — one of our most important allies in the world. There is no doubt about Germany's partnership with the United States. None.

With regard to helping Ukraine, one of the largest contributors financially to Ukraine has been Germany. Germany has been in the forefront of making sure — providing economic assistance. You also asked the question — you asked so many I can't remember them all. But in terms of the U.S. media saying Germany is not reliable, Germany is completely reliable — completely, totally, thoroughly reliable. I have no doubt about Germany at all.

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) We are united. And the transatlantic partnership between Germany and the U.S. is one of the permanent pillars of German policy, and it will be relevant in the future as well — just as relevant. And this will be one of our top priorities always.

On behalf of NATO, we are the country in continental Europe that is doing — making the largest contribution: financial means and also military power.

And we are the country that contributes a great share — we're not fully — we don't fully agree with you as to who pays the biggest part of financial support to Ukraine. So, since 2014, about 2 billion U.S. dollars direct bilateral support and, within the EU, an additional 3.8 billion that is made available. So a substantial financial means to stabilize the Ukraine economy, and we are willing to continue with that sort of contribution.

So, this is the very strong and unbreakable friendship between our two countries. Part of this is that with regard to the difficult situation at the Ukrainian border due to the Russian troops, we

have made it very clear we will unanimously act in terms of sanctions.

Q (As interpreted.) Mr. President, once again, a question with regard to arms exports. Do you think it is okay that NATO partners have different approaches here?

And on Nord Stream 2, once again, do you think the current positioning of Germany with regard to the Russian threat is okay?

PRESIDENT BIDEN: Look, there is no doubt in America's mind that Germany is an incredibly reliable Ally and one of the leading physical powers in NATO, number one.

Number two, the notion that Nord Stream T [sic] would go — Nord Stream 2 would go forward with an invasion by the Russians — it's just not going to happen.

[...]

Q [...] to Chancellor Scholz: Can you outline specific steps that Germany is taking to reduce its energy dependence on Russia? And what do you say to those who suggest that German reliance on Russian gas is limiting Europe's options for how to respond to the crisis in Ukraine?

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) Thank you very much for raising that question because it gives me the opportunity to address a topic that's important to me. One good news, maybe, within its strategy on fighting manmade climate change, Germany has decided at very short — in a very short period of time to phase out of the use of oil and gas by — very soon. And by 2045, Germany will have a carbon neutral economy as one of the strongest economies of the world. [...]

La journaliste demande comment l'Europe va-t-elle pouvoir désamorcer l'arme du gaz fournie par l'Allemagne à Poutine, et que celui-ci se prépare à utiliser (il le fera moins de trois semaines après cette conférence), et le chancelier nous assure que, « very soon » dans 20 ans, l'Allemagne rendra cette arme inopérante, car n'ayant plus besoin du gaz russe !

Le chancelier continue : une longue litanie expliquant l'énorme

travail mené par l'Allemagne, en étroite collaboration avec ses partenaires de l'UE, de l'OTAN, et plus spécifiquement avec son partenaire de longue date et allié indéfectible, les Etats Unis, en particulier avec son bon ami le président Biden, pour réduire la dépendance de l'Allemagne au gaz russe, avant de conclure :

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) I can confirm that we work closely with the United States of America, and Joe Biden and I are working closely together as well.

We are prepared for all kinds of situation. And that's part of what we do when we say we prepare sanctions. That means we need to be able to react at any time, and this is happening.

PRESIDENT BIDEN: Thank you. Thank you very much. Appreciate it.

Voici donc la Langue Diplomatique, dans toute sa splendeur !

L'invasion, dont on discutait ci-dessus en termes d'hypothèse, aura lieu moins de trois semaines plus tard, le 24 février 2022. Pendant ces trois semaines précédant l'invasion, d'autres partenaires de l'alliance s'inquiétaient, eux aussi, de la catastrophe qui se préparait, comme on l'avait déjà mentionné (cf. Boris Johnson).

Dans les conférences de presse de Washington, aussi bien Angela Merkel que son successeur Olaf Scholz se sont efforcés, longuement et laborieusement, de nier l'évidence : le témoignage de Boris Johnson. Ils ont été aidés dans cette entreprise par l'absence des mots OUI et NON du vocabulaire allemand de la Langue Diplomatique. Le président Biden le confirme, en répondant, lui, aux questions suivantes:

Q Thank you, Mr. President. And thank you, Chancellor Scholz. Mr. President, I have wanted to ask you about this Nord Stream project that you've long opposed. You didn't mention it just now by name, nor did Chancellor Scholz. Did you receive assurances from Chancellor Scholz today that Germany will, in

fact, pull the plug on this project if Russia invades Ukraine? And did you discuss what the definition of “invasion” could be?

PRESIDENT BIDEN: If Germany — if Russia invades — that means tanks or troops crossing the — the border of Ukraine again — then there will be — we — there will be no longer a Nord Stream 2. We will bring an end to it.

Le président Biden ne répond pas à la question : « *did you receive assurances from Chancellor Scholz today...* ». Il ne peut pas, car le mot NO est interdit d'usage dans la Langue Diplomatique. Il choisit de répondre à une autre question, qui revient comme une rengaine dans cette conférence de presse : « *Mr. President, in case of a Russian invasion, would you disable Nord Stream ?* » « *[Yes], we will bring an end to it* ». A question claire, réponse claire!

Le journaliste pose aussi une question-surprise, à première vue vraiment bête : « *what the definition of “invasion” could be?* ». Les leaders des pays les plus puissants au monde ne savent-ils pas ce qu'*invasion* veut dire ? Moins de trois semaines plus tard, alors que les *tanks et les troupes venaient de franchir les frontières de l'Ukraine*, Vladimir Poutine annonce le début d'une *opération militaire spéciale*, non-pas une *invasion* ! Il s'agit donc d'une affaire interne à la Russie, l'OTAN n'a pas de raison de se mêler ! Poutine nous rappelle que le concept d'*invasion* n'a pas le même sens des deux côtés de l'Atlantique.

Confusion des concepts, voilà de quoi il s'agit. Grace à la Langue Diplomatique, la confusion des concepts a permis à l'escroquerie des pipelines Nord Stream de se dérouler à découvert, en plein jour, sans que personne, ou presque, ne le remarque.

Donald Trump fut l'un de ceux qui ont remarqué très tôt que quelque chose était difficile à comprendre dans toute cette histoire.

Dans l'article intitulé “Merkel and Biden chart a course for the future of US-German relations in White House meeting”, les journalistes de CNN [Maegan Vazquez](#) and [Kevin Liptak](#), écrivent

(Updated 5:57 PM EDT, Thu July 15, 2021):

[...] Au cours de son mandat [2017-2021], Trump a martelé l'Allemagne sur le commerce et son manque de contributions financières à la défense partagée de l'OTAN. Il a décidé de retirer près de 12 000 soldats d'Allemagne et a accusé l'Allemagne d'être redevable à la Russie parce qu'elle achète de l'énergie à Moscou. Et il s'est également permis d'insulter personnellement Merkel au téléphone, lui disant à un moment donné qu'elle était « stupide ».

Trump ne connaît pas la Langue Diplomatique! Il ne l'avait jamais apprise ni pratiquée. En revanche, Merkel est prise de panique : le franc-parler de Trump allait révéler la réalité de sa politique d'alliance avec Poutine. Elle se défend:

Merkel, à son tour, s'est souvent exprimée sur la rhétorique de Trump et a repoussé l'affirmation de Trump selon laquelle l'Allemagne est captive de la Russie, en faisant référence à sa propre éducation dans l'Allemagne de l'Est contrôlée par les Soviétiques.

Merkel joue ici, maladroitement mais manipulativement, avec le stéréotype que les Français appellent « anticommunisme primaire », supposé être celui des peuples opprimés par l'occupation soviétique, et, par conséquent, hostiles à la Russie de Poutine. On a vu plus haut que c'est justement parce qu'élevée en RDA qu'elle est devenue alliée du nouveau Tzar Russe. Olaf Scholz, successeur de Merkel à la chancellerie allemande, joue, lui aussi, avec la confusion des concepts, en ajoutant la confusion chronologique. Voici les faits:

Les membres de l'OTAN, dont le Canada, se sont d'abord entendus sur la ligne directrice liant cette obligation financière au PIB national en 2006 et l'ont réitérée comme un engagement spécifique lors du sommet de l'OTAN au Pays de Galles en 2014,

à la suite de l'attaque et de l'annexion illégale de la Crimée par la Russie. (Google). Alors que l'Allemagne a toujours dépensé en dessous de l'objectif non contraignant de l'OTAN de 2 % du PIB, les récentes augmentations l'ont rapprochée de ce seuil. Cette augmentation a été largement attribuée à un fonds spécial de défense de 100 milliards d'euros créé après de nombreuses années de pression intense de la part des États-Unis. C'est le chancelier Scholz qui a finalement accepté de créer ce fonds, lors de la rencontre du 7 février 2022 avec le président Biden. Ce fonds entrera en vigueur en juillet 2022. Avant cette date, le 30 mai, Hans von der Burchard écrivait :

POLITICO mai 30, 2022 11:27 pm CET (traduction NM)

L'injection de 100 milliards d'euros fera passer les dépenses militaires annuelles de l'Allemagne d'environ 50 milliards d'euros à une moyenne de 70 milliards d'euros sur une période de cinq ans. Cela mettrait l'Allemagne en ligne avec l'objectif de l'OTAN de dépenser 2 % de sa production économique pour la défense – un engagement que Berlin a jusqu'à présent violé de manière flagrante.

Alors que les promesses de Scholz de faire de l'Allemagne une puissance militaire européenne plus importante sont bien accueillies dans de nombreuses capitales de l'UE, en particulier à l'Est, de nombreux pays attendent de voir si ces paroles sont suivies d'actes.

Sur ce front, le bilan de Scholz jusqu'à présent est assez mince.

Le président Trump fut exactement du même avis :

[...] During his tenure in office [2017-2021], Trump hammered Germany on trade and its lack of financial contributions to NATO shared defense. – “a commitment Berlin has so far blatantly violated”. (Politico, May 2022)

Visite de Zelensky aux États-Unis : un échec diplomatique plutôt

*qu'un « plan de victoire » Krzysztof Nieczypor, Andrzej Kohut
Coopération : Tadeusz Iwański*

Ukraine's Zelensky arrives in US to present 'victory plan' to defeat Russia

CNN, (September 23, 2024)

OSW Centre for Eastern Studies, Analyses 2024-09-27

Du 22 au 27 septembre, le président ukrainien Volodymyr Zelensky s'est rendu aux États-Unis, où il s'est adressé à l'Assemblée générale des Nations unies à New York, a rencontré le président américain Joe Biden et les deux candidats à la présidence, Kamala Harris et Donald Trump, et a visité une usine de munitions en Pennsylvanie. L'objectif principal de son voyage était de dévoiler un nouveau « plan de victoire » ukrainien pour persuader l'administration Biden d'augmenter rapidement et substantiellement le soutien militaire et politique des États-Unis à l'Ukraine dans sa guerre contre la Russie. Les États-Unis ont annoncé le lancement d'un plan de soutien militaire à Kiev d'une valeur d'environ 8 milliards de dollars, dont plus de 5 milliards de dollars sont à la disposition du président (cette somme provient d'un paquet de 61 milliards de dollars fourni en avril).

Au moment de la visite de Zelensky, Trump était en pleine campagne électorale pour son deuxième mandat présidentiel. Il explose : le plan de victoire contre la Russie est OK, mais qui paye ? Le contribuable américain ? Pas question ! Il annonce donc que, une fois président, il coupera toute aide militaire à l'Ukraine, demandera à cette dernière et à la Russie de régler leur problème entre eux, et, pour faire bonne mesure, prévient ses *alliés* de l'OTAN que l'Article 5 de ce traité sera réexaminé – à moins que la contribution des états membres à la défense commune ne passe à 5% du PNB.

On a du mal à lui donner tort ! On sait que Trump, comme Biden, savait tout sur *l'Arme du gaz*, les pipelines Nord Stream :

Le gazoduc Nord Stream 1 a coûté environ 7,4 milliards d'euros à l'Allemagne et à d'autres partenaires, tandis que le projet de gazoduc Nord Stream 2 a été estimé à 11 milliards de dollars. L'Allemagne, avec d'autres entreprises européennes, a financé la moitié du coût total de la construction de Nord Stream 2.

Voici quelques détails :

Nord Stream 1 : Le premier gazoduc Nord Stream, inauguré en novembre 2011, a coûté environ 7,4 milliards d'euros (environ 8 milliards de dollars à l'époque).

Nord Stream 2 : Ce deuxième projet de gazoduc, dont le coût est estimé à 11 milliards de dollars, était entièrement détenu par Gazprom, mais les entreprises européennes, y compris les entreprises allemandes, ont couvert 50 % des coûts, selon Reuters. Ces sociétés européennes comprenaient Wintershall Dea, Uniper, Shell, Engie et OMV.

Implication allemande : Des entreprises allemandes comme Wintershall Dea et Uniper font partie des entreprises européennes qui ont investi dans Nord Stream 2. Bien que les gazoducs ne soient pas uniquement des projets allemands, les entreprises allemandes ont joué un rôle important dans leur financement.

Coût total : Le coût global de Nord Stream 2 était d'environ 9,5 milliards d'euros, soit environ 11 milliards de dollars, selon le CEPS. (Résumé Google IA, 9 juillet 2025, peut inclure des erreurs)

A noter la manière dont Google IA demande à être référencé lorsque ses résumés sont cités : « *Les réponses de l'IA peuvent contenir des erreurs.* » Autrement dit : « Attention, incertitude et ambiguïté possibles dans mes résumés. » Il semble que certains pays ont même légiféré l'obligation de cette mention dans la communication *artificielle*. Mais une telle mesure serait unimaginable en Langue Diplomatique. La phrase ci-dessus s'appelle *disclaimer* ou « clause de non-responsabilité ». Comme OUI et comme NON, les mots *disclaimer*, *responsabilité*, *honnêteté*, *transparence*, ... n'existent pas dans la Langue Diplomatique.

Pendant la conférence de presse du 7 février 2022 ci-dessus, en réponse à une question :

CHANCELLOR SCHOLZ: (As interpreted.) [...]

On behalf of NATO, we are the country in continental Europe that is doing — making the largest contribution: financial means and also military power.

And we are the country that contributes a great share — we're not fully — we don't fully agree with you as who pays the biggest part of financial support to Ukraine. So, since 2014, about 2 billion U.S. dollars direct bilateral support and, within the EU, an additional 3.8 billion that is made available. So a substantial financial means to stabilize the Ukraine economy, and we are willing to continue with that sort of contribution.

Le chancelier mélange allègrement les dépenses militaires requises par l'OTAN avec l'aide économique à l'Ukraine et d'obscur transferts à l'intérieur de l'UE. A la date où il parlait, la plus puissante économie de l'OTAN en Europe n'avait toujours pas atteint sa part de 2% du PNB pour la défense commune de l'alliance.

We are prepared for all kinds of situation [sic]. And that's part of what we do when we say we prepare sanctions. That means we need to be able to react at any time, and this is happening.

Des millions et des milliards, des dollars et des euros, des montants bruts et des pourcentages du PNB, à court et à long terme, dépensés par une multitude d'entités – privées ou d'Etat - de l'Atlantique à l'Oural. La tête tourne. Tout semble graviter autour de l'Allemagne et de ses « *other partners* ». Parmi ces derniers, y a-t-il des membres de l'OTAN ? sont-ils des alliés ou des ennemis ? Ni l'un ni l'autre, bien au contraire ! Car, que veut dire *allié* ? et qu'entendez-vous par *ennemi* ? Ambiguïté, totale confusion des concepts. Pour paraphraser *Amanda Montell (The Guardian)*:

From populist politicians to holistic wellness influencers, anyone interested in power is able to weaponise concept-confusion [thought-terminating cliches] to dismiss followers' dissent or rationalise flawed arguments.

Une chose est sûre : le principal objet de ces colossales dépenses sont les pipelines Nord Stream. Et le bénéficiaire en est la Russie, qui va les *weaponiser* en *Arme du gaz* contre l'Ukraine. Mais restons calmes, car le chancelier Scholz nous dit :

"We are united"

"We are prepared for all kinds of situation"

"I want to be absolutely clear: We have intensively prepared everything to be ready with the necessary sanctions if there is a military aggression against Ukraine" (7 Feb 2022)

J'imagine la question de l'un des journalistes présents à la conférence de presse: "If I may ask you, Chancellor Scholz, how would you characterise your self-esteem, right at this moment ?"

« L'agression militaire contre l'Ukraine » s'est produite le 24 février 2022.

Quelle fut la réaction à cet événement?

- Presque toutes les capitales européenne, les Nations Unies, et même la Suisse, pays neutre, qui traditionnellement évite de prendre parti, ont condamné dans les termes les plus sévères cette violation flagrante du droit international.
- L'Union européenne a annoncé des sanctions, mais l'arrêt de Nord Stream n'y figurait pas. Raison: la population allemande allait manquer de chauffage le reste de l'hiver 2022.
- Les journaux européens titraient : «L'Europe s'est réveillée!»

La Finlande et la Suède demandèrent l'adhésion à l'OTAN, craignant la menace russe et désireuses de participer à la défense collective de l'Europe. Le 24 juin, le sommet de l'OTAN à La Haye annonce la « décision historique » de tous ses membres de contribuer 5% du PNB de leur pays au budget de défense commune de l'Alliance.

- En septembre 2022, un sabotage sous-marin en Mer Baltique détruit définitivement les pipelines Nord Stream. A l'heure où j'écris, on ne sait toujours pas qui a commis ce forfait. Le saura-t-on jamais?
- Le 20 janvier 2025, Donald Trump entame sa deuxième présidence. Il continuera l'aide militaire américaine à l'Ukraine, malgré plusieurs suspensions temporaires.
- Vladimir Poutine a perdu sa guerre. Elle aurait dû finir en 10 jours, avec l'assassinat du président ukrainien Zelenski et l'arrivée à Kiev d'une impressionnante colonne de blindés. L'assassinat fut raté et la colonne, embourbée, n'arrivera pas dans la capitale. Comme pour les panzers de la Wehrmacht devant Moscou, en décembre 1941. Et comme pour la Grande Armée napoléonienne, en 1812.
- Christoph Heusgen, ancien conseiller d'Angela Merkel pour les questions de sécurité et de politique étrangère et ex-représentant allemand aux Nations-Unies, fut surpris par le discours du vice-président JD Vance mentionné plus haut : «... J'ai été choqué, surpris, et ensuite satisfait parce que le public allemand, européen et même mondial a soudainement compris que les États-Unis ne partageaient plus les mêmes valeurs que nous, Européens ». (*La Croix*, 26 mars 2025)

En effet. Mais que veut dire, au juste, le mot *valeurs* ?

Pressé par un journaliste de dire s'il faisait confiance au dirigeant russe, le président américain a répondu : « Je ne fais confiance à presque personne. »

[...] Trump a déclaré qu'il pensait qu'un accord pour mettre fin

à la guerre en Ukraine avait été agréé avec la Russie à quatre reprises.

« Nous avons eu une excellente conversation [avec Poutine]. Je disais : 'C'est bien, je pense qu'on est proches de le faire', et ensuite il va démolir un bâtiment à Kiev. »

[...] « Je ne veux pas l'appeler [Poutine] un assassin, mais c'est un dur à cuire. Il a été prouvé au fil des années qu'il a trompé beaucoup de gens – Clinton, Bush, Obama, Biden », a-t-il ajouté.

« Il ne m'a pas dupé. À un certain moment, parler ne parle plus, il faut agir. »

[...] La conversation s'est déplacée vers l'OTAN, que Trump avait auparavant critiquée comme étant « obsolète ». Il a dit qu'il ne pensait pas que cela soit encore le cas car l'OTAN « est devenue maintenant l'opposé de ce qu'elle était : l'alliance paie ses propres factures ». Trump a déclaré qu'il était « incroyable » que les dirigeants de l'OTAN aient accepté d'augmenter les dépenses de défense à 5 % de leur PNB. « Personne ne pensait que c'était possible. »

[Mark] Rutte [le secrétaire général de l'OTAN] a confirmé que les États-Unis avaient décidé de « fournir massivement à l'Ukraine ce qui est nécessaire via l'OTAN » et que les Européens prendraient en charge la facture.

Gary O'Donoghue, BBC Chief North America Correspondent
and Laura Gozzi, BBC News 14 July 2025 (traduction NM)

Ambiguïté résolue. Fin de l'histoire

Juillet 2025

[Après quatre ans et demi de guerre], le président russe Vladimir Poutine a suggéré que le conflit entre la Russie et l'Ukraine pourrait toucher à sa fin. Poutine a déclaré qu'il serait prêt à négocier de nouveaux arrangements sécuritaires pour l'Europe, et que **son partenaire de négociation préféré serait l'ancien chancelier allemand Gerhard Schröder**. (10 May 2026, Claire Keenan, BBC News)

Concepts, ambiguïté et mentalité

La mentalité se définit comme l'ensemble des gestes et faits manifestés par un individu dans son activité de tous les jours, au cours de toute sa vie, des plus petits actes instinctifs produits par son subconscient, aux plus grandioses idées que sa conscience peut imaginer. Un individu est entièrement défini par sa mentalité, il n'existe pas en dehors de cet espace mental dont le siège réel est le cerveau. Son esprit ne peut évoluer qu'à l'intérieur de cet espace, dont les frontières, invisibles mais infranchissables, représentent les limites réelles de sa liberté. La plupart des individus ne savent même pas qu'ils sont une mentalité, rien de plus – et c'est tout à fait normal, car cette mentalité n'est pas individuelle, mais celle du groupe humain dans lequel ils naissent et grandissent.

A la naissance, le cerveau du bébé est vide – à l'exception des quelques réflexes ancestraux qui lui permettent de respirer et de se nourrir – mais avec la capacité, génétiquement transmise (ADN), de se créer et de remplir son espace mental. Ceci commence par la découverte et la mémorisation, par essai et erreur, des programmes d'action [instinctifs] lui permettant de naviguer au mieux la niche écologique dans laquelle il a vu le jour, qui est, pour lui, au début, sa famille immédiate et son cercle intime d'amis. Un bébé qui se perd dans la forêt et est élevé par des loups, ne parlera jamais et ne deviendra jamais un homme *mature*.

Le modèle de fonctionnement décrit ici considère l'activité du cerveau comme *prédictive*. À tout moment, sans interruptions, des circuits neuronaux *prédisent* ce qui va se passer à l'instant suivant. Une excitation extérieure détectée par les sens est instantanément comparée aux millions de prédictions en attente. Si une *mise en résonance* se produit, c'est-à-dire si le signal réel perçu et transmis par les sens *trouve* une prédiction qui le confirme, alors les circuits neuronaux correspondants sont

physiquement renforcés – autrement dit, la *mémoire* de cette prédiction est renforcée. Si, par contre, le signal extérieur ne trouve pas d'équivalent dans *l'espace mental* du cerveau, alors une nouvelle micro-circuiterie neuronale se crée et se met aussitôt à prédire la prochaine instance de l'événement qui l'a créé. Entre ces deux situations extrêmes, il existe toute la gamme de nuances imaginable. En fait, aucune prédiction ne coïncide parfaitement avec la réalité. Si elle est suffisamment proche, alors elle est acceptée, avec la *mise-à-jour* correspondante de la *mémoire*. Ici aussi, l'impératif énergétique intervient. Une circuiterie purement interne au cerveau décide si une mise-à-jour est *suffisante*, comparée à l'effort de création d'une nouvelle micro-circuiterie de prédiction, consommatrice d'énergie. Le degré d'approximation dépend de la sensation de bien-être que la conscience renvoie, en fonction du contexte du moment. Plus cette sensation est plaisante, plus l'approximation a tendance d'être acceptée : pas besoin d'aller plus loin dans la recherche de la coïncidence entre prédiction et réalité. Le processus d'intégration du bébé nouveau-né dans sa niche écologique recherche et fixe, dans son cortex cérébral, les configurations neuronales de *bien-être*. Pour paraphraser David Eagleman (dans *Incognito*), *bonheur et intégration sociale sont synaptiquement synonymes*.

Le processus d'intégration de l'individu dans son milieu implique l'adoption, par son cortex cérébral, de structures neuronales communes à celles du groupe social auquel il appartient. Son seul but est la recherche du bien-être et du bonheur. On peut dire, sans se tromper, que l'homme naît pour être heureux.

Le bébé voit le jour avec un espace mental vide, mais avec une infrastructure neuronale considérable : 100 milliards de neurones. Son arrivée dans un milieu qui lui est totalement inconnu, force les neurones à établir des connections – jusqu'à 100 000 milliards, construisant ainsi la machinerie prédictive lui permettant d'établir les contours de sa niche écologique. Son espace mental (machinerie prédictive, mémoire, catégories de concepts et

manière de les manipuler, langage,...) s'agrandit progressivement, jusqu'à l'âge de la maturité, lorsque l'intégration dans le milieu social atteint le point maximal. A vingt ans, le cerveau n'a plus qu'environ 85 milliards de neurones, sa capacité de fournir l'énergie pour la continuation d'un processus d'intégration sociale devenu inutile s'effondre. Au niveau macroscopique, c'est l'*enracinement* et la *résistance au changement* qui se manifestent désormais. Pour un individu, le degré d'intégration sociale varie, suivant les estimations, bon ou mauvais, avec toutes les nuances entre ces deux limites.

L'espace mental, ou *mentalité*, est constitué par les *catégories conceptuelles* qu'il contient. Une image mentale correspondant à une catégorie conceptuelle devient *concept* au moment où elle s'exprime, mentalement, oralement ou par écrit.

Les philosophes et les scientifiques définissent une catégorie comme un ensemble d'objets, d'événements ou d'actions qui sont regroupés comme équivalents dans un but donné. Ils définissent un concept comme une représentation mentale d'une catégorie. [...] Tout ce que nous percevons autour de nous est représenté par des concepts dans notre cerveau.

[...]

Les concepts ne sont pas statiques, mais remarquablement malléables et dépendants du contexte, car les objectifs peuvent changer pour s'adapter à la situation.

[...]

Sans concepts, vous percevriez un monde de bruits en constante fluctuation. Toute nouvelle perception ne ressemblerait à rien d'autre. Vous vivriez sans expérience [...] vous seriez incapable d'apprendre. (Lisa Feldman Barrett, How Emotions Are Made, Mariner Books, 2017 – traduction NM)

Les limites de la *mentalité* sont invisibles et infranchissables, et

correspondent à l'étendu des catégories conceptuelles présentes à un moment donné dans notre esprit. Un individu est libre dans la limite de son propre sous-espace conceptuel de mentalité. Un analphabète est moins libre qu'une personne éduquée. On dit souvent que l'on est prisonnier, voir esclave, de sa mentalité, ou, plus précisément, de son propre sous-espace de mentalité du groupe social auquel on appartient.

Les limites de l'espace mental individuel, donc de sa liberté, tendent à se figer, tout naturellement, à la maturité. Ceci explique des phénomènes macroscopiques aussi variés que l'intégration de l'individu au milieu social dans lequel il vit, la résistance au changement, la variation lente de la mentalité d'un groupe humain, d'une génération à l'autre, et sa dépendance aux variations de la niche écologique de l'espèce, l'impossibilité d'un changement volontariste de mentalité, voir même l'inconscience de l'individu qui ne change pas de milieu social au cours de sa vie, que le concept même de *mentalité* existe.

Le cerveau prédictif crée les catégories pour accroître et affiner sa machinerie prédictive, dans un milieu en constant changement. Les catégories ne sont pas une collection statique d'expériences vécues, mais un outil en constante modification, participant actif dans le processus d'adaptation de l'individu à l'environnement perpétuellement mouvant.

Un *concept* prend naissance lorsqu'une figure mentale correspondant à une catégorie conceptuelle s'exprime, oralement ou par écrit, ou lorsqu'une histoire prend naissance dans notre esprit. Le concept est donc une instance d'une catégorie conceptuelle, instance dont le contenu est fortement influencé par le contexte extérieur et intérieur à l'individu, au moment de son expression. Une conversation entre deux ou plusieurs individus est un échange de concepts. Un mode particulier de conversation, la *conversation-pour-action*, a fait progressivement son apparition lorsque les gestes, le tam-tam, la musique ou les cris ne suffisaient plus aux besoins d'un *travail en équipe*, d'un *travail coordonné*. Le langage correspondant, *langage-pour-action*, s'est développé, il y a environ 100 000 ans, en parallèle avec la pensée symbolique

et la capacité organisationnelle des hommes préhistoriques, leur permettant la planification et la manufacture des premiers produits complexes, tel que le piment ocre utilisé dans les peintures rupestres.

Le *langage-pour-action* est donc devenu une forme d'activité sociale.

A conversation for action is a series of speech acts between two people, during which commitments are made. [...] Speech acts create commitment. [...] To be human is to be the kind of being that generates commitments, through speaking and listening. Without our ability to create and accept (or decline) commitments, we are acting in a less than fully human way, and we are not fully using language. (Terry Winograd & Fernando Flores, Understanding Computers and Cognition, 1991)

Le mot-clé ici est **commitment - engagement**. Lorsqu'un individu est d'accord et promet d'accomplir une action, ou lorsqu'il prend une décision, il s'y engage ; sa personne, sa dignité, sa position vis-à-vis des autres, sont en jeu. En cas d'échec, il en assume l'entière responsabilité et en assume les conséquences.

L'engagement individuel, indispensable au travail coordonné, en équipe, est un élément fondamental dans la cohésion sociale d'un groupe humain. Des concepts sont apparus autour de cette notion, tels que: *confiance, entente, négociation, professionnalisme* et son contraire – *amateurisme, éthique, responsabilité, respect, fiabilité, qualité, fierté* pour un travail bien fait, etc. On les regroupe sous le vocable *valeur travail*. C'est la *valeur travail* – ou son absence - qui s'exprime dans la mentalité des habitants d'une région et dans le cadre de vie que ceux-ci se créent. *Valeur travail* est un concept purement mental. C'est la manière dont cette valeur est mise en œuvre dans les activités de tous les jours qui caractérise, au niveau le plus profond, une mentalité.

La valorisation du travail – entendue comme valeur au

sens large et non dans une perspective économique – mérite d'être resituée et analysée dans un contexte historique et social envisagé de façon longue. Les anthropologues (comme Marcel Mauss) et historiens (comme Karl Polanyi) notamment font valoir qu'en fonction du contexte historique, technique, politique et social, la valeur travail a occupé et occupe – dans toute société globale historiquement bien connue – un rôle fédérateur.

Et qu'elle a toujours été au service d'une cohérence sociétale. Ce qui se traduit par une conception organisée du vivre ensemble, par une assignation et une articulation des rôles sociaux, par la constitution de représentations idéologiques et de statuts d'individus ou de collectifs, pour lesquels leurs titulaires reçoivent « reconnaissance » voire de la « considération » (Wikipedia)

Bien entendu, la *valeur travail* n'est pas le seul facteur qui façonne une mentalité. Le bébé découvre très tôt les *hiérarchies*, celle de parents-enfants et de père-mère d'abord, puis la hiérarchie sociale dans laquelle il est obligé de s'intégrer. Il y a aussi les groupements « nous - les autres », spontanés et à géométrie et durée variable, auxquels il est impossible d'échapper. Ainsi, les *fan clubs*, associations souvent spontanées d'admirateurs et de supporters d'une personne ou d'une équipe sportive professionnelle. Ces deux structures sociales ont un impact considérable sur le comportement de l'individu en société.

Concept et *ambiguïté* sont inséparables. Un concept naît dans l'ambiguïté. Lorsqu'une nouvelle figure mentale surgit dans notre esprit, elle y est habituellement associée à une *catégorie conceptuelle*, avant de devenir concept en s'exprimant, oralement ou par écrit. L'*émetteur* d'un nouveau concept l'exprime sous la forme d'une périphrase et, souvent, d'un mot, en espérant que l'interprétation qu'un *récepteur* en ferait conduirait à une compréhension aussi proche que possible de celle de l'*émetteur*. Or, le processus d'interprétation est éminemment subjectif, il

associe au message reçu des éléments de mémoire et de contexte interne et externe du *récepteur*. Savoir si la compréhension du concept par le *récepteur* correspond à l'attente de l'*émetteur* n'a pas de sens. Il revient au *récepteur* de se déclarer satisfait d'*avoir compris*. Qu'a-t-il compris? Impossible de savoir. Très souvent, le *récepteur* lui-même n'est pas sûr d'avoir compris, mais accepte cette incertitude afin de permettre à la conversation de continuer. Sans l'acceptation de l'incertitude, c'est-à-dire de l'*ambiguïté*, la conversation entre deux ou plusieurs individus serait impossible.

Dans le cadre d'une conversation sociale, conviviale, s'il s'agit d'un échange d'idées, l'*ambiguïté* joue le rôle d'animateur : plus elle est grande et plus la discussion sera animée. Les convives autour d'une table ou les copains trinquant un panaché au café du coin, finiront la réunion dans la bonne humeur, satisfaits d'avoir passé une excellente soirée. La contribution de l'*ambiguïté* aux affermisements des liens sociaux est indéniable.

En revanche, la présence de l'*ambiguïté* dans une *conversation-pour-action* est nuisible. Lorsqu'il s'agit d'un travail coordonné, en équipe, en vue d'un but précis, les participants essayent de réduire le niveau d'incertitude dans l'échange des concepts, afin qu'ils puissent s'engager, s'investir dans le travail, accepter les responsabilités et assumer les conséquences en cas d'échec.

A noter le rôle du niveau d'*ambiguïté* dans l'affermissment du tissu social : suffisamment élevé dans la conversation conviviale, il est réduit au minimum lors de la *conversation-pour-action*. Une société humaine sans *ambiguïté* est inconcevable. Son niveau socialement optimal se règle spontanément, en fonction du contexte.

Babel

L'engagement personnel, le *self-investissement* dans l'effort collectif, semble conditionné par une conversation non-ambiguë. Les *speech acts*, les échanges et la compréhension de concepts dans la *conversation-pour-action*, sont destinés à réduire l'incertitude à un niveau aussi bas que possible. Le contraire peut entraîner des conséquences catastrophiques. La confusion conceptuelle est la cause première du désengagement de l'individu par rapport à la société dans laquelle il vit, et du délitement social qui s'ensuit.

Cette façon de voir les choses s'est inscrite profondément dans les mentalités des premières *civilisations*, au Moyen-Orient et en Europe. Le mythe de la Tour de Babel le confirme:



Tour de Babel, Lucas van Valckenborch, 1594, musée du Louvre

L'historien judéo-romain Flavius Josèphe, dans ses Antiquités juives (vers 94 de notre ère), a raconté l'histoire telle qu'elle se trouve dans la Bible hébraïque et a mentionné la tour de Babel. Il a écrit que c'était Nimrod qui avait fait construire la tour et que Nimrod était un tyran qui essayait de détourner le peuple de Dieu. Dans ce

récit, Dieu a semé la confusion dans le peuple plutôt que de le détruire parce que l'annihilation par un déluge ne lui avait pas appris à être pieux.

Maintenant, c'était Nemrod qui les excitait à un tel affront et à un tel mépris de Dieu. C'était le petit-fils de Cham, le fils de Noé, un homme audacieux et d'une grande force de main. Il les persuada de ne pas attribuer à Dieu le fait qu'ils étaient heureux, mais de croire que c'était leur propre courage qui procurait ce bonheur. Il a aussi progressivement changé le gouvernement en tyrannie, ne voyant pas d'autre moyen de détourner les hommes de la crainte de Dieu, que de les amener dans une dépendance constante de son pouvoir... Or, la multitude était très disposée à suivre la détermination de Nemrod et à considérer comme une lâcheté de se soumettre à Dieu ; et ils construisirent une tour, sans ménager aucune peine, ni être négligents dans l'ouvrage ; et, à cause de la multitude de mains qui y étaient employées, elle devint très haute, plus tôt qu'on ne pouvait s'y attendre ; [...] Elle était construite en briques cuites, cimentées avec du mortier, fait de bitume, afin de la protéger des eaux. Quand Dieu vit qu'ils agissaient si follement, il ne résolut pas de les détruire complètement, puisqu'ils n'étaient pas devenus plus sages par la destruction des anciens pécheurs [dans le déluge] ; Mais il a causé un tumulte parmi eux, en produisant en eux diverses langues, et en faisant que, par la multitude de ces langues, ils ne pouvaient pas se comprendre les uns les autres. L'endroit où ils construisirent la tour s'appelle maintenant Babylone, à cause de la confusion de cette langue qu'ils comprenaient facilement auparavant ; car les Hébreux entendent par le mot Babel, confusion. La Sibylle fait aussi mention de cette tour, et de la confusion de la langue, lorsqu'elle dit ainsi : « Quand tous les hommes étaient d'une seule langue, quelques-uns d'entre eux construisirent une haute tour, comme s'ils voulaient

monter ainsi au ciel ; mais les dieux envoyèrent des tempêtes de vent et renversèrent la tour, et donnèrent à chacun une langue particulière ; et c'est pour cette raison que la ville fut appelée Babylone. » (Wikipédia)

Ce qui impressionne avant tout, dans ce texte, est la maîtrise et le professionnalisme des bâtisseurs, « sans ménager aucune peine, ni être négligents dans l'ouvrage », capables de construire une tour d'une hauteur inouïe, à l'aide d'une technologie de pointe – ciment, mortier, asphalte – alors qu'ils n'étaient pas supposés réaliser de tels exploits à l'époque où ils vivaient. Les puissants du jour ne pouvaient tolérer de tels agissements sans réagir. Le danger était si redoutable, que les méthodes habituelles, telle que « l'annihilation par le Déluge », s'avèrent insuffisantes à l'écarter. Dieu fut contraint de produire un miracle, en divisant d'un seul coup la langue de communication que les bâtisseurs utilisaient en une multitude de langues différentes. La construction de la tour fut abandonnée avant d'être achevée, les bâtisseurs se dispersèrent dans l'incompréhension, et les Hébreux nommèrent la tour *Babel*, c'est-à-dire **confusion**.

L'ambiguïté, inévitable dans toute conversation et au demeurant bénigne, a vu sa dérive, la *confusion des concepts*, weaponisé en **confusion**, arme plus efficace que l'*annihilation* pour rétablir l'ordre et réduire les récalcitrants à la soumission.

Les concepts sont nés dans l'ambiguïté et soumis à l'interprétation subjective des interlocuteurs qui les échangent. La *compréhension mutuelle* est vitale pour l'existence même d'une société. Mais, comme elle ne peut jamais être totale, elle est acceptée, d'un commun accord, dans les limites d'une ambiguïté socialement acceptable. Pour une société humaine, il est donc vital que l'ambiguïté ne dépasse pas un certain *niveau*, faute de quoi la société elle-même risque d'être plongée dans la confusion, voir même *annihilée*. Il est probable que la recherche de ce niveau – optimal – soit apparue dans la conscience humaine en même temps que les concepts eux-mêmes. L'expérience de nos ancêtres, depuis la nuit des temps, prouve que cette recherche fut

un échec, ressenti comme insurmontable. Ils en ont tenu Dieu comme responsable, source d'une malédiction qui dure encore, celle de la multiplicité des langues parlées.

La recherche du niveau optimal d'ambiguïté dans les relations humaine est un des facteurs qui ont déterminé l'évolution de la pensée européenne.

On a vu qu'un concept s'exprime sous la forme d'une périphrase et, souvent, d'un mot. Or, l'attribution d'un mot à un concept, procédure purement technique, s'est avérée d'une grande efficacité pour la propagation des concepts dans la conversation sociale. « Purely mental concepts need words. » (Lisa Feldman Barrett). La périphrase qu'un *émetteur* choisit pour exprimer un concept est souvent maladroite, voir confuse, et risque de changer, lorsque le même concept apparaît dans des contextes différents. Un vocable désignant le concept enlève ces difficultés, et permet la transmission d'un concept par voie orale ou écrite. Prenons l'exemple du verbe *instrumentaliser*. Ce vocable apparaît souvent dans des discours politiques, mais presque jamais dans les conversations de tous les jours. Un lecteur ou un auditeur qui rencontre *instrumentaliser* pour la première fois, essaye d'en comprendre le sens à partir du contexte dans lequel il est exprimé (phrases ou paragraphes l'entourant, auteur et circonstances de l'événement). Des rencontres répétées avec le même verbe, dans des contextes différents, permettent au lecteur d'approfondir et de raffermir progressivement sa compréhension du concept, au point même d'arriver à en donner lui-même la définition :

« Instrumentaliser = Utiliser comme instrument, détourner quelque chose de son orientation originale pour l'utiliser à son profit ou considérer quelqu'un comme un simple instrument sous son angle utilitaire. » (*Wiktionnaire*)

En procédant exactement de la même manière que notre lecteur – recherche d'occurrences d'*instrumentaliser* dans des archives linguistiques - l'Intelligence Artificielle arrive à la définition suivante:

En résumé, "instrumentaliser" est un concept relativement récent dans la langue française, apparu au XXe siècle, qui désigne l'utilisation de quelque chose ou de quelqu'un à des fins instrumentales, avec une connotation généralement négative de détournement ou d'exploitation. (Google IA, août 2025, peut contenir des erreurs)

Le concept *instrumentaliser* est synonyme rapproché de *manipuler*. Pourtant, pour éviter toute confusion entre le discours politique et la conversation sociale, des politologues du XXe siècle ont estimé qu'il fallait en faire la distinction, en créant ce nouveau concept. C'est la preuve d'une grande honnêteté intellectuelle, et du souci de modérer l'ambiguïté inhérente aux concepts. Remarquable aussi l'époque qui a déterminé l'apparition de ce vocable: le contexte politique du XXe siècle français.

Le choix d'un *mot* pour désigner un concept a servi à en masquer son ambiguïté, facilitant ainsi sa diffusion dans la langue parlée. Mais l'ambiguïté varie, dans le temps et dans l'espace. Lorsqu'elle dépasse un niveau socialement acceptable pour un concept donné, on devrait changer le mot qui le désigne, en créant ainsi un nouveau concept, plus conforme avec son contenu. C'est ce qui s'est passé avec *manipuler* – *instrumentaliser*. Mais, par pure paresse intellectuelle, ceci arrive rarement. On préfère l'expéditif. On commence par moduler le contenu d'un concept, en lui associant des adjectifs: grand, plus grand, très grand, gigantesque, inconcevable; petit, très petit, insignifiant, nul. Ceci, dans le but évident d'améliorer les chances que le concept soit bien compris. On lui associe, en même temps, des synonymes, mots faisant partie de la même catégorie conceptuelle - et leurs opposés :

ambiguïté – incertitude – confusion – ambivalence

Les catégories conceptuelles ont des frontières floues, leurs domaines se chevauchent souvent :

confusion – doute – scepticisme – ignorance

Ce terrain est glissant: le cheminement de la recherche des synonymes d'un synonyme d'un concept conduit parfois à un concept dont la signification est à l'opposé de celle du concept de départ. Et l'ajout d'un adjectif peut entraîner des conséquences imprévues.

L'antiphrase est une des figures aujourd'hui les plus employées. Il ne faut la confondre ni avec l'euphémisme, qui ne renverse pas les valeurs, mais les atténue, ni avec l'ironie, qui est plus délicate. Bien que nombre de gens s'intitulent ironistes, ces délicatesses sont généralement ignorées de nos contemporains. Il est une autre sorte d'antiphrase présentement fort à la mode: elle consiste à retourner le sens d'un mot au lieu d'employer le terme qui, selon les lexiques, a le sens opposé. [...]

Par exemple, le mot silence. Vous croyez qu'il signifie silence... Erreur ! Il signifie volubilité de langue. Quand on dit d'un homme d'Etat, sur la fin de sa carrière, qu'il est un grand silencieux, on veut dire qu'il est la providence des reporters et qu'il fabrique toute la journée des mots de quoi défrayer les almanachs. Mais rien n'égale le tapage du silence posthume. Quand les mots se mettent à être silencieux, l'Histoire ne s'entend plus. (Abel Hermant, de l'Académie française. Le Figaro, 9 avril 1930)

Dans son livre *The Fatal Conceit – The Errors of Socialism* (Edited by W.W. Bartley III, The University of Chicago Press, 1988), l'économiste et sociologue F.A. von Hayek avait dressé la liste de tous les concepts acceptant l'adjectif « social » qu'il avait rencontré :

accounting	action	adjustment
administration	affairs	agreement
age	animal	appeal
awareness	behaviour	being
body	causation	character
circle	climber	compact

composition	comprehension	concern
conception	conflict	conscience
consciousness	consideration	construction
contract	control	credit
cripples	critic (-que)	crusader
decision	demand	democracy
description	development	dimension
distance	duty	economy
end	entity	environment
epistemology	ethics	etiquette
event	evil	fact
factors	fascism	force
framework	function	gathering
geography	goal	good
graces	group	harmony
health	history	ideas
implication	inadequacy	independence
inferiority	institution	insurance
intercourse	justice	knowledge
laws	leader	life
market economy	medicine	migration
mind	morality	morals
needs	obligation	opportunity
order	organism	orientation
outcast	ownership	partner
passion	peace	pension
person	philosophy	pleasure
point of view	policy	position
power	priority	privilege
problem	process	product
progress	property	psychology
rank	realism	realm
Rechtsstaat	recognition	reform
relations	remedy	research
response	responsibility	revolution
right	role	rule of law
satisfaction	science	security
service	signals	significance
Soziolekt (roupspeech)	solidarity	spirit
structure	stability	standing
status	struggle	student
studies	survey	system

talent	teleology	tenets
tension	theory	thinkers
thought	traits	usefulness
utility	value	views
virtue	want	waste
wealth	will	work
worker	world	

Cette liste est ouverte et en continuel enrichissement. Ajoutons-y *parasite social* et *ascenseur social*.

De nombreuses combinaisons sont encore plus largement utilisées sous une forme négative et critique : ainsi « ajustement social » devient « inadaptation sociale », et il en est de même pour « désordre social », « injustice sociale », « insécurité sociale », « instabilité sociale », etc.

Il est difficile de conclure, à partir de cette seule énumération, que le mot « social » a acquis tant de significations différentes qu'il est devenu inutilisable en tant qu'outil de communication. Quoi qu'il en soit, son effet pratique est assez clair et au moins triple. D'abord, il tend à insinuer d'une manière perverse une notion que nous avons vue dans les chapitres précédents comme étant mal conçue, à savoir que ce qui a pris naissance par processus naturels et spontanés, ou constitue l'ordre étendu, est en fait le résultat d'une création humaine délibérée. Deuxièmement, et comme conséquence de ce qui précède, il est demandé aux hommes de redessiner ce qu'ils n'ont jamais pu concevoir. Et troisièmement, il a également acquis le pouvoir de vider de leur sens les objets qu'il qualifie.

Dans ce dernier rôle, il est en fait devenu l'exemple le plus nuisible de ce que, après le « I can suck melancholy out of a song, as a weasel sucs eggs » (As You like It, II, 5), les Américains

appellent un « mot de belette ». De même qu'on prétend qu'une belette est capable de vider un œuf sans laisser de signe visible, ces mots peuvent priver de contenu un terme dont ils sont préfixés et qui semblent les laisser intacts. Ce mot est utilisé pour tirer les dents d'un concept que l'on est obligé d'employer, mais dont on souhaite éliminer toutes les implications qui remettent en question ses prémisses idéologiques.

[...]

Bien que l'abus du mot « social » soit international, il a peut-être pris ses formes les plus extrêmes en Allemagne de l'Ouest où la constitution de 1949 a employé l'expression sozialer Rechtsstaat (État de droit social) et c'est ainsi que le concept de l'« économie sociale de marché » s'est répandu - dans un sens que son popularisateur Ludwig Erhard n'a certainement jamais voulu. (Il m'a un jour assuré au cours d'une conversation que, pour lui, l'économie de marché n'avait pas à être rendue sociale, mais qu'elle l'était déjà en raison de son origine). Mais si l'État de droit et le marché sont, au demeurant, des concepts assez clairs, l'attribut « social » leur enlève toute clarté. De ces utilisations du mot « social », les érudits allemands sont arrivés à la conclusion que leur gouvernement est constitutionnellement soumis au Sozialstaatsprinzip, ce qui signifie ni plus ni moins que le L'état de droit a été suspendu. De même, ces érudits allemands voient un conflit entre le Rechtsstaat et le Sozialstaat et ancrent le soziale Rechtsstaat dans leur constitution - une, si je puisse dire, qui a été écrite par des esprits confus, inspirés par l'inventeur du « national-socialisme » du XIXe siècle, Friedrich Naumann (H. Maier).

De même, le terme « démocratie » avait un sens assez clair ; pourtant, la « social-démocratie » n'a pas seulement servi de nom pour l'Austro-marxisme radical

de l'entre-deux-guerres, mais a été choisi maintenant, en Grande-Bretagne, comme label pour un parti politique engagé dans une sorte de socialisme fabien. Pourtant, le terme traditionnel pour ce qu'on appelle aujourd'hui « l'État social » était « despotisme bienveillant », et le problème très réel de parvenir à un tel despotisme démocratiquement, c'est-à-dire tout en préservant la liberté individuelle, est tout simplement éliminé par la concoction « démocratie sociale ». (F.A. von Hayek)

Ce que le sociologue von Hayek nous montre ici, avec les tournures mentales et dans le style caractéristique de la pensée allemande, est l'effet pervers que l'association de l'adjectif «social» avec une multitude de concepts aux significations diverses, peut avoir sur le sens de ces concepts, lorsqu'ils sont exprimés dans un contexte spécifique. En effet:

social-démocratie → Austro-marxisme radical →
démocratie socialiste → socialisme →

On connaît la suite.

* * *

L'importance du concept *travail* comme élément primordial dans l'apparition et dans l'évolution de l'espèce *Homo sapiens* se trouve confirmée dans les récits de la Création. Les civilisations monothéistes attribuent à Dieu la création du monde, accomplie grâce à un dur travail, pendant six jours – qu'Il **sanctifie** - et celle de l'homme, conçu pour travailler pour se nourrir :

Genèse 2 Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et toute leur armée.

2 Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite: et il se reposa au septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite.

3 Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée en la faisant.

Genèse 3

17 Il dit à l'homme: Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en mangeras point! le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie.

19 C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain....,

La population locale d'une partie du sud du Kalimantan (la partie indonésienne de l'île de Bornéo) a une histoire d'origine sur les humains et les orangs-outans. Ils racontent l'histoire de deux frères qui vivaient dans la forêt. Après de nombreuses années, l'un des frères en avait assez de traîner dans les arbres toute la journée et a décidé de se rendre productif. Il s'est mis au travail pour défricher une zone de la forêt, construire une maison pour sa famille, et commencer à cultiver des fruits et à planter un jardin. Pendant ce temps, l'autre frère se prélassait dans les arbres, mangeant des fruits mûrs et taquinant son frère industriel pour son travail si dur. Le frère travailleur est devenu l'ancêtre des humains et le paresseux dans les arbres a donné naissance aux orangs-outans. (Agustín Fuentes, The Creative Spark, 2017) (traduction NM)



Dans la forêt équatoriale aussi, le *travail* a fait l'Homme – et son absence, le *parasite social*.

Profondément enfoui dans la mentalité collective des sociétés humaines, le concept *travail* a traversé les générations grâce à la transmission culturelle. Ce voyage dans l'espace et dans le temps fut accompagné de transformations – ou *interprétations* – aux conséquences mitigées. Les Mésopotamiens ont bâti des ziggurats et des jardins suspendus, les Égyptiens des pyramides, les Grecs le Parthénon, les Romains le Colisée, les Francs les cathédrales, Gustave Eiffel sa Tour, et New York ses gratte-ciels, chacun dans leur langue, malgré la catastrophe de Babel. Cependant, c'est le *travail d'esclave* qui permet aux mêmes Mésopotamiens d'inventer l'agriculture. Au XXe siècle, les Français remplacèrent *liberté* par *travail* sur leur devise nationale, alors que 60 ans plus

tard, dans le No 2468 du 12 décembre 1935 de l'hebdomadaire *Le Point*, le philosophe Pascal Bruckner parle de « Cette haine française du travail ». Au Donbass, le 30 août 1935, un mineur nommé Alexeï Grigoryevich Stakhanov et ses trois collègues, ont extrait 102 tonnes de charbon, un record, en 5 h 45 min de travail, soit quatorze fois son quota, ce qui lui a valu le titre de *Héros du travail socialiste*, et la couverture du magazine *Time* :



Stakhanov on the cover of [Time Magazine](#), 16 December 1935.
(Wikipedia)

Lénine et Staline inventèrent le concept de *goulag*, avec les synonymes *camp de travail correctionnel*, *camp de travail forcé* ou *colonie pénale*.

Le système des camps d'internement goulag s'est rapidement développé, atteignant une population de 100 000 habitants dans les années 1920. À la fin de 1940, la population des camps du Goulag s'élevait à 1,5 million d'habitants. Le consensus émergeant parmi les chercheurs

est que sur les 14 millions de prisonniers qui sont passés par les camps du Goulag et les 4 millions de prisonniers qui sont passés par les colonies du Goulag de 1930 à 1953, environ 1,5 à 1,7 million de prisonniers y ont péri ou sont morts peu de temps après leur libération.
(Wikipedia)

La *liberté*, un autre concept fondamental dans l'apparition de l'Homme sur terre, fut associé au *travail* comme suit:

Søren Kierkegaard a écrit ce qui suit dans son ouvrage Ou bien... ou bien (parfois traduit sous le titre L'Alternative), paru en 1843 et publié sous son pseudonyme Victor Eremita :

« Le devoir de travailler pour vivre exprime l'humain en sa généralité et en autre sens aussi le général, parce qu'il exprime alors la liberté. Car l'homme se libère par le travail même qui le rend maître de la nature et lui montre qu'il la domine. »

Heinrich Beta (de) a utilisé la formule en 1845 dans un écrit intitulé Argent et Esprit (Geld und Geist) :

« Ce n'est pas la foi qui rend bienheureux, pas la foi dans les intérêts égoïstes des curés et de la noblesse, mais c'est le travail qui rend bienheureux, car le travail rend libre. Ça n'est ni protestant, ni catholique, ni allemand, ni libéral ou catholique-chrétien, ni libéral ou servile, ça c'est la loi humaine universelle et la condition fondamentale de toute vie et de toute aspiration, de tout bonheur et de toute béatitude. » (Wikipedia)

Les Allemands furent d'accord, et le dirent directement, sans fioritures : *Arbeit macht frei*.

Le général SS Theodor Eicke ordonna l'apposition de cette phrase à l'entrée des camps de concentration et des camps

d'extermination, notamment Auschwitz, Dachau, Gross-Rosen, Sachsenhausen, et à la prison de la Gestapo de Theresienstadt en République tchèque. (Wikipedia)

Dieu avait sanctifié le *travail* et demanda aux Hommes de s'en servir pour sortir du brouillard de Babel. Qu'en ont-ils fait, les Hommes, de ce commandement ?

Travail et Liberté

Le contenu des concepts se modifie lors de leur voyage, de génération en génération, dans le temps et dans l'espace. Et les plus maltraités d'entr-eux furent *travail* et *liberté*, les deux concepts associés aux origines mêmes de l'humanité.

Comme on a vu, les Dayak, population autochtone de la forêt de Bornéo, attribue l'apparition des Hommes à la décision d'un ancêtre singe

... de se rendre productif. Il s'est mis au travail pour défricher une zone de la forêt, construire une maison pour sa famille, et commencer à cultiver des fruits et à planter un jardin. Pendant ce temps, l'autre frère se prélassait dans les arbres, mangeant des fruits mûrs et taquinant son frère industriel pour son travail si dur. Le frère travailleur est devenu l'ancêtre des humains et le paresseux dans les arbres a donné naissance aux oranges-outans. (Agustin Fuentes, The Creative Spark, 2017) (traduction NM)

Le narrateur de cette histoire s'exprime en langage de notre époque, car le concept de *productivité* n'existait pas encore dans l'esprit de son ancêtre. Le travail était effectivement dur, d'autant plus que, au début, sa *productivité* était faible. Mais les fleurs de son jardin furent magnifiques.

N'est-ce pas la beauté anticipée du résultat, dans notre subconscient, qui nous pousse à effectuer un travail que personne ne nous demande de faire?

Le travail dont on parle ici est le *travail individuel librement décidé*. Lorsque l'individu prend conscience que ce travail, qu'il a librement décidé d'entreprendre, est bien fait, il éprouve un profond sentiment de satisfaction et de fierté, un sentiment de bien-être. Ce sentiment se trouve amplifié s'il est partagé avec les

autres membres d'une communauté. La communauté elle-même a l'air *de vivre dans le bien-être*. Le travail individuel devient un travail partagé, facteur primordial de cohésion sociale.

Le cerveau prédictif « construit les émotions » (Lisa Feldman Barrett), les anticipe, et s'attend qu'elles se réalisent effectivement. Il préfère les émotions de satisfaction et de plaisir, qui conduisent à un fonctionnement à consommation minimale d'énergie.

C'est la définition-même de la *créativité*: la capacité du cerveau humain d'engendrer le travail libre, en construisant des émotions de satisfaction et de plaisir, dans les limites d'une consommation optimale d'énergie mentale.

La créativité se concrétise par le *travail* et la *liberté*, indissociablement liés. Souvent, le travail est dur, mais ceci est sans importance, car les créateurs eux-mêmes disent qu'ils le font « pour le plaisir ».

Avec le passage du temps et des générations, c'est en s'attaquant à la *liberté* qu'on en est arrivé à pervertir le contenu initial du concept *travail*. La niche écologique des sociétés humaines change continuellement, ce qui oblige ces dernières à s'adapter. Des groupes d'hominides ont quitté la forêt pour la savane. La division du travail, la domestication des animaux et des plantes et la sédentarisation sont autant d'aspects illustrant la poursuite de l'objectif de sécurisation des sources alimentaires. Parmi celles-ci, le blé, plante qui pousse naturellement dans les plaines alluvionnaires du « Croissant fertile », en particulier en Mésopotamie. Pour les sociétés de chasseurs-cueilleurs du Proche-Orient, la domestication du blé marque le début de l'agriculture. Mais la domestication, des animaux ou des céréales, impose un changement complet de mode de vie, car elle est réciproque: la culture du blé a littéralement domestiqué l'homme, l'obligeant à se sédentariser autour du *domus*, structure sociale rassemblant sur un petit espace, autour du champ à cultiver, des hommes et des bêtes, des ateliers pour moudre les graines, des silos pour stocker les excédents des récoltes et des moyens pour en commercialiser une partie. La division du travail s'est enrichie

avec de nouveaux métiers. Un nouveau mode de travail est apparu : le travail obligatoire, entièrement soumis au cycle de vie des céréales. Une évolution similaire s'est produite lorsque des groupes de chasseurs-cueilleurs se sont engagés dans la domestication des animaux. Leur vie devint moins sédentaire que celle des agriculteurs, mais le travail pour soigner les bêtes fut tout aussi indispensable. *Travail obligatoire*, que certains ressentent comme contraignant, routinier, ennuyeux, déplaisant, et dont il est impossible de s'échapper. Les insoumis se voyaient aussitôt *bannis* du groupe par la pression sociale, et l'*exclusion* signifiait souvent la mort. Dans l'agriculture et dans l'élevage, *le travail obligatoire est socialement librement accepté*, car indispensable à la survie et à l'épanouissement de la société. Il est la base même de l'économie de production.

Au Proche-Orient, la transition de l'économie de chasseurs-cueilleurs aux économies agricole et pastorale a eu lieu pendant la période Néolithique. Pendant cette période de transition, les trois modes de vie ont coexisté sur plusieurs millénaires, avant l'apparition de la civilisation Sumer (c. 4000 BC). Les colonies agricoles créées autour de villages en bordure des champs cultivés étaient petites et fragiles, dépendantes des tribus nomades avoisinantes pour la diversification de leurs sources alimentaires réduites par la monoculture des céréales. Leur fragilité était aussi due au manque de moyens de défense suffisants contre les *razzias*, les raids de pillage et de capture de prisonniers, que les tribus nomades avaient commencé à pratiquer. Les prisonniers étaient ensuite vendus comme esclaves à d'autres colonies agricoles, en manque de main-d'œuvre, une denrée dont l'agriculture est fort gourmande. C'est ainsi que le commerce d'esclaves est apparu, bien avant Sumer, la première civilisation agricole.

L'esclavage dans l'Antiquité était intrinsèquement lié au développement des sociétés agricoles, car l'agriculture nécessitait une main-d'œuvre importante et bon marché, souvent fournie par des esclaves. L'excédent de ressources

généralisé par l'agriculture a permis la croissance démographique et l'accumulation de richesses, ce qui a favorisé l'émergence d'élites possédant des esclaves, qui étaient utilisés aussi bien dans les champs que pour diverses tâches domestiques ou administratives. (Google IA, 29 août 2025, peut contenir des erreurs)

Le travail imposé aux esclaves est un *travail forcé*. Fait prisonniers dans les guerres ou achetés sur les marchés, ces gens étaient déracinés par la force à leur milieu social et forcés à travailler, souvent comme les bêtes de somme dont ils partageaient les conditions de vie. Le fruit de leur travail était entièrement confisqué par le propriétaire.

Pour éviter toute confusion, on va utiliser le vocable ***travail libre*** pour désigner le travail du créateur, *librement décidé et réalisé*, et le travail de l'agriculteur, *obligatoire mais librement accepté*, car inévitable et nécessaire. Ceci par opposition au ***travail forcé***, qui est obligatoire mais non pas librement décidé ni accepté.

L'apparition du travail agricole dans la vie des communautés humaines a entraîné un bouleversement radical des mentalités, qui s'est inscrit dans le mythe des Origines. Dans la Genèse, Dieu formule ainsi l'obligation de travailler pour exister:

Genèse 3

17 ... le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie.

19 C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain...,

Selon le Livre de l'Exode, après l'installation des descendants de Jacob en Égypte, ils se sont multipliés au point de devenir une menace pour le Pharaon, qui craignait leur puissance. Pour contrôler leur nombre et les soumettre, Pharaon a décidé de réduire les Hébreux

en esclavage, les forçant à travailler sur des chantiers de construction et dans des travaux agricoles. (Google IA, 29 août 2025, peut contenir des erreurs)

La tribu tout entière fut réduite à l'esclavage, déplacée de sa terre, et le fruit de son travail confisqué par Pharaon. Mais le travail obligatoire mais librement accepté, indispensable à la survie – «C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain» - a permis à la tribu de garder et de raffermir sa cohésion sociale. A la délivrance, les Hébreux, redevenus libres, ont aussitôt entrepris le chemin de retour vers leur terre d'origine. Le chemin fut incertain, long, tortueux, il a duré quarante ans. Mais une fois arrivée, la tribu a rebondi et s'est épanouie.

C'est de *résilience* dont il s'agit: la capacité d'une personne ou d'un groupe social de rebondir après une période d'oppression. Elle s'est exprimée dans cette histoire, grâce à la persistance, dans l'esprit sinon dans les gestes de la Tribu, pendant plusieurs générations, du concept de travail obligatoire mais librement accepté, nécessaire à la survie. Ce concept apparaît donc comme inscrit dans la *mentalité* de la tribu, devenant ainsi comportement naturel et habituel, transmis culturellement aux générations suivantes.

Les concepts *travail obligatoire* mais socialement *librement accepté*, et *travail forcé*, ont en commun le mot *travail*, qui les désigne. Lorsque ce mot devient concept en s'exprimant, oralement ou par écrit, son contenu dépend du contexte du moment. Le contexte, différent chaque fois que le mot travail devient concept en s'exprimant, est source d'ambiguïté. Pour diminuer celle-ci, on associe habituellement à *travail* un adjectif ou un adverbe: libre, obligatoire, forcé, imposé, ... Ces adjectifs, souvent dérivés de verbes, ont des synonymes, par exemple: obligatoire-inévitable-nécessaire ; forcer-contraindre-pousser-faire pression-abuser. L'ajout d'un *qualifiant* au mot *travail*, peut donc, à son tour, accroître l'ambiguïté, au lieu de la diminuer. C'est la source d'une grande confusion.

L'histoire de l'esclavage et de la résilience des Hébreux de

l'antiquité s'est répétée de nombreuses fois, en Europe et ailleurs. En fait ce n'est pas l'Histoire qui se répète, mais la confusion des concepts qui perdure et qui ne fait que s'amplifier avec le passage du temps.

Utopies et Idéologies

Une cité juste ne peut être gouvernée que par un « philosophe-roi », qui possède à la fois la sagesse philosophique et le pouvoir de guider les autres vers la connaissance du Bien et du Juste.
(Platon, résumé par Google IA, 24 août 2025)

Les temps troubles sont propices à la création de nouveaux concepts. La Grèce ancienne, empire maritime décentralisé, composé de ville marchandes et de royaumes agricoles, et déchiré par d'incessantes guerres intestines, fut tout naturellement source de nombreux concepts concernant la gouvernance des sociétés humaines. Des notions telles que timocratie, dictature, tyrannie – éclairée ou non, oligarchie, monarchie, démocratie, république, etc. commencèrent à être âprement débattues. Pour dissiper la confusion, le philosophe Platon entreprit de composer l'œuvre de sa vie, en dix volumes, intitulée *La République*. En l'an 387 avant notre ère, ayant achevé le quatrième volume, Platon décide de visiter la ville de Syracuse, la plus grande ville grecque de l'époque, pour y rencontrer son Tyran, Dionysius. Il le fit à l'invitation du philosophe Dion, qui essayait, sans succès, de convaincre Dionysius de changer de comportement. En effet, la rumeur publique disait que le Tyran aurait *mis sur écoute* ses adversaires politiques, qu'il enfermait dans une cave naturelle creusée dans le calcaire d'une colline et transformée en prison. Il est vrai que cette enceinte, surnommée *Oreille de Dionysius*, est devenue depuis une attraction touristique à Syracuse, permettant aux curieux de nos jours de vérifier ses qualités acoustiques particulières : la focalisation et l'amplification des sons sur un point précis de la voute. Platon lui-même en aurait fait les frais, car, ayant échoué dans sa tentative de convaincre le Tyran d'adopter des principes corrects de gouvernance, il se mit à comploter contre lui. Le complot fut découvert grâce aux *écoutes*

dans *l'Oreille*, et le philosophe fut banni de la ville et vendu comme esclave. Des amis payèrent la rançon, permettant ainsi à Platon de retourner à Athènes, où il reprit la rédaction de *La République*. Voici:

L'explication de Platon sur la raison pour laquelle les vérités les plus profondes ne peuvent pas être exprimées sous forme écrite est notoirement absconse. Avant d'atteindre la « chose qui est connaissable et vraie » (gnōston te kai alēthes), il faut avoir saisi le « nom », le « récit » ([logos](#)), l'« image » et la « connaissance » (epistēmē). Le nom et le récit sont abordés par la description verbale, tandis que la perception sensorielle perçoit l'image. On n'atteint la connaissance qu'à partir de la combinaison de la description verbale et de la perception sensorielle, et on doit avoir la connaissance avant de pouvoir atteindre l'objet de la connaissance (que Platon appelle simplement « la cinquième », le nom, le compte, l'image et la connaissance étant « les quatre »). La Cinquième, en outre, n'est pas simplement expression sensible et verbale. Le nom et le récit fournissent la « qualité » d'une chose (to poion), mais pas son « essence » ou son « être » (to on). De plus, elles sont apparentées aux perceptions sensorielles en ce sens qu'elles sont toujours changeantes et relatives, et non fixes. En conséquence, l'étudiant qui tente de comprendre la Cinquième par le nom, le récit, l'image et la connaissance est confus ; il cherche l'essence, mais trouve toujours la qualité envahissante. Seuls certains types d'étudiants peuvent scruter les Quatre, et même dans ce cas, la vision du Cinquième se fait par un éclair soudain.

Puisque c'est ainsi que la philosophie est conduite, aucune personne sérieuse n'essaierait jamais d'enseigner des doctrines philosophiques sérieuses dans un livre ou au grand public. La motivation de Dionysius pour avoir écrit

un texte philosophique devait être un désir de gloire. En effet, il n'avait reçu qu'une seule leçon de métaphysique de la part de Platon. (Wikipédia)

La description donnée par Platon du concept de *concept* et de la manière dont il est *communiqué* et *compris*, est lumineuse. Pour un lecteur avisé, cette description est entièrement confirmée par la neuropsychiatrie moderne. L'interprétation du message par un récepteur, au moment de la réception, est en grande partie subjective, influencée par le contexte extérieur et par son subconscient, y compris sa mémoire. Le contact direct est essentiel. Un orateur utilise le contact visuel et le langage corporel pour *persuader* son auditoire. Il augmente souvent sa geste et sa parole par des figures de style sans aucun sens, mais capables de toucher affectivement les interlocuteurs. La transmission de la partie affective d'un concept devient difficile, voire impossible, lors d'une communication écrite. Platon le confirme : « les vérités les plus profondes ne peuvent pas être exprimées sous forme écrite ».

L'histoire nous dit que la mission de Platon auprès de Dionysius a échoué, malgré les trois visites du philosophe à Syracuse. Ce qui fâcha le plus Platon fut la publication par le Tyran d'un texte philosophique, alors que « aucune personne sérieuse n'essaierait jamais d'enseigner des doctrines philosophiques dans un livre ou au grand public ». Surtout lorsque la personne (i.e. Dionysius) s'avère n'être qu'un imposteur et un sémidocte, « n'ayant reçu qu'une seule leçon de métaphysique de la part de Platon ». Et le philosophe de conclure :

Les tyrans n'ont pas « la faculté même qui est l'instrument du jugement » – la raison. L'homme tyrannique est asservi parce que la meilleure partie de lui-même (la raison) est asservie, et de même, l'État tyrannique est asservi, parce qu'il manque aussi de raison et d'ordre. (Wikipedia)

C'est ainsi que le concept de *tyran* est né, et que le Tyran de Syracuse est devenu *tyran* sans le savoir !

De retour à Athènes, Platon reprit la rédaction de *La République* interrompue par l'épisode Dionysius. Ceci peut surprendre, de celui qui avait proclamé que « aucune personne sérieuse n'essaierait jamais d'enseigner des doctrines philosophiques dans un livre ou au grand public ». Platon résolut cette contradiction, en créant le concept de *philosophe-roi*.

Le philosophe roi est un concept de la philosophie politique de Platon. La politique étant un art, celui qui dirige doit détenir la science de la politique, à savoir connaître le Bien et le Juste. Platon conclut que celui qui dirige la cité doit être un philosophe, seul à même de gouverner bien. (Wikipedia)

Aux temps modernes, Staline, auto-proclamé philosophe marxiste, continuateur de Marx, Engels et Lénine et arrivé à la direction de la cité, fut surnommé par son peuple « Grand guide des peuples, Père et/ou Petit-père des peuples », satisfaisant ainsi aux critères d'attribution du titre de *philosophe-roi*. Ses publications, nombreuses et dans tous les domaines de la pensée humaine, prouvent qu'il en était conscient. Il y a notamment un texte intitulé « Staline et les problèmes de la linguistique ». Dans son *royaume*, il mit en œuvre des concepts platoniciens tels que :

- le *commun[otar]isme* de la vie sociale de la cité. « Seront partagés les logements, les repas, et personne ne possèdera quoi que ce soit qui ne sera pas à tous ».
- le bannissement des poètes de la cité « Il vaudrait mieux les ensevelir dans un profond silence... » (Livres II et X)
- l'interdiction du mensonge, « qui sera réservé aux seuls chefs - dans l'intention de faire le bien, évidemment » (Livre III)
- la suppression de la liberté d'opinion : « La tempérance est harmonie [...] elle se déploie sur l'État tout entier de façon qu'il y ait identité d'opinion entre ceux qui commandent et ceux qui sont

commandés. [...] Il convient d'interdire la nouveauté, car les idées nouvelles entraînent la sédition » (Livre IV)

L'épistémologue Karl Popper a dit ceci au sujet de *La République*:

La ville dépeinte dans la République a semblé à certains critiques dure, rigide et non libre ; en effet, totalitaire. Karl Popper a donné voix à cette vision dans son livre de 1945 , La société ouverte et ses ennemis, où il a désigné l'État de Platon comme une dystopie. Popper distinguait les idées de Platon de celles de Socrate, affirmant que les premières, dans ses dernières années, n'exprimaient aucune des tendances humanitaires et démocratiques de son maître. Popper considérait que Platon envisageait un état totalitaire en prônant un gouvernement composé uniquement d'une classe dirigeante héréditaire distincte, la classe ouvrière — que Popper soutient que Platon considère comme du « bétail humain » — n'ayant aucun rôle dans la prise de décision. Il soutient que Platon n'a aucun intérêt pour ce qui est communément considéré comme les problèmes de justice — la résolution des différends entre individus — car Platon a redéfini la justice comme « garder sa place ». (Wikipedia)

La distorsion et la confusion des concepts mène de l'*utopie* à la *dystopie*. Les esprits considérés comme les plus éclairés n'en sont pas épargnés.

Le général de Gaulle, au XXe siècle, fut un créateur prolifique de concepts : *chienlit, fonctionnaires apatrides, comités Théodule, politiciens au rencart*, etc... Conscient de la puissance des mots, il a utilisé, comme personne d'autre, et pour *la bonne cause*, les concepts et l'ambiguïté qui leur est étroitement associée.

Le 21 avril 1961, en pleine guerre d'Algérie, éclate ce que l'on a appelé le *putsch des généraux*. Un groupe de militaires haut-

gradés, actifs et à la retraite, prend le pouvoir à Alger, envoie un commando de parachutistes en Corse, et somme le gouvernement de Paris de se soumettre. Celui-ci, inquiet et décontenancé, prépare la riposte. Alors que des syndicats et des manifestants exigeaient des armes, André Malraux, ministre de la Culture, demande à de Gaulle : « Qu'allez-vous faire, mon général ? ». « Je parlerais ! ». Ce fut le bref discours du *quarteron de généraux à la retraite*, qui s'est avéré suffisant pour faire échouer le *putsch*. Celui-ci fut, en fait, la conséquence d'un autre discours, le 4 juin 1958, à Alger encore, où, devant une foule estimée de 100,000 à 300,000 personnes fort inquiète de son avenir dans l'Algérie en guerre, le général lance son « *Je vous ai compris !* ». Chacun des participants à l'assemblée semble s'être déclaré satisfait par cette affirmation. La foule applaudit avec enthousiasme, puis, apaisée et rassurée, se dispersa dans le calme.

La foule du 4 juin 1958, à Alger, se composait de

- Français, descendants des colons installés en Algérie depuis le début de la colonisation.
- Une partie des populations locales, étroitement liés à la France, et donc opposées à l'indépendance algérienne (Musulmans Arabes et Berbers, Juifs).
- Harkis, volontaires musulmans combattants le FLN en tant qu'auxiliaires de l'armée française, et donc fortement attachés à l'idée de *l'Algérie française*. Considérés comme traîtres par les indépendantistes.

Qu'a-t-il compris, un de ces manifestants, en entendant « *Je vous ai compris !* » A-t-il compris ce que l'orateur avait vraiment compris de ce que le manifestant pensait à ce moment précis ? On a vu que cette question est absurde : on ne peut jamais savoir ce qu'un interlocuteur comprend vraiment lors d'un échange de concepts. Dans toute conversation, l'ambiguïté est inséparable du message. A la manifestation d'Alger, fortement chargée d'inquiétude, chaque participant est venu avec l'espoir de *se faire entendre* et de *se trouver rassuré* par l'orateur. « *Je vous ai compris !* » fut la toute première phrase prononcée par de Gaulle.

Voici donc, d'emblée, la réponse que chacun des manifestants attendait. Jugée à froid, hors contexte, cette phrase est vague. Mais, le cerveau prédictif des présents, qui a horreur de l'incertitude, calcule subconsciemment une série de prédictions, et choisi celle qu'il estime la plus près de son attente. Et cette attente est, le plus souvent, une sensation rassurante de *bien-être*. Seuls les sceptiques procèdent autrement, mais ils sont fort peu nombreux – et risquent de se voir désignés comme des *empêcheurs de tourner en rond*. Le cerveau humain ne supporte pas l'ambiguïté. Il remplit donc le flou, automatiquement, avec sa propre histoire. Dans le langage courant, ceci se dit : *on n'entend que ce que l'on veut entendre*, ou son équivalent en mode négatif : *on n'entend pas ce que l'on ne veut pas entendre*. Dans ces conditions, la suite du discours n'avait aucune importance, la seule phrase avec un peu de substance fut celle-ci :

« Eh bien ! de tout cela, je prends acte au nom de la France et je déclare, qu'à partir d'aujourd'hui, la France considère que, dans toute l'Algérie, il n'y a qu'une seule catégorie d'habitants : il n'y a que des Français à part entière, des Français à part entière, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs. »

Ils pourront donc voter, au même titre que les Français de la Métropole, dans toutes les consultations concernant l'ordre constitutionnel de la France - mais ceci ne veut en aucun cas dire que l'Algérie restera française! C'est ce qui s'est passé, le 8 janvier 1961, lorsque le référendum sur « l'autodétermination des populations algériennes » fut approuvé par 75% des votants Français. *L'Algérie française* était morte. En Algérie, et dans une partie de la Métropole, ce fut une grande déception : seuls les départements d'Alger et d'Oran avaient voté NON. Ceci explique le *putsch* du 21 avril de la même année.

A Évian-les-Bains, le 18 mars 1962, les négociations

entre le Gouvernement français et le Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA) aboutirent à un Accord mettant fin à la guerre d'Algérie. Celle-ci aurait coûté la vie à environ 250 000 à 400 000 Algériens selon l'État français ; et la mort de 28 500 soldats français, 30 000 à 90 000 harkis, 4 000 à 6 000 civils européens (ainsi qu'environ 65 000 blessés). (Wikipedia)

Désignés par l'historien Guy Pervillé comme une « utopie juridique », les accords d'Évian sur le terrain, loin d'apporter aux populations la paix attendue, inaugurent une période de violence redoublée et de massacres des harkis.

Très rapidement, les harkis commencent à être torturés et massacrés par la population. Les accords d'Évian interdisent à l'armée française d'intervenir, et les soldats français ne peuvent agir à la demande des harkis.

Le nombre de harkis tués après le cessez-le-feu varie selon les estimations entre 50 000 et 150 000 mais reste incertain. Il semble qu'en 2005, les historiens s'accordent à évaluer de 60 000 à 70 000 le nombre de morts.

Certains parlent de 150 000 victimes. De nombreux harkis furent également arrêtés et emprisonnés. (Wikipedia)

Il m'est impossible de citer ici les récits de la barbarie et de la bestialité avec lesquelles les harkis (y compris leurs familles) furent massacrés. Furent-ils trahis par le « *Je vous ai compris!* » de de Gaulle? C'est encore Platon qui nous fournit la réponse: Non, le général n'avait pas menti, il s'est juste servi de l'ambiguïté inhérente au concept *Algérie Française*, en vertu de l'*idée du Bien*. Platon attribue l'invention de cet appareil à Socrate, qui l'aurait utilisé chaque fois que sa maïeutique amenait ses interlocuteurs à une impasse sur des questions de morale et d'éthique. Pour de Gaulle, dans le contexte spécifique du XXe siècle européen, l'*idée du Bien* signifiait une certaine idée de la

France, car « la France ne peut être la France sans la grandeur ». C'est en vertu de cet objectif, dont il ne s'est jamais désisté, que le général énonça deux autres concepts : *défense tous azimuts* et *l'Europe de l'Atlantique à l'Oural*.

Le concept de *défense tous azimuts* fut ressuscité et mis-à-jour par le général Ailleret, chef d'état-major des armées, dans un article publié dans la « Revue de Défense nationale », décembre 1967, intitulé « Défense dirigée ou défense tous azimuts ».

Tout de suite après la parution [de cet article] et au vu d'un tollé assez général pour déranger sinon la stabilité gouvernementale du moins sa sérénité, le ministre de l'Information, M. Gorse, déclarait : « Je ne sais pas si les vues du général Ailleret coïncident avec celles du gouvernement (qui saurait alors ?), mais elles ne correspondent à aucune décision du gouvernement français. Ces vues ne sont cependant pas en contradiction avec la politique de la France. » Cette déclaration, à l'obscurité savamment pesée, et qui se voulait un peu et pas trop rassurante, signifie au moins qu'aucune nouvelle décision essentielle n'a été prise dans les domaines de nos alliances et de notre défense, ce qui ne veut pas dire que le chef de l'Etat n'a pas encore arrêté ses décisions en la matière, « chasse gardée » privilégiée. (Revue des Deux Mondes, 2016/11)

Voici donc comment le Ministre de l'Information veut nous rassurer, un peu mais pas trop, en confirmant que « les vues du général Ailleret coïncident sans correspondre tout en n'étant pas en contradiction avec la politique de la France. » Noir sur blanc ! Dans l'ambiguïté, on peut difficilement faire mieux.

Pour un observateur du XXI^e siècle, *l'Europe de l'Atlantique à l'Oural* reste un mystère, car il nous manque le contexte de la pensée européenne du temps de la guerre froide. Comme pour la *défense tous azimuts*, la confusion et le flou semblent avoir

dominé les esprits. Que devient la Russie dans cette *Europe*? Aujourd'hui, une autre doctrine pose problème : l'*Euro-Asianisme*, d'Aleksandr Dugin, idéologue de Vladimir Poutine. Son Europe s'étend de l'Atlantique au Pacifique – bien entendu, sous l'égide de la Russie, à cheval sur les deux continents.

L'*idée du Bien*, ou du *Bien et du Juste*, ou du *Bien suprême*, ainsi que le concept du *philosophe-roi*, étaient supposés sortir l'Humanité de son Babel.

On a vu que c'est Socrate qui utilisait l'idée de *Bien suprême* chaque fois que sa maïeutique amenait ses interlocuteurs à une impasse.

Le "bien suprême" est un concept philosophique désignant la fin ultime de l'existence humaine. Si le bonheur en est souvent la définition la plus courante, l'idée de ce bien absolu peut aussi être liée à la pratique de la vertu et à une vie pleinement morale.

L'essence de la philosophie de Socrate repose sur la méthode socratique, qui consiste à interroger les autres pour les amener à reconnaître leur ignorance et à découvrir la vérité par eux-mêmes. Il met l'accent sur la connaissance de soi et le souci de l'âme, comprise comme la raison et la conscience. Socrate vise à démasquer les fausses évidences et à cultiver la vertu par un examen rationnel de soi et des valeurs. (Google IA, 24 août 2025, peut contenir des erreurs)

Résumons: Socrate nous conseille d'appréhender l'idée du *Grand Bien*, en poursuivant avec persévérance la connaissance de soi, en accord avec la loi divine. En effet, la phrase « connais-toi toi-même » était inscrite sur le fronton du temple de Delphes, lieu de consultation de la Pythie (l'intermédiaire du dieu

Apollon). En procédant ainsi, nous arriverons à découvrir *la vérité* par nous-même.

Socrate ne s'est-il pas rendu compte qu'en proclamant « à chacun sa vérité » il promouvait *la Grande Confusion*? C'est en fait ce qui s'est passé: face à la Grande Ambiguïté de l'idée du *Bien Suprême*, on a vu que chacun est forcé de fabriquer son propre concept, en fonction de son propre contexte et de ses propres objectifs du moment. Socrate, apparemment sans s'en rendre compte, prophétise Babel.

La cécité des philosophes

F.A. von Hayek

La quête d'un monde sans ambiguïté a conduit à l'apparitions des idéologies. Une *idéologie* est un sous-ensemble conceptuel choisi dans un but bien défini, manipulé à l'aide d'un mode de pensée spécifique, qui lui confère de la *cohérence*. Il est difficile de prendre en défaut une idéologie, car toute tentative d'introduction d'un nouveau concept qui menacerait sa cohérence est exclue. Une idéologie opère sur un ensemble fermé de concepts, lui assurant ainsi un niveau réduit d'ambiguïté et d'incertitude. Un idéologue est incapable de concevoir un concept qui se situe en dehors de cet ensemble fermé, et ceci quel que soit son niveau de culture, d'éducation ou d'érudition. Il souffre de la **cécité des philosophes**, qui se manifeste par son incapacité de voir l'évidence lorsque confronté à des contextes extérieurs à son espace mental.

On a vu que la liberté d'un individu est définie et limitée par son espace conceptuel. Un espace réduit réduit automatiquement la liberté de penser. Les adeptes d'une idéologie abandonnent volontairement leur liberté. Parmi eux, les *fanatiques* sont ceux qui réussissent à éliminer complètement l'ambiguïté de leur vie, cessant ainsi d'exister en tant qu'êtres humains.

Les précurseurs des idéologies sont les *utopies*. La construction

d'une utopie nécessite la création de nouveaux concepts. On a vu comment la plus ancienne et la plus célèbre des utopies, *La République*, fut construite: choix et, si besoin, création, dans un but précis, de concepts dont l'ensemble se ferme au fur et à mesure de l'avancement des travaux qui, eux, sont menés suivant la méthode de la *maïeutique socratique*. Mais la *maïeutique* n'est pas la seule méthode de pensée pour atteindre la *vérité*.

La dialectique est une méthode de raisonnement philosophique et une technique de discussion qui vise à atteindre la vérité en confrontant des idées contradictoires (thèse et antithèse) pour les dépasser dans une synthèse nouvelle et plus complète.

Initialement, dans l'Antiquité, elle désignait l'art du dialogue et de l'argumentation pour éclaircir des questions. La dialectique a évolué, passant de l'art de la discussion à une analyse de la réalité par ses contradictions, et à une conception de la pensée et du mouvement par le biais de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. (Google IA, 1 septembre 2025, peut contenir des erreurs)

Inventée initialement pour « éclaircir des questions », la dialectique a contribué à l'épanouissement de la confusion, lorsqu'appliquée, dans un but précis, à des espaces conceptuels bien choisis.

La dialectique, méthode mise-à-jour au XIX^e siècle par le philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel, fut adaptée sous la forme de *matérialisme dialectique* par Marx et Engels, pour servir à la construction de leur propre philosophie, le marxisme. L'espace conceptuel du marxisme s'est initialement enrichi de concepts nouveaux, tels que *prolétariat*, *plus-value* générée par le travail des salariés des *grands trusts industriels* et à l'origine de l'enrichissement du *grand capital*, *paupérisation* de la classe ouvrière, etc., et, finalement, *exploitation de l'homme par l'homme* et *lutttes des classe*, conduisant nécessairement à la

révolution communiste. Ces concepts furent créés par Marx, économiste de métier, lors de ses études sur la révolution industrielle des grands pays de l'Europe de l'Ouest. La publication, en 1848, du *Manifeste Communiste* par Marx et Engels, marqua la transformation du marxisme en *idéologie militante*. Le marxisme ferme son espace conceptuel, le rend imperméable à tout nouveau concept susceptible d'introduire la moindre ambiguïté qui pourrait menacer sa cohérence. En plus, il appelle à *la mise dans la réalité* de son espace conceptuel, c'est-à-dire à la *Révolution*. La devise du Communisme devint : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !*

Les critiques du marxisme furent nombreux et de tous les côtés. On a mentionné ci-dessus l'économiste F.A. von Hayek. Dans un recueil de ses écrits - *The Fatal Conceit – The Errors of Socialism* – Hayek démonte les analyses de Marx contenues dans son livre fondateur, *Das Kapital*, et les considère comme logiquement erronées, ce qui devrait invalider définitivement l'ensemble des théories marxistes. Mais la logique n'a rien à voir avec la philosophie, car celle-ci n'est pas une *science exacte*. Et de toute façon le marxisme est une idéologie, ce qui, comme on l'a vu, le met à l'abri de tout questionnement logique.

Lénine fut un autre critique du marxisme. Il trouva que Marx et Engels n'étaient pas allés assez loin. Son but était l'instauration de la *dictature du prolétariat*, même dans les pays où le prolétariat n'existe pas, ce qui était le cas de la Russie. Voilà comment il a résolu cette difficulté :

Lénine se considère comme un marxiste orthodoxe et reprend les grilles d'analyse de l'économie marxiste et du matérialisme historique; il n'en fait pas moins preuve d'une capacité de souplesse dans ses idées, qui évoluent beaucoup en fonction de la nécessité de s'adapter aux circonstances et au contexte politique du moment. Militant du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, il s'emploie dans ses écrits à appliquer la théorie marxiste

au contexte russe, et à déterminer la manière la plus adaptée de faire triompher la révolution dans ce pays essentiellement rural, gouverné de manière autocratique.

*Lénine juge que la Russie, pays européen dans son modèle économique, demeure plongée dans l'« asiatisme » - synonyme, dans son vocabulaire, de despotisme et d'arriération - sur le plan politique. Le développement du capitalisme est dès lors entravé en Russie par les structures sociales, qui s'apparentent à un système de castes : il appartient aux révolutionnaires de donner l'impulsion historique décisive qui anéantira les « institutions surannées qui entravent le développement du capitalisme », la Russie devant rattraper son retard en la matière avant de passer au socialisme. Du fait du contexte particulier du pays, l'évolution ne saurait être spontanée : dans la brochure *Que faire ?*, qu'il publie en 1902, Lénine plaide pour une révolution qui serait organisée par des « professionnels » qui constitueraient l'« avant-garde » de la classe ouvrière et seraient, en Russie, les porteurs de la conscience de classe et de la théorie révolutionnaire, dont les ouvriers n'ont pas un sens inné. Le contexte social et politique de l'Empire russe empêchant le développement de la lutte des classes, il appartient dès lors au Parti de la créer : la bourgeoisie n'existant pas en Russie au sens occidental du terme, il appartient au Parti des « révolutionnaires professionnels » de se substituer à elle pour tenir un rôle d'accélérateur de l'Histoire. Dès lors, le Parti n'est plus un produit de la lutte des classes : c'est lui, au contraire, qui la produit, en permettant aux intellectuels porteurs de la conscience de fusionner avec le mouvement ouvrier et de lui apporter le savoir. Lénine s'efforce également d'adapter les schémas historiques marxistes à la situation sociale de la Russie. La pensée marxiste envisage traditionnellement l'éclatement de la révolution dans des pays industrialisés et développés, et néglige par conséquent*

le potentiel d'un pays majoritairement agricole comme la Russie ; elle privilégie également le rôle historique de la classe ouvrière, identifiant la paysannerie à la petite bourgeoisie. Lénine souligne au contraire le rôle des paysans dont il juge que, convenablement encadrés par le prolétariat et son Parti, ils peuvent devenir une force révolutionnaire. (Wikipedia)

Le problème donc est la *conscience de classe*, « dont les ouvriers n'ont pas un sens inné ». En clair, la mentalité des ouvriers russes les rend inconscients de ce qu'ils sont, donc incapables de lutter contre la bourgeoisie qui, elle, n'existe pas en Russie. Alors que l'énorme masse paysanne de ce pays agricole a *une mentalité petite-bourgeoise*, opposée à toute forme de révolution.

Marx et Engels s'étaient déjà intéressés à la Russie dans les années 1860. Engels, à lui seul, avait consacré une douzaine d'études à la situation socio-économique de l'empire des Tzars, et avait conclu que les conditions d'une *lutte des classes* n'étaient pas réunies, à cause du retard pris par ce pays dans la révolution industrielle. Et Marx d'ajouter, dans une lettre à son correspondant Lassalle :

« Il est vrai que l'on hait la Russie en Allemagne, et nous avons proclamé dès le premier numéro de notre Nouvelle Gazette rhénane la guerre contre les Russes comme étant la mission révolutionnaire de l'Allemagne. Mais haïr et comprendre, ce sont deux choses différentes. » (Marx à Lassalle, 1860) (Karl MARX et Friedrich ENGELS : LA RUSSIE Traduction et préface de Roger DANGEVILLE (1974))

Lénine, lui, a compris: la *dialectique* hégélienne exige que deux entités opposées (thèse et antithèse) résolvent leur conflit dans une synthèse de niveau supérieur. Le *matérialisme dialectique* marxiste, appliqué aux sociétés humaines, nomme les entités:

prolétariat et *grand capital* (ou *grande bourgeoisie*), entre lesquels la *lutte de classe* finit avec l'instauration de la *dictature du prolétariat*. Mais, dans la réalité de la Russie du début du XXe siècle, ces entités sont absentes. La dialectique marxiste, elle, n'opère pas dans la réalité, ce qui a permis à Lénine d'*inverser* l'équation:

Le concept d'« inversion » est un concept de la dialectique, particulièrement dans l'œuvre de Hegel et dans le cadre du matérialisme dialectique, où il se manifeste sous des formes telles que le « renversement dialectique » ou la « négation de la négation », exprimant un processus de transformation radicale d'une situation ou d'un concept vers son opposé, souvent avec une dimension paradoxale. (Google IA, 2 septembre 2025, peut contenir des erreurs)

Paradoxale en effet. C'est avec le concept de *Parti d'avant-garde de la révolution*, que Lénine opère l'inversion dialectique. Il définit ce concept: « Parti des « révolutionnaires professionnels » qui se substituent [au prolétariat] afin de tenir un rôle d'accélérateur de l'Histoire. » C'est donc au Parti Communiste que revient le rôle d'instaurer, en Russie, la *dictature du prolétariat*, réalisant ainsi la révolution avant la révolution. Une fois le pouvoir pris, les « révolutionnaires professionnels » marxistes-léninistes se chargeront d'inculquer aux masses ouvrières la *conscience de classe* et la *haine de classe*, indispensables au succès de la *lutte de classe*.

On est sidéré par la simplicité de cette stratégie – simplicité enfantine, et, pour cette raison-même, incompréhensible au commun des mortels, qui, sans s'en rendre compte, ont marché.

Ce fut la victoire complète de la révolution d'Octobre 1917.

La dialectique est une observation valable d'un aspect du fonctionnement de notre réalité, mais nous ne savons pas comment notre réalité fonctionne réellement. Certaines personnes, dans notre cas les idéologues, sont convaincues de savoir comment fonctionne notre réalité, et utilisent la dialectique pour la faire fonctionner. Lénine s'avéra être l'apprenti sorcier.

Les réalités économiques qui ont suivi l'instauration de la dictature du prolétariat, forcèrent Lénine à changer de politique, temporairement :

La NEP [nouvelle politique économique] est une politique de libéralisation économique mise en œuvre en Russie bolchevique à partir de 1921, instaurée pour redynamiser le pays qui, en 1921, sortait de la Première Guerre mondiale, d'une révolution, d'une guerre civile et faisait face à la famine. C'est une décision imposée par les circonstances, un « repli stratégique » dans la construction du socialisme justifié par le retard économique de la Russie : « [...] Nous ne sommes pas assez civilisés pour pouvoir passer directement au socialisme, encore que nous en ayons les prémices politiques », déclara Lénine. (Wikipedia)

L'annonce de la NEP fut accueillie avec enthousiasme par la plupart des marxistes européens, malgré l'entorse apparente à la doctrine. Ils saluèrent le *pragmatisme* de Lénine. En effet, dans les pays occidentaux, les révolutions bolcheviques de 1918-1920 (Berlin, Prague, Finlande, Hongrie, Alsace-Lorraine) avaient toutes échouées. Elles furent suivies par la constitution de puissants Partis communistes, continuateurs de la lutte contre le capitalisme par des moyens parlementaires. Beaucoup d'intellectuels et d'artistes adhérèrent à cette stratégie, par la parole et par le geste. En France, ils furent nommés *compagnons de route*. A Moscou aussi, parmi les dirigeants bolcheviks, une

majorité soutinrent Lénine, parmi eux Trotski et Boukharine.

J'ouvre une parenthèse:

Les *compagnons de route*. On sait que Staline les avait caractérisés comme « idiots utiles ». Victor Souvorov, dans son livre « Renseignement militaire soviétique » (1984), a mentionné un terme moins respectable de « mangeurs de merde »:

En examinant différents types d'agents, des gens du monde libre qui se sont vendus au GRU (Renseignement militaire soviétique), on ne peut éviter de toucher encore à une autre catégorie, peut-être la moins attrayante de toutes. Officiellement, on n'a pas le droit de les appeler des agents, et ils ne sont pas des agents au sens d'agents recrutés. Il s'agit des nombreux membres des sociétés d'amitié du monde occidental avec l'Union soviétique. Officiellement, tous les représentants soviétiques considèrent ces parasites avec des sentiments touchants d'amitié, mais en privé, ils les appellent des « mangeurs de merde » (« govnoed »). Il est difficile de dire d'où vient cette expression, mais c'est vraiment le seul nom qu'elles méritent. L'usage de ce mot est devenu si fermement ancré dans les ambassades soviétiques qu'il est impossible d'imaginer un autre nom pour ces gens. Une conversation pourrait se dérouler comme suit :

« Aujourd'hui, nous avons une soirée d'amitié avec des mangeurs de merde », ou « Aujourd'hui, nous avons des mangeurs de merde à dîner. Préparez un menu adapté ».
(Victor Souvorov, Renseignement militaire soviétique) (traduction NM)

Jean-Paul Sartre et Yves Montant savaient-ils qu'il mangeaient de la merde aux cocktails de l'Ambassade soviétique à Paris ?

Les *anarchistes* : Dans la Russie de la fin du XIXe siècle, il n'y avait pas seulement les socialistes (plus tard communistes) qui

voulaient renverser le Tsar. Parmi ceux-ci, les anarchistes, issus de la petite bourgeoisie des villes de l'Empire, et dont la philosophie appelle à l'instauration d'une société sans règles et sans classes dirigeantes. Incapables, pour cette raison, de créer une idéologie cohérente, ils préconisaient l'attentat terroriste individuel comme moyen de lutte contre le pouvoir. Philosophiquement à l'opposé du marxisme-léninisme, ils n'ont toutefois pas hésité d'aider avec enthousiasme les bolchéviques en octobre 1917.

Revenons à la NEP.

Bien qu'il s'agisse de « faire au capitalisme une place limitée pour un temps limité », Lénine n'avait toujours pas fixé de limites dans le temps à la NEP lors de sa mort en 1924. (Wikipedia)

Ce fut Staline qui fixa cette limite, en 1928. Le capitalisme, même limité, risquait de s'éterniser, empêchant la *lutte de classe* de se dérouler proprement et émoussant la *conscience de classe* des bolcheviques. *L'inversion dialectique* permit à Staline de redésigner les paysans, principaux bénéficiaires de la NEP, comme petits-bourgeois, donc comme *ennemis de classe*, de reprocher aux anarchistes leur *esprit petit-bourgeois*, et d'accuser Trotski et Boukharine, co-auteurs, avec Lénine, de la NEP, d'être des anarchistes – ce qui lui permit de liquider tout le monde.

Trotski fut expulsé du Parti et trouva refuge au Mexique, où il fut assassiné par des agents du NKVD en 1940. Boukharine avait écrit sur Staline, en 1928: « C'est un intrigant sans principes, qui subordonne tout à la préservation de son propre pouvoir. Il change de théorie en fonction de qui il doit se débarrasser. » (*Wikipedia*). Boukharine fut jugé et exécuté lors de la Grande Purge de 1938.

Le sort de la paysannerie de toutes les Russies fut peu enviable. L'objectif était l'éradication du *paysan libre*, élément devenu incompatible avec l'instauration du communisme. Le résultat fut

la destruction du tissu social de dizaines de millions d'individus à l'échelle d'un continent. Les moyens utilisés ont été d'une brutalité inouïe.

L'objet de ces oppressions brutales a été en particulier les familles paysannes supposées riches, mais aussi les paysans de classe moyenne et leurs proches, ainsi que les habitants des campagnes qui n'adhéraient pas — réellement ou supposément — à la politique du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS). Environ 30 000 personnes ont été fusillées. Environ 2,1 millions de personnes ont été déportées dans des régions éloignées et inhospitalières, dont 1,68 à 1,8 million de 1930 à 1931. En outre, 2 à 2,5 millions de personnes ont été expulsées dans leur propre région vers des sols plus pauvres. Des experts estiment que la faim, les maladies et les exécutions ont coûté la vie à de 530 000 à 600 000 personnes. Les paysans ont réagi, surtout en 1930, par une résistance considérable. De nombreux soulèvements ont agité les campagnes contre la violence de l'état. À plusieurs reprises, les fonctionnaires du parti et de l'état ont craint que la résistance paysanne ne s'étende à une révolution dans tout le pays.

Entre 1928 et 1932, l'URSS a déporté presque 2 millions d'Ukrainiens et massacré 500 000 individus. La culture ukrainienne fut interdite et les intellectuels furent emprisonnés. Pendant la famine, causée volontairement par l'État, 5 millions de paysans ukrainiens ont succombé, sur un total de 20 à 25 millions de paysans ukrainiens. Cette opération reçut plus tard le nom d'Holodomor. (Wikipedia)

Manfred Hildermeier voit aussi dans les campagnes de déportation russes les prémices d'événements à venir :

« Les descriptions des Allemands de la Volga touchés par les déportations de koulaks ont projeté l'ombre profonde de ces horreurs criminelles des actions de nuit et brouillard, auxquelles la police secrète des régimes les plus variés des années trente a eu recours, et qui ont atteint en particulier pendant la Seconde Guerre mondiale une triste célébrité avec les « nettoyages démographiques » et la « solution finale » de la question juive. (Wikipedia)

Le stalinisme a essayé d'inculquer aux *prolétaires* la *conscience de classe*, par des méthodes tout aussi brutales que celles appliquées aux paysans. Ainsi, la propriété privée, devenue inutile, est abolie, suivant la directive de Platon : « Seront partagés les logements, les repas, et personne ne possèdera quoi que ce soit qui ne sera pas à tous » (*La République*). Dans le monde socialiste, on ne travaille plus pour se nourrir et se loger, ou pour le plaisir de créer des choses que personne ne vous demande de faire, car tout le nécessaire est assuré par l'Etat : « de chacun suivant ses capacités, à chacun suivant ses besoins » (*Staline*), les besoins étant établis par des quotas. Le concept *travail* fut radicalement changé, il devint *stakhanoviste*. Comme déjà mentionné, Alexeï Stakhanov avait obtenu le titre de « Héros du travail socialiste » en remplissant des quotas, quantités abstraites établies, dans tous les domaines d'activité, par des *autorités compétentes*.

On peut résumer l'aventure marxiste-léniniste comme la perversion du concept de *travail libre*, la source même de l'existence de l'espèce *Homo*, qui devient *travail socialiste*, une activité robotisée de remplissage de quotas. Privée de toute liberté, cette activité *deshumanisante* ne mérite pas le nom de *travail*.

Et Platon d'ajouter, en point d'orgue : « Il convient d'interdire la nouveauté, car les idées nouvelles entraînent la sédition ». (*La République, Livre IV*)

Platon confirme ainsi le caractère *totalitaire*, fermé, de son

utopie, devenue, grâce à Marx et à Lénine, une *idéologie*. Le *militantisme* de cette idéologie l'a transformé en réalité criminelle – une *dystopie*. Alors que son caractère fermé lui a assuré l'obsolescence dans le temps, avec le passage des générations. Il a suffi que Michail Gorbatchev prononce, à Moscou, le mot *glasnost* (*transparence, ouverture*), pour que l'édifice bâti par Lénine s'effondre, cette fois-ci sans effusion de sang (sauf pour *l'exception roumaine*). En Europe, l'empire Russo-soviétique n'a duré que 70 ans, mort avant d'avoir pu atteindre son objectif, le stade du Communisme.

Des séquelles du marxisme-léninisme ont persisté en Asie. Pour les peuples de Chine et d'Indochine, l'idéologie marxiste-léniniste est, en utilisant un mot anglais, *alien* – étrangère, extra-terrestre. Elle y fut introduite grâce, entre autres, à l'aide internationaliste des marxistes Français.

Les futurs leaders de la Chine communiste, Zhou Enlai et Deng Xiaoping furent convertis au marxisme-léninisme dans leur jeunesse, à Paris, où ils fondèrent le *Chinese Youth Communist Party* en juin 1922. A l'époque, en Chine-même, les marxistes étaient pourchassés par les forces nationalistes du Kouo-Min-Tang. C'est dans la Concession française de Shanghai, où ils ont trouvé refuge, que le Parti Communiste de Chine fut créé, le 23 juillet 1921. Sous la conduite de son chef Mao Zedong, formé à Moscou, et avec l'aide de la Russie soviétique, le Parti pris le pouvoir en octobre 1949. Guidé par le principe léniniste du „Parti d'avant-garde, accélérateur de l'Histoire”, Mao a aussitôt entrepris la création *a posteriori* du prolétariat dans ce pays d'un milliard de paysans, en décrétant *Le Grand Bond en avant*. Partout dans cet immense pays, les paysans furent forcés de se constituer en « Communes populaires », où les villageois furent contraints, en plus des travaux agricoles, de construire des ateliers et des fourneaux pour produire de l'acier et d'autres métaux, afin d'accélérer l'industrialisation du pays.

Pendant le Grand Bond en avant, l'agriculture a été organisée en

communes populaires et la culture de parcelles privées interdite. En 2008, Yang Jisheng a voulu résumer les effets de ces nouveaux objectifs de production :

« À Xinyang, des gens affamés étaient à la porte de l'entrepôt de céréales. À mesure qu'ils mouraient, ils criaient «Parti communiste, président Mao, sauve-nous!». Si les greniers du Henan et du Hebei avaient été ouverts, aucun ne serait mort. Alors que les gens mouraient par milliers autour d'eux, les fonctionnaires ne pensaient pas à les sauver. Leur unique préoccupation était la bonne mise en œuvre de la livraison des [quotas de] céréales. »
(Wikipedia)

Le travail libre des paysans fut remplacé par le travail forcé de type stakhanoviste, « dur », mais nécessaire pour remplir les quotas. La tentative d'inculquer *la conscience de classe* à une classe inexistante a, de nouveau, échoué. Cette fois-ci, le prix fut sans précédent :

*La **grande famine chinoise** (appelée localement les trois années de grande famine), est une période de l'histoire de la république populaire de Chine, de 1959 à 1961, caractérisée par une famine généralisée en Chine continentale. Certains chercheurs incluent aussi les années 1958 ou 1962. Le nombre estimé de décès dus à la famine varie de 15 millions à 55 millions. La grande famine chinoise est souvent considérée comme la famine la plus meurtrière de l'histoire de l'humanité.*

Les principaux facteurs ayant contribué à la famine étaient les politiques communistes et collectivistes du « Grand Bond en avant » (1958 à 1962) et de la « commune populaire ». (Wikipedia)

Le Parti communiste chinois fut forcé de reconnaître ses « erreurs », et Mao décida de changer de méthode. Ayant constaté

l'absence du *prolétariat* comme classe sociale porteuse de la Révolution, il décida d'adapter le concept marxiste-léniniste de « classe » aux réalités de son pays :

Le régime communiste chinois, qui remporte en 1949 la guerre civile chinoise, met en place un classement de la population chinoise. D'une part les bons éléments ou catégories dites rouges constitués de « militaires, cadres du Parti, martyrs de la Révolution, ouvriers, paysans pauvres et moyen-pauvres » et d'autre part les catégories qualifiées de noires « propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires, mauvais éléments et droitiers ». Cette classification concerne directement les individus mais aussi leurs familles et leurs descendants. Les enfants des catégories noires, traités de rebuts de la société ou de petits chiens, sont des parias souvent battus et humiliés, empêchés de participer à la Révolution culturelle.



La cantine à l'intérieur d'une commune populaire. Le slogan sur le mur se lit « Mangez gratuitement, travaillez dur ». (*Wikimedia Commons*)

Pendant la Révolution culturelle, la lutte contre les cinq catégories noires se développe essentiellement de 1967 à 1969, elle conduit à la mort et à la persécution de millions d'individus. Des tortures sont pratiquées sur ces exclus de la société maoïste « soumis à la « réflexion à froid » (obliger les prisonniers à se coucher dans la neige), à « l'aide chaleureuse » (les griller dans un four), à « la balançoire » (battre un prisonnier suspendu), au « passage de la scie » (traîner les femmes par les pieds à l'aide d'une corde) ».

Avec l'ajout des espions, des traîtres au Parti communiste, des capitalistes et des intellectuels, les Cinq catégories noires deviennent les neuf puanteurs.

[...]

En 1966, Mao Zedong décide de lancer la révolution culturelle afin de consolider son pouvoir en s'appuyant sur la jeunesse et les étudiants du pays. La révolution a été lancée avec l'aide du groupe de la révolution culturelle. Le dirigeant souhaite purger le Parti communiste chinois (PCC) de ses éléments « révisionnistes » et limiter les pouvoirs de la bureaucratie. Les « gardes rouges », groupes de jeunes Chinois inspirés par les principes du Petit Livre rouge [de Mao], deviennent le bras actif de cette révolution culturelle. Ils remettent en cause toute hiérarchie, notamment la hiérarchie du PCC alors en poste. L'expression politique s'est libérée par le canal des « dazibao », affiches placardées par lesquelles s'expriment les jeunes révoltés. Des modérés comme Liu Shaoqi, Zhou Enlai et Deng Xiaoping sont publiquement pris à partie. La période de chaos qui s'ensuit mène la Chine au bord de la guerre civile, avant que la situation ne soit peu à peu reprise en main par l'Armée populaire de libération qui mène une féroce répression contre le mouvement des gardes rouges. Des membres des « cinq catégories noires » ont été largement persécutés et même

tués. Cette agitation permet à Mao de reprendre le contrôle de l'État et du parti communiste. Très peu de temps après sa mort en septembre 1976, les principaux responsables de ce retentissant chaos, la célèbre bande des Quatre, dont l'épouse de Mao, Jiang Qing, sont arrêtés, jugés et lourdement condamnés.

*Pendant la révolution culturelle, des dizaines de millions de personnes ont été persécutées, avec un nombre estimé de morts allant de centaines de milliers à 20 millions. Certains auteurs, comme le sinologue Jean-Luc Domenach, ou l'historien Stéphane Courtois dans l'ouvrage collectif *Le Livre noir du communisme*, estiment le nombre de morts à plusieurs millions. À partir de l'Août rouge de Pékin, des massacres ont lieu à plusieurs endroits, notamment le massacre de Guangxi (un cannibalisme massif s'est produit), de Mongolie-Intérieure, de Guangdong, de cas d'espionnage de Zhao Jianmin, de Daoxian et de Shadian. L'effondrement du barrage de Banqiao, l'une des plus grandes catastrophes technologiques du monde, a également eu lieu pendant la révolution culturelle. Les intellectuels, de même que les cadres du parti, sont publiquement humiliés, les mandarins et les élites bafoués, les valeurs culturelles chinoises traditionnelles et certaines valeurs occidentales sont dénoncées au nom de la lutte contre les « Quatre Vieilleries ». Le volet « culturel » de cette révolution tient en particulier à éradiquer les valeurs traditionnelles. C'est ainsi que des milliers de sculptures et de temples (bouddhistes pour la plupart) sont détruits.*

Le cannibalisme a été pratiqué dans certains endroits en Chine durant le massacre de Guangxi. C'est notamment le cas au Guangxi, mais aussi dans le Sud du Hunan. Le cas du Guangxi a été documenté par l'écrivain chinois Zheng Yi, lors d'une enquête menée dans cette province en 1986 et 1988 sur des événements survenus en 1968. Le résultat

de cette investigation publié sous le titre de Stèles rouges : du totalitarisme au cannibalisme est accablant pour les autorités locales, qui ont laissé faire. Zheng Yi décrit des scènes de cannibalisme et affirme qu'au moins 10 000 personnes sont tuées et mangées durant cette période. Ce nombre est à mettre en relation avec les 100 000 morts estimées au total dans le Guangxi. (Wikipedia)

En Indochine, le marxisme fut introduit pendant la colonisation française. Hồ Chí Minh, né au Vietnam en 1890, reçu une éducation française et fréquenta le prestigieux *Collège Quốc học* à Huế. Il y rencontra son futur disciple, Phạm Văn Đồng et le futur général Võ Nguyên Giáp. Lors de son voyage en France, en 1920, Hồ devint l'un des membres fondateurs du Parti communiste français à Paris. Après des études à Moscou, il fonde la Ligue de la jeunesse révolutionnaire vietnamienne en 1925, qu'il transforme en Parti communiste indochinois en 1930. Arrivé au pouvoir à l'indépendance, lui et son Parti s'illustreront dans la guerre contre la France et celle contre l'intervention américaine au Vietnam, dans l'unification du pays sous régime communiste, et dans la liquidation du dernier sursaut sanglant du marxisme-léninisme en Indochine, les Khmer Rouges au Cambodge, en 1979.

Presque la moitié du comité central du Parti communiste du Kampuchéa, noyau dirigeant des Khmers rouges, a été formée politiquement durant leur séjour en France, dans les années 1950, au plus fort de la période stalinienne. Les écrits de Karl Marx, de Lénine ont été étudiés au Cercle marxiste dirigé à l'époque par Ieng Sary, mais les œuvres de Staline et de Mao Zedong, que Pol Pot jugeait « faciles à comprendre » semblent avoir eu sur eux une influence également déterminante. Si la période française des dirigeants Khmers rouges semble avoir été importante pour eux, comme en témoignent de nombreuses références

à la Révolution française, il n'est pas évident que la pratique et les discours du PCK aient de réelles racines françaises, à l'exception de l'admiration pour l'intransigeance de personnalités comme Robespierre. Pour Jean-Louis Margolin, « les dirigeants Khmers rouges étaient des praticiens bien plus que des théoriciens : ce sont les expériences de « socialisme réel » qui les passionnèrent vraiment ».

*Le **génocide cambodgien** est l'ensemble des massacres, exécutions et persécutions ethniques, religieuses ou politiques commis par les Khmers rouges, mouvement nationaliste et communiste radical, lorsqu'il contrôla le Cambodge de 1975 à 1979. Durant ces quatre années, les Khmers rouges, dont le chef principal était Pol Pot, dirigèrent un régime connu sous le nom officiel de Kampuchéa démocratique, qui soumit la population à une dictature d'une rare violence et dont la politique causa entre 1,5 et 2 millions de morts. (Wikipedia)*

La chute des Khmers rouges marque, en Asie, l'effondrement du marxisme-léninisme, dans une orgie de sang et de cannibalisme.

* * *

Le Temps est un fleuve qui m'emporte, mais je suis le fleuve...
Jorge Luis Borges

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve
Héraclite

Les Chinois aiment les symboles. Pour lancer la Révolution Culturelle, Mao accomplit une nage historique dans le Yang-Tsé-Kiang à Wuhan, en 1966. Dans un article intitulé « Power of symbolism : The swim that changed Chinese history » (Published July 14, 2021), prof. James Carter de l'Université Saint Joseph (Philadelphie) écrit :

La traversée des rivières a un symbolisme puissant, surtout en période de bouleversements politiques.

Jules César franchit le Rubicon et déclencha une guerre civile à Rome. Washington a traversé le Delaware dans une tempête de neige et a changé le cours de la Révolution américaine. Les plans alliés visant à sécuriser sept passages du Rhin en 1944 se sont avérés, de manière tristement célèbre, être « un pont trop loin ». Et la traversée du Yangtze par Máo Zédōng alors qu'il lançait la Révolution culturelle a été aussi capitale que n'importe laquelle d'entre elles. (Wikipedia)

Vingt-six ans plus tard, Deng Xiaoping, successeur de Mao et chef suprême de la République Populaire de Chine, voyage dans le sud du pays et s'arrête un instant sur la frontière avec Hong Kong, cette enclave ultracapitaliste sur sol chinois, l'un des *Quatre Tigres Asiatiques* économiques de l'époque. A l'endroit de son arrêt, un grand village de 30,000 habitants nommé Shenzhen, Deng proclame un proverbe chinois : « Peu importe qu'un chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape des souris » et crée le concept « Un pays, deux systèmes ».

« Un pays, deux systèmes » fait référence au principe constitutionnel de la Chine qui permet aux régions administratives spéciales (RAS) de Hong Kong et de Macao de maintenir leurs propres systèmes économiques et politiques capitalistes sous la souveraineté de la République Populaire de Chine. Conçu par Deng Xiaoping, le concept a été établi au moment de la rétrocession de Hong Kong du Royaume-Uni à la Chine, au 1er juillet 1997. (Wikipedia)

Je fus témoin de cet événement. Un soir de juin 1997, assis à une table du restaurant de l'hôtel Bishop Lei, je surveillais le spectacle du bras de mer séparant l'île de Hong Kong de la ville de Kowloon sur le continent. Au menu, cuisine cantonaise ; dans les desserts, c'est une glace qui attira mon attention : « *One country, two systems ice cream* » - une boule blanche de sorbet de citron vert et une boule de chocolat noir. Je la commande et je la goûte. Je conclus que l'arôme subtile et délicat du citron et la riche saveur du chocolat noir ne se mariaient point.

Je cherche du regard, au loin, dans le quartier Kwun Tong, l'immeuble des Archives. De taille moyenne, il disparaissait au milieu de grandes tours d'habitation.

The Hong Kong Public Records Building at 13 Tsui Ping Road, Kwun Tong, Kowloon was opened in 1997 as the first purpose-built archival facility in Hong Kong. It is constructed and equipped to meet international standards for the preservation of records that hold archival value.
(https://www.grs.gov.hk/en/our_building.html)

Ma présence à Hong Kong était liée à l'inauguration de cet édifice. Une partie des équipements informatiques, plus précisément les logiciels de gestion des archives, fut fournie par ma société *ArchProteus*. Il s'agissait de numériser les index des

archives gouvernementales du Territoire, depuis 1841, date du début de la colonisation britannique, jusqu'à nos jours. Le nombre de dossiers accumulés était considérable, leur prise en charge sur ordinateur poussa les limites de la technologie de l'époque. En 1997, l'Internet commençait à peine de tisser son réseau et *Cloud* n'existait pas. Pour contourner les contraintes de mémoire des IBM PCs disponibles, des développements spécifiques furent nécessaires et réussirent la prise en charge de plus d'un million d'entrée index.

Je suis retourné à Hong Kong en 2002. Un détour dans les anciens Nouveaux Territoires me réserva une surprise : à l'horizon, sur la frontière chinoise, j'aperçois une forêt de tours, image dans un miroir de Hong Kong, derrière moi. Shenzhen avait rattrapé Hong Kong en nombre d'habitants. De 30,000 en 1992, lors du discours du *chat noir et blanc*, elle dépassait maintenant les 10,000,000.

En 1992, Deng Xiaoping restitua aux habitants de la *Région Administrative Spéciale* (RAS) la liberté de travail, que la génération actuelle n'avait jamais connu, et qui avait été supprimée par Mao Zedong lors du lancement de son Grand Bond en Avant, en 1949. La boucle est bouclée et le concept marxiste *d'exploitation de l'homme par l'homme* pris en flagrant délit d'imposture.

Il a fallu juste dix ans pour que Shenzhen rattrape Hong Kong. Un peu plus tard, en 2020, avec 18 millions d'habitants, elle devint la troisième ville de Chine, après Beijing et Shanghai.

Shenzhen abrite la Bourse de Shenzhen, l'une des plus grandes bourses du monde en termes de capitalisation boursière et de la zone de libre-échange du Guangdong. Shenzhen est classée comme une ville Alpha (mondiale de premier rang) par le GaWC. Son PIB nominal a dépassé celui de ses voisins de Guangzhou et de Hong Kong et fait désormais partie de ceux des dix plus grandes économies du monde. Shenzhen possède également le

deuxième plus grand nombre de gratte-ciel, le cinquième plus grand nombre de milliardaires, le septième siège social du Fortune Global 500, le huitième centre financier le plus compétitif et le plus grand au monde, le 19e plus grand produit de recherche scientifique et plusieurs établissements d'enseignement supérieur, dont l'Université de Shenzhen et SUSTech. (Wikipedia)

Je me rends compte maintenant qu'à Hong Kong, en 1997, en savourant la glace « *One country, two systems* », j'accomplissais un geste hautement symbolique, marquant ma participation active, malgré moi, à la disparition du marxisme-léninisme en Asie.



Hong Kong Google



Shenzhen Google

C'est dans les Nouveaux Territoires que les anciennes archives étaient situées, dans la petite ville industrielle sans charme particulier de Tuen Mun, loin de l'éblouissante animation de l'île de Hong Kong. Pendant les quelques semaines que j'ai passé dans cet établissement à l'occasion du démarrage du nouveau système de gestion des archives, mes collaborateurs chinois m'ont gentiment invité de me joindre à eux pendant la pause de midi, lors de déjeuners dans de petits restaurants du quartier. Aux menus, l'incontournable dim sum.

Le dim sum désigne un ensemble de petites bouchées chinoises, principalement cantonaise, servies

traditionnellement avec du thé lors d'un repas informel appelé « yum cha ». Ces mets, qui se traduisent par « toucher le cœur », peuvent être farcis de viande, de fruits de mer ou de légumes, et sont généralement cuits à la vapeur ou frits. Il ne s'agit pas seulement de raviolis, mais d'une grande variété de plats comme des brioches à la vapeur, des rouleaux de printemps et des boulettes. Le dim sum est une partie essentielle de la culture culinaire du sud de la Chine, où il est souvent servi comme déjeuner.
(Google IA, 20 Nov 2025)

Je connaissais ce délicieux mets de Vancouver, considérée par certains comme la « ville la plus chinoise d'Amérique », et où, d'après moi, l'on peut manger le meilleur dim sum hors de Chine. J'allais donc pouvoir vérifier sur place mes idées dans ce domaine.

Un jour, vers la fin du déjeuner, alors que sur le plateau au milieu de la table il ne restait qu'une seule boulette à la mangue au goût exquis et délicat impossible à décrire, l'un des convives décida de la couper en deux. De l'une des moitiés, un cafard surgit, à moitié trempé dans la crème. Un silence soudain remplaça le bruit ambiant. Il fut bref, car deux volontaires s'offrirent pour partager le gâteau ; le repas terminé, nous nous levâmes et nous retournâmes au travail. Aucune ride ne semble avoir bougé sur mon visage pendant cette scène. C'est tout au moins ce que Simon Chu, directeur des archives, présent au déjeuner ce jour-là, m'avait avoué plus tard – ce qui l'avait incité de m'inviter à deux reprises savourer des plats secrets de la cuisine pékinoise – curieux sans doute d'observer mes réactions. A la fin de mon séjour, Simon me dit :

« Nicolas, you are the most adventurous barbarian I've ever met ! »
« Congratulations for finding me, Simon ! » fut ma réponse.

En effet, Simon Chu, à la recherche d'un système automatisé de

gestion pour ses archives, avait dû faire le tour du monde – Australie, Londres, les Archives nationales canadiennes à Ottawa, pour finalement trouver ce qu’il cherchait à Vancouver, dernier arrêt avant son retour à Hong Kong. Nous nous séparâmes sur un éclat de rire, et restâmes bons amis. J’ai eu l’occasion de l’accueillir à Vancouver ; nous nous sommes rencontrés à des congrès, chaque fois avec un réel plaisir réciproque. Mais, l’ambiguïté de sa proposition ne cesse de m’interpeler depuis. Que veut dire *barbare* au juste ?

Le mot « barbare » a été créé par les Grecs anciens à partir d'une onomatopée pour désigner les étrangers qui ne parlaient pas le grec. Des formes anciennes du mot apparaissent chez Homère. Au fil du temps, le terme a évolué. Aujourd'hui, le mot « barbare » est souvent associé à la cruauté, la brutalité et le manque de civilisation. (Google IA, 19 Nov 2025)

Les documents les plus anciens des archives de Hong Kong datent de 1841, créés à la suite de l’une des guerres les plus problématiques menées par les occidentaux en Asie, la Guerre de l’opium, et dont je m’abstiendrais bien de donner mon interprétation ici.

Wagner

Valery Gergiev est un musicien et chef d'orchestre russe né le 2 mai 1953 de parents ossètes. Dans une interview accordée à Anastassia Boutsko/gsw le 19 octobre 2012, il explique les raisons de son affection particulière pour la musique du compositeur allemand Richard Wagner :

Je dirige aussi beaucoup de musique russe et italienne, mais Wagner a effectivement une place particulière dans mon répertoire. Il y a une raison personnelle à cela : quand j'étais débutant à 28 ans, j'ai été autorisé à donner « Lohengrin » au théâtre Mariinsky. C'était un événement grandiose pour moi : la puissance, la véhémence, l'orchestre merveilleux et, en même temps, la tendresse et la grandeur d'Elsa et de Lohengrin tout au long de l'œuvre. Cela m'a complètement changé en tant que chef d'orchestre et a décidé de mon destin dans ce théâtre.

Après une expérience aussi marquante, l'orchestre m'a perçu d'une manière complètement différente. Mon voyage a donc commencé sur le terrain de Richard Wagner. Aujourd'hui, je dirige neuf opéras de Wagner.

Le voyage de Wagner en Russie en 1863, au cours duquel il donna six concerts à Moscou et à Saint-Petersbourg, n'a pas été oublié. Les amateurs d'opéra russe ont été ravis par la musique, y compris les membres de la famille du tsar. Wagner s'est vu offrir le poste que j'occupe aujourd'hui : celui de directeur musical général de Saint-Petersbourg. Très peu de gens le savent, mais il a dit oui.

Cependant, peu de temps après avoir quitté la Russie, il a reçu une offre incroyable du roi Louis de Bavière. Pas de chance pour nous.

Mais pour répondre à votre question : nous considérons

qu'il est très important de célébrer l'année Wagner de manière appropriée. Dans notre théâtre, le « Ring » ainsi que d'autres productions de Wagner seront montés.
(Valery Gergiev)

Le Ring dont parle Gergiev est un cycle en quatre parties composé par Wagner, sur un *libretto* écrit par lui-même d'après le poème héroïque allemand *Der Nibelungenlied* (le *Chant des Nibelungen*). *L'Anneau des Nibelungen*, ainsi que ses autres opéras, furent représentées de nombreuses fois en Russie, entre 1863 et 1914, plus que le total des représentations dans le reste de l'Europe.

Jusqu'à présent, Valery Gergiev a été le seul metteur en scène de théâtre russe capable de faire revivre la tradition wagnérienne dans la salle qu'il dirige. À l'époque soviétique, Wagner était considéré comme tabou en Russie, voire carrément interdit. La raison en était le détournement de la musique de Wagner par les nazis ainsi que l'individualisme suspect des héros wagnériens.

Depuis la première russe de « Parsifal » en 1998 à Saint-Petersbourg, Gergiev et ses collègues du Théâtre Mariinsky ont travaillé à la renaissance de Wagner. Aujourd'hui, la quasi-totalité du répertoire du compositeur allemand est visible sur la célèbre scène du Mariinsky. C'est également ici qu'a été jouée la première et unique production russe du « Ring » après la Révolution d'Octobre. Ce faisant, le théâtre rappelle le statut légendaire que Wagner avait atteint en Russie à la fin du 19e et au début du 20e siècle. (Anastassia Boutsko / gsw)

Le détournement – ou appropriation – de la musique de Wagner par les nazis n'est pas la seule raison du tabou dont on parle ci-dessus. Il y a aussi le siège de Leningrad (1941-1944) par les Allemands pendant la dernière guerre mondiale. Ce siège, qui a

duré 900 jours, a entraîné des souffrances inouïes pour les habitants et la mort estimée à près de 1,5 million de civils – de faim, de froid, des bombardements et des maladies. La ville a résisté, malgré les ordres répétés d'Hitler de la détruire et de l'anéantir. Il est donc tout à fait remarquable que Gergiev ait pu réintroduire Wagner à Leningrad, redevenue Saint-Pétersbourg.

Hitler commença sa carrière politique dans les années '20, plus de 30 ans après la mort de Wagner. En Allemagne, l'ascension au pouvoir de son parti - National-Socialiste (Nazi) – et de lui-même, fut aidée par son alliance avec l'un des groupes paramilitaires – la *Sturmabteilung* (SA) – spontanément constitués après la défaite du Reich en 1918. Alors qu'Hitler, après l'échec de son putsch (1920), avait décidé de poursuivre la lutte par voies démocratiques, la SA occupait la rue dans les grandes villes, engagée dans des bagarres régulières avec les communistes. La situation sécuritaire problématique à Berlin avait déterminé la nouvelle République, instaurée après l'effondrement du Reich, d'installer sa capitale à Weimar. En 1933, au moment où les nazis remportèrent les élections législatives, les effectifs de la SA approchaient les 3,000,000 d'enrôlés volontaires, organisés et armés en groupes de combat, ceci en dehors de toute existence légale. Leur chef, Ernst Röhm, demanda à Hitler d'absorber la Wehrmacht, réduite à 100,000 hommes par suite des accords de Versailles, dans la SA, sous son commandement. Hitler hésita, car il venait d'obtenir le soutien des chefs militaires pour succéder au Marechal Hindenburg à la présidence de la République. Par ailleurs, Hermann Göring, numéro deux dans la hiérarchie du parti nazi, à ce moment-là Ministre-président du land de Brandenburg, excédé par les batailles de rue que la SA continuait d'entretenir à Berlin en dépit des ordres reçus, demanda à Hitler d'en finir avec cette organisation et son chef Röhm, devenus hors de contrôle. Himmler, nouveau ministre de la Police, avait réussi à détacher un important contingent des SA, qu'il mit sous son autorité en créant les bataillons de garde Schutzstaffel (SS). Röhm s'obstina. L'âpre lutte interne pour le pouvoir risquait de ternir

l'image du parti et d'Hitler lui-même, élus sur un programme de rétablissement de l'ordre et de sortie de la crise économique d'après-guerre. Le conflit atteint le paroxysme en 1934, et ce fut *la Nuit des longs couteaux*. Conduite par Hitler et Göring, une formation SS surprit le cantonnement SA au petit matin du 29 juin 1934. Les leaders SA furent arrêtés ; ceux trouvés à deux dans le même lit furent exécutés sur le champ pour perversion morale ; parmi les autres, beaucoup subirent le même sort les jours suivants. Röhm lui-même fut exécuté dans sa cellule de prison deux jours plus tard, ayant refusé l'offre de se suicider.

Cependant, cet épisode était sans doute absent des esprits des amateurs de musique de Saint-Pétersbourg, 67 ans plus tard, lorsque Valery Gergiev, prudent, décida de monter l'*Anneau des Nibelungen* au théâtre Mariïnsk sans texte ni chanteurs. Il le fit sous la forme d'un ballet, sur musique de Wagner, exécuté par la célèbre troupe du Kirov, elle aussi basée au Mariïnsk. L'énorme succès public de cette représentation décida Gergiev de présenter la tétralogie de Wagner dans son intégralité, ce qui fut fait en 2007. Dans l'audience, cette fois-ci, un anonyme était présent, ayant pour pseudonyme *Wagner*, né dans l'Oural, amateur de musique et néo-nazi déclaré. Son père a sans doute fait la dernière guerre mondiale. Son fils a poursuivi, lui aussi, une carrière militaire. Ancien officier des forces spéciales du Renseignement Militaire Russe (GRU), où il a servi comme lieutenant-colonel, il est l'un des fondateurs, en 2014, du *groupe Wagner*, avec son ami, Evghenii Prigojine. Animé par les mêmes ambitions pour le pouvoir et adoptant les mêmes méthodes brutales qu'Ernst Röhm, le chef de la SA nazie, Prigojine transforma le groupe privé de mercenaires Wagner en fer de lance patriotique au service des plans expansionnistes de Vladimir Poutine. Fort de ses succès en Afrique et, plus récemment, en Ukraine, il se mit à narguer l'Armée russe, qu'il accusa, à juste titre, d'incompétence et de corruption. Poutine hésita longtemps avant de mettre fin au conflit entre ses chefs de guerre, en pleine guerre, mais fut forcé d'agir, lors de la mutinerie des Wagner, qui

s'étaient mis en marche vers Moscou, pour arrêter le ministre de la Défense et le chef d'Etat major de l'Armée. La mutinerie échoua, les deux cofondateurs de Wagner périrent dans les décombres d'un avion privé détruit pas un attentat terroriste jamais élucidé, et le groupe passa sous le contrôle de l'Armée.

Le parallélisme des destins de Röhm et de Prigojine est étonnant, mais il n'est pas le fruit du hasard. Le phénomène d'*appropriation culturelle* a sans doute joué un rôle. Dans l'Allemagne des années 1920, les luttes pour le pouvoir laissées vacantes par l'abdication du Kaiser en 1918 avaient atteint le paroxysme. Quarante ans auparavant, Richard Wagner composa son épopée musicale, l'*Anneau des Nibelungen*, autour du thème du *pouvoir*. Ce concept fut largement exploré par le Romantisme allemand du XIXe siècle, produisant des chefs-d'œuvre de littérature et des envolées de la pensée philosophique. Des personnages tels que le dieu Wotan, sa fille rebelle Brunhilde, le héros Siegfried qui la libéra des flammes encerclant sa prison, et qui périt lâchement assassiné par le traître Hagen, devinrent des symboles. Le philosophe Friedrich Nietzsche, créateur de Zarathoustra, le surhomme qui devait succéder à l'homme déchu, fut enthousiasmé par le projet de Wagner, mais il se déclara déçu, en assistant aux répétitions pour la première de l'*Anneau* à Bayreuth en juillet 1876. D'après lui, Wagner n'était pas allé assez loin dans l'exploration du concept d'*homme nouveau*.

Dans les cercles culturels de l'Allemagne des années '20, les admirateurs de Wagner acquis aux idées du National-Socialisme - dont sa veuve Cosima et sa belle-fille Winnifred, épouse de son fils Siegfried - firent aussitôt le lien entre l'ascension au pouvoir d'Hitler et la lutte pour le pouvoir entre les légendaires Siegfried et Wotan. Ce n'est certes pas la faute de Wagner, depuis longtemps disparu, si le concept d'*appropriation* se manifesta concrètement en cette instance.

Le *pouvoir* et les luttes associées ont en fait façonné les narratifs historiques des peuples germaniques et russes de manière plus étroite que généralement reconnu. Le théâtre Mariïnsk, où

Richard Wagner fit ses débuts à Saint-Pétersbourg en 1860, avait été construit pour remplacer un immeuble plus ancien, siège de la troupe créée par la tzarine Catherine la Grande en 1783.

Catherine était Allemande.

Catherine II, ou Catherine la Grande, née Sophie Frédérique Augusta d'Anhalt-Zerbs le 2 mai 1729 à Stettin en Poméranie (aujourd'hui Szczecin en Pologne) et morte le 17 novembre 1796 à Saint-Pétersbourg, est l'épouse du prince puis empereur Pierre III (1728-1762). Elle devient impératrice régnante de Russie en 1762, à la suite du coup d'État de juillet 1762, suivi de l'incarcération de Pierre III, puis de son exécution le 17 juillet par un proche de Catherine.

Prénommée Catherine lors de son baptême orthodoxe, nécessaire avant son mariage avec le prince Pierre, elle devient impératrice consort après l'avènement de celui-ci (5 janvier 1762).

Le tzar Pierre III, mari de Catherine, eut lui aussi un père allemand, Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp, et fut duc de Schleswig-Holstein-Gottorp. Au moment où il monta sur le trône, l'armée de la Russie, alliée à la France de Louis XV et à l'Autriche de Marie-Thérèse dans le cadre de la guerre de Sept Ans, assiège Berlin, capitale du royaume de Prusse de Frédéric II, et est même sur le point de l'emporter. Mais le nouveau tsar est un admirateur de Frédéric, et dès son avènement il se retire de la coalition : tous les territoires occupés par l'armée russe sont évacués sans qu'aucune contrepartie soit demandée au roi de Prusse. Le 5 mai 1762 la paix est signée entre la Russie et la Prusse. Pierre promet même de se joindre à Frédéric dans sa guerre contre l'Autriche. Un oukase oblige l'armée à se vêtir d'uniformes prussiens. Tout cela suscite un grand mécontentement chez les officiers russes, que le tsar a privés d'une victoire et qui se

sentent trahis.

Catherine, impératrice consort, qui se sent menacée, décide le 28 juin 1762 (9 juillet dans le calendrier grégorien) de prendre le pouvoir par la force et de renverser son époux, avec l'aide de Nikita Panine et des frères Orlov. Ceux-ci soudoient une centaine de soldats des régiments Préobrajenski et Ismaïlovski, qui servent d'escorte à Catherine dans sa marche sur Saint-Petersbourg. Après quelques hésitations, les autres régiments se joignent à eux. À son arrivée dans la capitale, Catherine est accueillie triomphalement et reconnue impératrice souveraine sous le nom de Catherine II par le clergé et le Sénat.

Lorsqu'il apprend le coup d'État, Pierre III s'effondre. Lâché par l'armée et la flotte de Kronstadt, il est arrêté et assigné à résidence à Ropcha, où on l'oblige à signer son acte d'abdication. Le 17 juillet 1762, il est assassiné dans des circonstances troubles par Alexeï Orlov et ses gardiens.

Après son coup d'État, Catherine se fait proclamer « impératrice et autocrate de toutes les Russies ». Elle règne personnellement sur l'Empire russe du 9 juillet 1762 à sa mort le 17 novembre 1796. Sous son règne, la Russie connaît une grande expansion territoriale vers l'ouest et le sud (plus de 500 000 km²), notamment à l'occasion des trois partages de la Pologne (1772, 1793 et 1795) et de guerres victorieuses contre l'Empire ottoman. Elle encourage la colonisation en Alaska et dans les territoires conquis, ainsi que dans le bassin de la moyenne Volga, où elle fait venir des colons allemands, à l'origine de la population dite « Allemands de la Volga ». En 1794, elle signe un rescrit ordonnant la construction de la ville et du port d'Odessa. (Wikipedia)

Tous les tzars qui ont suivi Catherine sur le trône impérial russe eurent des épouses allemandes. Des familles de nobles allemands des pays baltes annexés par la Russie ont fourni à l'armée et à la marine impériale de remarquables généraux et amiraux: BC von Münnich, MA Barclay de Tolly, F von Wrangel, AJ von Krusenstern, FG von Bellinghausen.

Pendant les guerres napoléoniennes, lors des campagnes de 1813–1814, les hauts commandants russes étaient principalement des Allemands ethniques, soit de la noblesse germano-balte, soit d'Allemands entrés au service de la Russie. À l'époque, la conception de l'élite russe était que l'empire russe était une entité multiethnique, dans laquelle les aristocrates germano-baltes au service de la maison Romanov étaient considérés comme faisant partie de cette élite — une compréhension de ce que signifiait être russe définie en termes de loyauté dynastique plutôt que linguistique, ethnicité et culture. (Wikipedia)

Des princes allemands ont pris le pouvoir en Russie au XVIIIe siècle et ont transformé celle-ci dans l'Empire que l'on connaît, tout en réalisant la jonction territoriale avec les terres germaniques d'Europe – la Pologne n'en fut pas un obstacle. Les relations entre allemands et russes allait marquer profondément la suite de l'histoire européenne. L'idée d'un partage de l'Europe entre ces deux grands peuples fit son apparition.

L'Europe du XIXe siècle post-guerres napoléoniennes fut celle de la révolution communiste. D'abord théorique, elle débuta avec le *Manifeste Communiste* publié en 1848 par deux philosophes allemands, Karl Marx et Frederic Engels. Le côté militant du marxisme séduisit nombre de révolutionnaires dans toute l'Europe. Parmi eux, Vladimir Ilyich Ulyanov, mieux connu sous le nom de Lénine, qui adopta les idées de Marx pour la préparation de la

révolution en Russie. Lénine se heurta d'emblée à un problème théorique: Marx soutenait que la révolution communiste ne pouvait être portée que par le prolétariat, alors que le retard de la Russie dans la révolution industrielle faisait que celui-ci était quasi-inexistant dans ce pays. Lénine résolut le problème en ajoutant au marxisme la base théorique lui permettant d'être appliqué dans un grand pays agraire aussi. Le succès de la révolution d'Octobre en Russie, au siècle suivant, prouva la justesse des thèses léninistes, et conféra à la philosophie, le nom de marxisme-léninisme. Cette idéologie germano-russe sera une des causes des catastrophes européennes du XXe siècle. On peut dire sans se tromper que l'*appropriation*, par Lénine, de la pensée marxiste, changea le cours de l'histoire en Europe.

Le début de la première Guerre Mondiale trouva l'Allemagne et la Russie engagées dans des coalitions opposées. Deux grandes batailles se déroulèrent dès le mois d'août 1914: La prise de la ville de Liège en Belgique, et l'importante défaite de l'armée russe à Tannenberg, en Prusse Orientale.

Erich Ludendorff, général et homme politique allemand. Il s'est fait connaître pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918) pour son rôle central dans les victoires allemandes à Liège et Tannenberg en 1914. Après sa nomination en tant que premier quartier-maître général de l'état-major général allemand en 1916, Ludendorff est devenu le principal décideur politique de l'Allemagne dans une dictature militaire de facto jusqu'à la défaite du pays en 1918. Plus tard, au cours des années de la République de Weimar, il a participé à l'échec du putsch de Kapp en 1920 et au putsch de la brasserie d'Adolf Hitler en 1923, contribuant ainsi de manière significative à la montée en puissance des nazis. (Wikipedia)

Pas seulement des nazis. Ludendorff aida aussi, de manière décisive, Lénine. En 1917, la guerre s'éternisait sur les deux

fronts, sans conclusion en vue. Les peuples, épuisés, commencèrent à s'agiter d'un bout à l'autre du continent. Le premier à craquer fut l'Empire Austro-Hongrois, dont l'armée, défaillante, fut passé sous commandement allemand dès 1916. En Russie, les mutineries et les désertions forcèrent le tzar Nicolas II à abdiquer, en février 1917.

Mais, contrairement aux espoirs du commandement allemand, le nouveau gouvernement socialiste russe décida de continuer la guerre. Cependant, Lénine, réfugié en Suisse, enthousiasmé par la nouvelle de la chute du tzar, cherchait un moyen de retourner en Russie au plus vite. Un socialiste suisse ami, Grimm, établit le contact avec le commandement de l'armée allemande. Le général chef de l'Etat major Ludendorff mis rapidement et dans le plus grand secret un train à la disposition des bolchevicks, qui traversèrent, sous bonne escorte, l'Allemagne en guerre et rejoignirent la Finlande, puis Petrograd, en avril 1917. On connaît la suite. Une fois au pouvoir, Lénine arrêta les combats et signa avec l'Allemagne une sortie de guerre, le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk. Pour lui, les importantes concessions territoriales concédées à l'Allemagne par ce traité n'étaient que provisoires, car il avait déjà commencé à exporter sa révolution en Allemagne même. Dès octobre 1917, les mutineries dans la marine allemande et les grèves dans les usines d'armement se multiplièrent.

[A Berlin] la Ligue Spartacus [...], appelle via son quotidien Die Rote Fahne (Le Drapeau rouge), créé le 9 novembre 1918, à l'instauration d'une dictature du prolétariat dont l'instrument principal seraient les Conseils d'ouvriers et de soldats (ie Soviets). Les spartakistes préconisent une paix immédiate, et l'extension de la révolution à toute l'Europe avec l'aide de la Russie bolchevique. (Wikipedia)

Erich Ludendorff démissionna de son poste de chef de l'Etat Major de l'armée sous un prétexte mineur, pour ne pas être

obligé de signer la capitulation du 11 novembre 1918. Il s'éloignera de la politique, après avoir soutenu Hitler dans son ascension au pouvoir (1933). A peine six ans plus tard, le 23 août 1939, ce dernier va conclure avec Staline le Traité de non-agression actant le partage de l'Europe entre le troisième Reich allemand et l'Empire soviétique. Les territoires cédés par Lénine à Ludendorff à Brest-Litovsk furent ainsi retournés à Staline par Hitler. Le 1^{er} septembre Hitler entreprit de remplir sa partie du Traité, en commençant par le nouveau partage de la Pologne entre russes et allemands, le quatrième.

La fille de Staline, Svetlana Alliluyeva, « se souvient que son père avait dit après [la guerre] : « Avec les Allemands, nous aurions été invincibles ». (*Wikipedia*)

Au lendemain de la défaite de la France (23 juin 1940), Hitler entreprend une visite éclair de Paris, dans le plus grand secret. Arrivé à l'Aéroport du Bourget à 6h du matin, il parcourt à toute vitesse la ville sous couvre-feu, vide. Alors que le petit convoi tourne autour de l'Arc de Triomphe sans s'arrêter, le *Führer* demande à l'architecte du Reich, Alfred Speer, qui l'accompagnait, de concevoir un édifice semblable à Berlin ; puis s'arrête aux Invalides et s'incline longuement devant le tombeau de l'empereur. Il ordonne le transfert des cendres de l'Aiglon à côté de celles de son père. La propagande allemande fera ensuite de ce parcours une visite hautement symbolique:

La mise en scène photographique se révèle sophistiquée, l'image d'Hitler devant le tombeau de Napoléon évoquant le tableau de Ponce-Camus de 1808 montrant l'Empereur devant la sépulture de Frédéric II de Prusse à Potsdam. Ainsi, « le Führer, en se posant comme l'héritier de l'Empereur, s'affiche comme le nouveau maître de l'Europe ».
(Cédric Gruat)

Hitler s'est-il *approprié* la figure de Napoléon, de celui qui, pour la première fois, réalisa effectivement le partage de l'Europe

entre la Russie et son empire en 1807 (traités de Tilsit) ?

Bien que « appropriation » ne soit pas un terme primaire en psychanalyse comme « libido » ou « complexe d'Œdipe », c'est un concept pertinent. Il s'agit de la façon dont les individus intériorisent et se l'approprient, qu'il s'agisse de comprendre un concept, d'intégrer une expérience ou même d'incorporer des parties d'une autre personne dans leur propre sens de soi. Cependant, l'identification est un processus psychanalytique de base, où un individu prend les caractéristiques d'une autre personne, s'appropriant effectivement des aspects de l'identité de cette personne. (Google IA, 18 août 2025, peut contenir des erreurs)

Hitler s'est *identifié* à Napoléon, endossant ses mérites et ses fautes. Il rompit le *Traité de non-agression* avec Staline en attaquant la Russie, comme Napoléon rompit le Traité de Tilsit avec le tzar Alexandre Ier, et sera stoppé devant Moscou en décembre 1941, subissant le même sort que l'empereur à Bérézina en novembre 1812. Hitler ordonna aussi au général Erwin Rommel d'imiter l'expédition du général Bonaparte en Afrique du Nord, avec le même résultat.

Comment expliquer à nos enfants la fixation réciproque des Russes et des Allemands avec la violence et le pouvoir abusif, les agressions et les génocides, les pogroms et la shoah?

Ivan IV, prince de Moscovie, fut proclamé premier Tzar de toutes les Russies en 1547, et fut aussi celui qui créa la première police politique – les *oprichniki* – qui commit le premier massacre d'envergure, celui de Novgorod (1570). Et Moscou souffrit son premier grand incendie.

Les sources contemporaines présentent des récits disparates de la personnalité complexe d'Ivan. Il a été décrit comme intelligent et pieux, mais aussi sujet à la

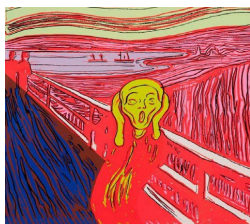
paranoïa, à la rage et à des poussées épisodiques d'instabilité mentale qui se sont aggravés avec l'âge. Les historiens pensent généralement que, dans un accès de colère, il a assassiné son fils aîné et héritier, Ivan Ivanovitch ; il pourrait également avoir causé la fausse couche de l'enfant à naître de ce dernier.

Il a établi un contrôle autocratique sur la noblesse russe, qu'il a violemment purgée en utilisant la première police politique de la Russie, l'oprichniki. Les dernières années du règne d'Ivan furent marquées par le massacre de Novgorod par les oprichniki (60 000 morts) et l'incendie de Moscou par les Tatars (entre 10,000 et 80,000 victimes). (Wikipedia)

Le surnom d'Ivan, en russe *Grozny*, est aussi le nom de la capitale de la Tchétchénie. Il n'a pas d'équivalent satisfaisant en français.

En français, comme en anglais, terrible est généralement utilisé pour traduire le mot russe grozny (грозный) dans l'épithète d'Ivan, mais il s'agit d'une traduction quelque peu archaïque. Le mot russe grozny reflète l'ancien usage anglais de terrible, comme dans « inspirer la peur ou la terreur ; dangereux; puissant » (Wikipedia)

Terrible n'est pas assez fort, il transmet mal l'énorme charge affective contenue dans le concept *grozny* en Russe. Voici une meilleure traduction :



Grozny - d'après *Le cri* d'Edvard Munch

*Un **pogrom** est une émeute violente déclenchée dans le but de massacrer ou d'expulser un groupe ethnique ou religieux, généralement [mais pas seulement] appliquée aux attaques contre les Juifs. Le terme est entré dans la langue anglaise à partir du russe pour décrire les attaques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle contre les Juifs dans l'Empire russe.*

Les pogroms importants de l'Empire russe comprennent les pogroms d'Odessa, de Varsovie (1881), de Kichinev (1903), de Kiev (1905) et de Białystok (1906). Après l'effondrement de l'Empire russe en 1917, plusieurs pogroms ont eu lieu au milieu des luttes de pouvoir en Europe de l'Est, notamment le pogrom de Lwów (1918) et les pogroms de Kiev (1919). (Wikipédia)

L'annonce du Traité Molotov-Ribbentrop de Non-agression entre l'Allemagne et la Russie fut accueillie avec stupeur et incrédulité par le monde entier, et marqua le début de la Seconde Guerre Mondiale. Une semaine plus tard, le 1^{er} septembre 1939, les Allemands envahissent la Pologne, suivis par les Russes le 17 septembre.

Les deux pays, supposés être adversaires à peine trois semaines avant, commencèrent à liquider, de manière coordonnée, les nations et les peuples des territoires qu'ils s'étaient partagés.

Staline ordonna immédiatement à Molotov de « purger le ministère [des Affaires étrangères] des Juifs ».

L'historien trotskyste russe Vadim Rogovin a soutenu que Staline avait détruit des milliers de communistes étrangers capables de diriger le changement socialiste dans leurs pays respectifs. Il a fait référence aux milliers de communistes allemands qui ont été livrés par Staline à la Gestapo après la signature du pacte Molotov-Ribbentrop. Rogovin a également noté que seize membres du Comité central du Parti communiste allemand ont été

victimes de la terreur stalinienne. De même, l'historien Eric D. Weitz a discuté des domaines de collaboration entre les régimes dans lesquels des centaines de citoyens allemands, dont la majorité étaient communistes, avaient été remis à la Gestapo par l'administration de Staline. Weitz a également déclaré qu'une proportion plus élevée de membres du Politburo du Kommunistische Partei Deutschlands (KPD) étaient morts en Union soviétique qu'en Allemagne nazie. (Wikipedia)

L'un des communistes allemands que Staline avait épargné, Walter Ulbricht, se mit aussitôt à soutenir publiquement la nouvelle alliance, en la présentant comme une victoire du bloc germano-russe dans leur « lutte commune contre les démocraties occidentales et le capitalisme moribond... ». Ulbricht sera nommé leader de la zone d'occupation russe en Allemagne, en 1945.

Les territoires occupés par les Soviétiques ont été convertis en républiques de l'Union soviétique. Au cours des deux années qui suivirent l'annexion, les Soviétiques arrêtaient environ 100 000 citoyens polonais et en déportèrent entre 350 000 et 1 500 000, dont entre 250 000 et 1 000 000 moururent, principalement des civils. Des réinstallations forcées dans des camps de travail du goulag et des colonies d'exil dans des régions reculées de l'Union soviétique ont eu lieu. Selon Norman Davies, près de la moitié d'entre eux étaient morts en juillet 1940.

Le professeur Rudolph Rummel, sur la base d'affirmations plus anciennes, a estimé qu'en 1940-1941, 200 000 à 300 000 Bessarabiens roumains ont été persécutés, enrôlés dans des camps de travaux forcés ou déportés avec toute la famille, dont 18 000 à 57 000 n'ont pas survécu. Selon certaines estimations (telles que relatées par l'historien Pavel Moraru), 12 % de la population des deux provinces roumaines occupées par les

ruses [Bessarabie et Bucovine du nord] a été tuée et déportée en un an.

À la fin du mois d'octobre 1939, l'Allemagne promulgue la peine de mort pour désobéissance à l'occupation allemande. L'Allemagne a lancé une campagne de « germanisation », ce qui signifiait assimiler les territoires occupés politiquement, culturellement, socialement et économiquement au Reich allemand. 50 000 à 200 000 enfants polonais ont été enlevés pour être germanisés.

L'élimination des élites et de l'intelligentsia polonaises faisait partie du Generalplan Ost. L'Intelligenzaktion, un plan visant à éliminer l'intelligentsia polonaise, la « classe dirigeante » polonaise, a eu lieu peu après l'invasion allemande de la Pologne et a duré de l'automne 1939 au printemps 1940. À la suite de l'opération, dans dix actions régionales, environ 60 000 nobles, enseignants, travailleurs sociaux, prêtres, juges et militants politiques polonais ont été tués. Elle s'est poursuivie en mai 1940, lorsque l'Allemagne a lancé l'AB-Aktion, plus de 16 000 membres de l'intelligentsia ont été assassinés dans la seule opération Tannenberg. (Wikipedia)

Concernant la destruction du peuple polonais, les Russes ont procédé exactement de la même manière que les Allemands, après avoir occupé *leur* partie du pays. Il y a le massacre de la forêt de Katyn, où, en avril et mai 1940, 22,000 victimes furent exécutées par le NKVD sur ordre de Staline. Officiers de l'armée polonaise et professionnels de l'intelligentsia – professeurs, prêtres, artistes, avocats, etc. – furent spécialement sélectionnés. Les autres prisonniers furent envoyés dans des camps de travail forcé.

L'Allemagne prévoyait également d'incorporer toutes les terres à l'Allemagne nazie. Cet effort a abouti à la déportation de deux millions de Polonais. Les familles ont

été forcées de voyager pendant le rigoureux hiver de 1939-1940, laissant derrière elles presque tous leurs biens sans compensation. Dans le cadre de la seule opération Tannenberg, 750 000 paysans polonais ont été forcés de partir et leurs biens ont été donnés aux Allemands. 330 000 autres personnes ont été assassinées. (Wikipedia)

Moins d'un an après, le 22 juin 1941, les deux pays deviennent de nouveau adversaires, mais les assassinats de masse et les génocides allaient continuer, des deux côtés. Les Allemands démarrent la première phase du génocide des Juifs et des Romanis dans les territoires reconquis à l'Est.

Après avoir franchi la ligne de démarcation soviétique en 1941, ce qui avait été considéré comme exceptionnel dans le Grand Reich germanique est devenu une façon normale d'opérer à l'Est. Fin juin, le tabou crucial contre le meurtre de femmes et d'enfants a été brisé non seulement à Białystok, mais aussi à Gargždai. En juillet, un nombre important de femmes et d'enfants étaient assassinés derrière toutes les lignes de front, non seulement par les Allemands, mais aussi par les forces auxiliaires ukrainiennes et lituaniennes locales. Le massacre d'environ un million de Juifs a eu lieu avant que les plans de la Solution finale ne soient pleinement mis en œuvre. (Wikipedia)

On est horrifié à l'idée qu'un soldat puisse tuer un enfant sur ordre. En 1944, les divisions SS comprenaient près d'un million de militaires, en partie des jeunes du contingent. En plus de quatre ans de guerre, ces divisions avaient commis d'innombrables massacres de civils, sur tous les fronts et surtout derrière le front. Ceci sans compter la GESTAPO et les SS Totenkopf chargés de l'administration des camps de concentration et des chambres à gaz. Les exécuteurs des atrocités étaient, le plus souvent, les

soldats en bas de l'échelle, non-pas les officiers, qui, eux, donnaient les ordres. L'idée que des millions de gens ordinaires, la plupart jeunes, soient partis faire la guerre et sont revenus assassins de civils sans défense, dépasse l'imagination. Les ordres furent exécutés, avec discipline. Pas de désobéissance et pas de révolte.

Ce fut un groupe de militaires haut-gradés de la Wehrmacht qui allait se révolter. Leur attentat, le 20 juillet 1944, échoua de peu. Les conspirateurs, et près de 5,000 autres personnes, furent jugés par des *Tribunaux populaires*, et exécutés. Le peuple allemand fit bloc derrière son Führer.

La folie meurtrière s'emballe dans le pays, au fur et à mesure que la fin approche.

Avant de se suicider, le 30 avril 1945, Hitler veut entraîner dans sa chute le peuple allemand, coupable à ses yeux d'avoir été faible.

Hitler se tue seul, entouré de ses derniers fidèles, mais ce n'était pas son véritable projet, si l'on se rappelle l'ordre terrible donné à son ministre de l'Armement, Albert Speer, le 19 mars 1945 : « Si la guerre est perdue, le peuple l'est aussi. Il n'est pas nécessaire de tenir compte des éléments dont le peuple allemand aura besoin pour assurer sa survie élémentaire. » Cet ordre est passé dans l'Histoire sous le nom d'ordre Néron. L'empereur romain avait brûlé Rome, Hitler veut brûler l'Allemagne, entraîner dans sa chute un peuple coupable d'avoir été faible. Il demande la destruction des installations de l'armée, des transports, transmissions, usines, services d'approvisionnement et biens situés au sein du Reich. Le 18 mars, Hitler avait exigé que les zones menacées d'invasion à l'ouest soient vidées de toute population. C'était, compte tenu de la désorganisation des transports à cette époque, déporter son peuple dans un chaos total. Speer fera tout pour saboter ces ordres. (Wikipedia)

« Que le peuple allemand soit anéanti ». Dans *Considérations sur Hitler* (Perrin), Sebastian Haffner interprète ainsi la manière dont Hitler ligote son pays à sa chute : *« De février à avril 1945, il consacre à la destruction complète de l'Allemagne la même énergie qu'il avait investie jusqu'en 1941 dans les guerres de conquête et de 1942 à 1944 dans l'extermination des juifs. »* Le 27 novembre 1941, alors qu'un échec en URSS est pour la première fois envisagé, Hitler avait annoncé : *« Si un jour le peuple allemand n'a plus assez de force et d'esprit de sacrifice pour engager son propre sang pour son existence, qu'il périsse alors et soit anéanti par une puissance plus forte. [...] Ce n'est pas moi qui verserai des larmes sur le peuple allemand »*, avait conclu l'Autrichien. N'avait-il pas écrit dans *Mein Kampf* qu'« un Allemand sur trois est un traître » ?

Hitler en a eu l'intuition avec l'attentat du 20 juillet 1944. Il en a la confirmation quand on lui apprend que la population, épuisée par la guerre, souhaite qu'on laisse entrer les puissances occidentales tout en contenant les Russes, qui font peur. Avec la contre-offensive des Ardennes, à Noël 1944, il leur réserve le sort inverse. Dans une stratégie illogique, il dégarnit le front de l'Est et mise tout sur l'Ouest. Un désastre. Le 12 janvier 1945, les Soviétiques lancent leur grande offensive : 2,5 millions de soldats, 6 500 avions et 7 000 blindés s'engouffrent dans une brèche de 350 kilomètres de largeur. En face, 500 000 Allemands, 1 800 avions et 500 panzers. Hitler quitte son QG de l'Ouest, à Berchtesgaden, et, le 16 janvier, il rentre à Berlin, son dernier domicile. Pour lui, ce suicide collectif est une façon de laver la blessure originelle, l'armistice demandé en novembre 1918 alors que le sol germanique était inviolé : le jeune caporal en pleura, avant de se lancer en

politique. Impossible de comprendre le Hitler de la fin sans en revenir à ce traumatisme. Le 1945 suicidaire devait permettre de rejouer 1918, d'en expurger la honte.
(Par Thierry Lentz, *Le Point*, Publié le 19/12/2022)

Hitler a organisé délibérément la prise de Berlin par Staline, et la destruction des villes allemandes par les Alliés. Et le peuple allemand l'a suivi jusqu'au bout.

Le bombardement de Dresde est une attaque aérienne conjointe britannique et américaine, effectuée en février 1945, sous la forme d'un tapis de bombes, contre la ville allemande de Dresde pendant la Seconde Guerre mondiale.

En une nuit et deux jours, près de 1 300 bombardiers larguèrent 2 431 tonnes de bombes à haute puissance explosive et 1 475 tonnes de bombes incendiaires (soit des centaines de milliers de bâtonnets incendiaires), lors de trois raids principaux (les 13 et 14 février 1945) et d'un dernier raid le 15 février 1945, pour un total de plus de 3 900 tonnes d'engins explosifs et incendiaires.

Ce bombardement en trois vagues, ainsi que la tempête de feu subséquente, provoqua la destruction de plus de 6,5 km² du centre-ville de Dresde. L'opération fit périr au moins 25 000 personnes, selon les conclusions présentées en 2010. (Wikipedia)

En novembre 1944 Himmler ordonne aux formations SS la destruction des chambres à gaz et des crématoires de Auschwitz-Birkenau. Mais les meurtres vont continuer.

Alors que le Troisième Reich approchait sa fin et que le front de l'Est s'effondrait, les Allemands entamèrent une retraite complète [des détenus des camps de concentration] vers l'ouest, vers l'Allemagne. À l'été

1944, alors que les Soviétiques lançaient leur offensive massive à l'est, les Allemands commencèrent à nettoyer les camps de concentration et à forcer les prisonniers à des marches de la mort vers l'ouest. Le chef SS Himmler ordonna à ses subordonnés de ne pas permettre aux armées alliées de libérer des prisonniers vivants [...].

Au total, on estime que 200 000 à 250 000 prisonniers des camps de concentration ont été assassinés ou sont morts lors des marches de la mort forcée qui ont été menées tout au long des dix derniers mois de la Seconde Guerre mondiale, dont 25% à 33% étaient des Juifs. (Yad Vashem, The World Holocaust Remembrance Center) (traduction NM)

Que dire des milliers de gardiens et accompagnateurs des prisonniers?

Les gardes qui avaient reçu l'ordre de conduire les prisonniers comprenaient que ces devoirs étaient un obstacle à leur propre fuite devant les avancées de l'Armée rouge ; ils étaient donc d'autant plus incités de tuer les prisonniers et de s'échapper. (Idem)

Pendant ce temps, la grande musique a continué de résonner, sans interruption, à la Philharmonie de Berlin.

Le dernier concert en temps de guerre a eu lieu le 12 avril 1945, juste avant le début de la bataille de Berlin. Au programme, la Scène de l'immolation de Brünnhilde et le finale du Götterdämmerung (Le Crépuscule des dieux) de Wagner. Des membres des Jeunesses hitlériennes auraient distribué des pilules de cyanure au public pour ceux qui souhaitaient, par la mort, échapper à l'arrivée imminente de l'Armée rouge. La bataille a forcé la fermeture de l'orchestre pendant deux mois, mais il a été rapidement rouvert par les autorités d'occupation

soviétiques sous le commandement du commandant de Berlin-Est, le général Nikolai Berzarin, le 26 mai 1945.
(Wikipedia)

L'orchestre rouvre, mais sans son chef, Wilhelm Furtwängler, forcé de purger sa période de dénazification (1945-1952). L'intérim fut assuré par le chef d'orchestre roumain Sergiu Celibidache, rattrapé par la guerre à Berlin, et n'ayant pas pu rentrer à temps dans son pays.

Les soviétiques ont, enfin, pris Berlin, et Hitler s'est suicidé comme prévu.

L'historienne Silke Satjukow raconte que selon les estimations, entre 10 et 90 % des femmes qui se trouvent à Berlin à la fin de la guerre ont été violées par les Soviétiques. Nombre d'entre elles ont été victimes de viols collectifs et répétés, puis déportées vers l'URSS. L'ouvrage Une femme à Berlin est un témoignage de Marta Hillers — d'abord publié anonymement — sur la situation à Berlin.

Fuyant l'avancée de l'Armée rouge, un grand nombre de réfugiées venues des territoires de l'Est vivaient à Berlin. Les hommes étaient au front et les femmes, livrées à elles-mêmes, savaient ce qui les attendait : la propagande nazie ne cessait d'évoquer les atrocités commises par l'Armée rouge sur les civils. Goebbels agitait cette menace pour motiver la Wehrmacht, désabusée par l'accumulation des défaites depuis la perte de Stalingrad au début de l'année 1943. Il pensait que les hommes se battraient avec plus d'ardeur s'ils savaient que leurs femmes seraient violées en cas de défaite. Cela a, probablement en partie, augmenté les suicides en masse de 1945 en Allemagne nazie à l'approche de la défaite.

L'officier des transmissions dans la 31^e armée sovié-

tique Léonid Rabitchev confirme les exactions commises par ses compagnons d'armes en février 1945 en Prusse-Orientale sur les civils fuyant Goldap, Insterburg et d'autres villes allemandes d'où la Wehrmacht se retirait, selon lui, sans livrer bataille: « Nous étions motorisés, ce fut facile de les rattraper. Et là a commencé l'enfer. Toutes les filles, toutes les femmes ont été mises à part et violées continûment par des groupes entiers. Je voyais au bord des routes ces femmes et ces jeunes filles nues et, autour, des groupes d'hommes pantalons baissés. Si les enfants essayaient d'aider leur mère, on les abattait. Idem pour les vieillards. On violait ces femmes, jeunes ou vieilles, jusqu'à ce qu'elles perdent conscience. Et après on les tuait. Les colonels, les généraux regardaient ces scènes et éclataient de rire. Ils essayaient même de réguler le « mouvement » afin que chaque soldat reçoive sa « ration ». [...] C'est incroyable mais même les filles telephonistki [jeunes femmes téléphonistes militaires] riaient. C'était complètement immoral et je ne les comprenais pas. Mes soldats ont participé aussi. Je ne pouvais pas les en empêcher ». Rabitchev évoque également que dans un village de Trautenau qui comptait une vingtaine de maisons, il découvrait « dans chaque chambre, sur les lits, des cadavres de femmes allemandes, les jambes écartées, une bouteille enfoncée entre les jambes », ainsi que le cas d'environ deux cents habitantes de Heilsberg qu'il était chargé de protéger en ne laissant entrer personne dans l'église où elles étaient réfugiées : « Dans la demi-heure suivante, cinq de nos chars sont arrivés, ont dispersé mes sentinelles, sont entrés, et les viols ont commencé. Les femmes m'ont entouré, me suppliant de les aider, mais je ne pouvais rien faire. Le bruit s'est répandu dans la ville et tous les soldats sont arrivés. Quelqu'un a eu l'idée de jeter du haut de l'église les femmes qui perdaient conscience. Un monceau de

cadavres s'est formé au pied du clocher. Ça a duré trois ou quatre heures ». En même temps, Rabitchev souligne qu'en avril 1945 en Silésie, à l'inverse de ce que le commandement avait toléré deux mois plus tôt en Prusse-Orientale, le maréchal Ivan Koniev, à la tête du 1^{er} front d'Ukraine, fait fusiller quarante soldats devant les troupes et qu'« il n'y a eu aucun cas de viol après ça ».

Le témoignage de Rabitchev rejoint plus ou moins celui du capitaine Lev Kopelev, du sergent Nikolai Nikouline et du lieutenant Grigory Pomeranz. Ce dernier raconte qu'à la fin de la guerre « certains ont compris qu'on pouvait non seulement fusiller des prisonniers mais aussi violer des femmes : c'est le sentiment qu'on peut tout se permettre.

[...] « Ça a pris de telles proportions que tous les officiers et tous les membres du Parti ont reçu une lettre de Staline. Ce n'était pas un ordre, mais un message privé, une lettre personnelle que tous les officiers et membres du Parti devaient signer. Dans ce message, Staline demandait de ne pas commettre d'actes qui poussent les Allemands à continuer leur résistance. Tout le monde s'est foutu de lui et de sa lettre. Dieu serait descendu sur terre et aurait ordonné [de s'arrêter], la réaction aurait été la même. Ça s'est calmé tout seul. Parce que c'était une explosion »

« Les viols massifs ont cessé avec l'arrivée des Américains, en juillet 1945 », précise un politologue Allemand, Jochen Staadt. À partir de fin 1945, seuls quelques cas isolés ont été rapportés et des sanctions exemplaires ont été appliquées. Néanmoins, l'historien américain Norman Naimark écrit que, après l'été 1945, les soldats soviétiques ayant capturé et violé des civils étaient généralement punis, la sanction allant d'une simple arrestation jusqu'à une exécution. Cependant, les viols ont continué jusqu'à l'hiver 1947-1948.

Antony Beevor, historien anglais, juge que c'est « le plus

grand phénomène de viol de masse de l'histoire », et a conclu qu'au moins 1,4 million de femmes ont été violées en Prusse-Orientale, Poméranie et en Silésie.

Jamais dans un seul pays et en une période si courte, autant de femmes et filles ont été abusées auparavant par des soldats étrangers qu'en 1944-1945 après l'invasion de l'Allemagne par l'Armée rouge.

Dans un ouvrage intitulé Quand les soldats sont arrivés (Als die Soldaten kamen), l'historienne allemande Miriam Gebhardt a recensé 860 000 viols commis par des militaires alliés (soviétiques, américains, français, britanniques). (Wikipedia)

En Allemagne, l'après-guerre commence par le partage du pays, ainsi que, séparément, par le partage de la ville de Berlin, en quatre zones d'occupation. Le travail de dénazification et de construction des nouvelles structures de gouvernement démarre. Dans la zone d'occupation soviétique, la soviétisation se met en place, avec Walter Ulbricht jouant un rôle-clé. On se souvient que ce militant antifasciste réfugié à Moscou, avait applaudi publiquement la signature, en 1941, du Pacte de non-agression Molotov-Ribbentrop. Ce Pacte avait eu comme conséquence la livraison par Staline à la Gestapo de milliers de militants antifascistes allemands réfugiés en Russie.

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Ulbricht réorganisa le Parti communiste allemand dans la zone d'occupation soviétique selon les lignes staliniennes. Il a joué un rôle clé dans la fusion forcée du KPD et du SPD dans le Parti socialiste unifié d'Allemagne (SED) en 1946. Il est devenu le premier secrétaire du SED et le dirigeant effectif de l'Allemagne de l'Est récemment créée en 1950. Le 17 juin 1953, la force d'occupation de l'armée soviétique réprima violemment le soulèvement de 1953 en Allemagne de l'Est, tandis qu'Ulbricht se cachait dans le

*quartier général de l'armée soviétique à Berlin-Karlshorst.
(Wikipedia)*

En 1948, les Alliés proposent la création de la nouvelle République Fédérale d'Allemagne, comprenant les quatre zones d'occupation, et la fin de l'occupation militaire. Les Russes refusent, et ce fut le blocus soviétique de Berlin Ouest, et le pont aérien que les Américains mirent en place pour le contourner. Quelques années plus tard, sur proposition d'Ulbricht, les soviétiques approuvent la construction, par la RDA, du Mur de Berlin. Alerté par des rumeurs, un journaliste demande la confirmation :

Ulbricht donne la réponse suivante : « Je comprends ainsi votre question : qu'il y a des gens en Allemagne de l'Ouest qui veulent que nous mobilisions les ouvriers du bâtiment de la capitale de la RDA pour construire un mur. J'ai raison? Je ne suis pas au courant de tels plans. La plupart des ouvriers du bâtiment de la capitale sont occupés à construire des appartements et leur main-d'œuvre est pleinement utilisée dans ces projets. Personne n'a l'intention de construire un mur.

*Quelques semaines plus tard, les événements de Berlin révèlent que sa déclaration est un mensonge. Le 13 août 1961, la RDA commence la construction d'un mur qui divisera l'Est et l'Ouest pour les 28 prochaines années.
(Wikipedia)*

Cependant, dans les zones d'occupation alliées, la dénazification est réalisée, sous l'impulsion des Américains. Ces derniers organisent le Procès de Nürnberg, concernant l'échelon supérieur de la hiérarchie nazie ayant survécu à la guerre. Ils continueront avec de nombreux autres procès au niveau régional, pour les échelons intermédiaires. Et la musique de Wagner fut de nouveau autorisée :

Les deux tiers de la ville de Bayreuth avaient été détruits par les bombardements américains dans les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, emportant avec eux la rotonde, le salon et la chambre d'amis de Wahnfried [résidence de la famille Wagner], bien que le théâtre lui-même n'ait pas été endommagé. Après la guerre, Winifred Wagner [belle-fille de Richard, épouse de son fils Siegfried] a été condamnée à une peine de probation par un tribunal de guerre pour son soutien au parti nazi. Le tribunal lui interdit également d'administrer le Festival de Bayreuth et ses biens, qui échurent finalement à ses deux fils, Wolfgang et Wieland. [...]

Le Festival rouvre enfin ses portes le 29 juillet 1951 avec, comme toujours, une exécution de la 9e Symphonie de Beethoven par l'Orchestre du Festival de Bayreuth sous la direction de Wilhelm Furtwängler, suivie de la première représentation d'après-guerre de Parsifal de Wagner.

Sous la direction de Wieland Wagner, le « Nouveau Bayreuth » inaugure une ère qui n'est rien moins que révolutionnaire. Fini les décors naturalistes élaborés [créés par son grand-père Richard], remplacés par des productions modernes minimalistes.

Wieland a défendu les changements comme une tentative de créer une « scène invisible » qui permettrait au public de vivre tous les aspects psychosociaux du drame sans le bagage et la distraction de décors élaborés [et désuets]. D'autres ont émis l'hypothèse qu'en dépouillant les œuvres de Wagner de leurs éléments germaniques et historiques, Wieland tentait d'éloigner Bayreuth de son passé nationaliste et de créer des productions ayant un attrait universel. Au fil du temps, de nombreux critiques en sont venus à apprécier la beauté unique de la réinterprétation par Wieland des œuvres de son grand-père. (Wikipedia)

23 août 2025

La mentalité rend aveugle

Nous sommes prisonniers de notre mentalité

Les rapports entre Russes et Allemands se sont avérés être dominés par des liens affectifs et sentimentaux, d'amitié et de destruction mutuelle, de haine et d'amour. Leurs *Führers* se sont comportés avec égale brutalité dans leur quête du pouvoir et dans leur désir de destruction réciproque. Hitler a préféré l'anéantissement de l'Allemagne pas Staline et l'a organisé, alors que Ludendorff a directement aidé Lénine à prendre le pouvoir en Russie. Et c'est la philosophie germano-russe, le marxisme-léninisme, qui a servi de justification à l'occupation soviétique de la moitié de l'Europe, pendant quarante ans. L'observation des rapports russo-allemands, sur la durée, depuis le XVIIIe siècle, révèle une nette tendance au partage du continent entre les deux nations. Commencé avec le premier partage de la Pologne, en 1772, par Catherine la Grande – tzarine d'origine allemande – il fut celé par le quatrième, en 1939, dans le Pacte Ribbentrop-Molotov. Ce n'est que la folie d'Hitler, qui s'était *identifié* à Napoléon, qui fit que ce partage n'en fut définitif.

La recherche des aspects et des causes de la folie du *Führer* a donné lieu à la publication d'un volume impressionnant d'articles, de livres et de discours, par des centaines de chercheurs, historiens, psychologues, psychosociologues et psychanalystes, depuis la fin de la guerre.

Selon ces études, Hitler présentait des traits évidents de paranoïa, mais aussi des troubles de la personnalité, antisocial, sadique et narcissique, et des traits distincts de trouble de stress post-traumatique. (Wikipedia)

Les études continuent, car il n'y a pas consensus sur les détails.

Il n'y en aura jamais, tout est question d'interprétation. De toute façon, ceci n'a aucune importance. Il faut se souvenir que la révolution bolchevique, à Berlin en 1918, fut déclenchée par les camarades allemands de Lénine, bien avant l'apparition d'Hitler dans l'histoire. Ce dernier ne fit que retarder de vingt-sept ans l'installation à Berlin du Communisme soviétique, en 1945.

On n'est plus sur le terrain de l'histoire, mais sur celui de la psychologie, celle des chefs militaires, des *Führers* et des empereurs, et sur celui de la psycho-sociologie, celle de la mentalité des peuples qui les acceptent et qui les suivent.

Que pensait le peuple allemand pendant la période de la montée et puis de la chute du nazisme dans son propre pays ?

Une tentative d'assassinat d'Hitler eu lieu le 20 juillet 1944. Le complot fut minutieusement préparé et exécuté par un groupe d'officiers supérieurs de la Wehrmacht. Le principal conjuré, le colonel Claus Graf von Stauffenberg, à ce moment-là officier de liaison auprès d'Hitler dans son quartier général de Prusse Orientale, plaça une serviette contenant une bombe sous la table autour de laquelle Hitler, Göring, Himmler et leurs adjoints devait se réunir. Stauffenberg quitta rapidement la *Tanière du Loup* du Führer, sûr de la mort de celui-ci, et rejoignit le quartier général de l'Armée de réserve à Berlin, où il activa l'*Opération Valkyrie* – ordre à toutes les unités de l'armée de réserve d'arrêter les dignitaires nazis. Mais Hitler ne fut que blessé par l'explosion de la bombe, et le complot échoua.

La répression fut brutale.

Plus de 200 parmi les complotistes ont été condamnées lors de simulacres de procès et exécutées. Hitler utilisa le complot du 20 juillet comme excuse pour éliminer tous ceux qu'il craignait de voir s'opposer à lui. Finalement, plus de 20 000 Allemands ont été tués ou envoyés dans des camps de concentration lors de la purge. (Wikipédia)

Notons que :

- les principaux complotistes, tous officiers de l'Armée, étaient membres de la *Résistance allemande*, un mouvement antinazi qui avait pris naissance bien avant la guerre et qui comprenait des représentants de toutes les couches sociales du pays.
- au moment de l'attentat, le colonel von Stauffenberg était subordonné du général Friedrich Fromm, commandant de l'Armée de réserve. Ce dernier était au courant du complot et avait même laissé entendre que son armée allait prendre le contrôle du pays en cas de mort d'Hitler, comme prévu par l'*Opération Valkyrie*. On estime à une centaine le nombre d'officiers généraux au courant du complot, mais gardant secret leur savoir.
- la nouvelle de l'attentat et de la survie d'Hitler fut diffusée par radio quelques heures après le déclenchement de l'*Opération Valkyrie*. Fromm fait aussitôt arrêter les conspirateurs, les fait juger, fusiller et enterrer, puis annonce à Goebbels la suppression de la rébellion. Ce dernier lui fait juste remarquer que la hâte avec laquelle il espérait enterrer toute trace de la conspiration le désignait automatiquement comme complice. Il sera exécuté en mars 1945.

Comment ces événements ont-ils été vécu par les Allemands pendant et tout juste après la défaite de mai 1945 ?

Nouvelles étrangères : héros ou traîtres ?

Pendant quelques heures, le 20 juillet 1944, le sort de l'Allemagne nazie a été entre les mains d'un major de la Wehrmacht âgé de 32 ans, Otto Ernst Remer. Ce jour-là, croyant que leur complot pour tuer Hitler avait réussi, les mutins occupèrent le ministère de la Guerre à Berlin et déclenchèrent le mot de code Walküre à toutes les unités de la Wehrmacht. À sa réception, les commandants de toute l'Allemagne devaient ouvrir les ordres scellés leur ordonnant d'arrêter les responsables nazis et SS et

d'occuper leur quartier général.

L'Allemagne allait enfin se débarrasser du nazisme.

Beaucoup dépendait des quelques heures qui précédaient l'arrivée des troupes antihitlériennes à Berlin. Le quartier général nazi à Berlin était supposé être saisi et le Gauleiter de Berlin, le chef de la propagande Goebbels, arrêté. L'ordre de le faire fut donné au commandant du bataillon de la Garde, le major Remer.

Jawohl. Le destin est assis sur les épaules de Remer. Au lieu d'arrêter Goebbels, il est allé le voir, ne sachant pas quoi faire. Goebbels argua de manière convaincante qu'Hitler était toujours en vie, attrapa le téléphone et le tendit à Remer. « Reconnaissez-vous ma voix ? » demanda Adolf Hitler. « Jawohl, mein Führer », s'écria Remer, et sa décision était prise. Hitler a donné à Remer le pouvoir d'agir en son nom pour écraser le complot [...] Le soir, les nazis s'emparent à nouveau de Berlin.

L'heure de gloire de Remer, qui lui valut une promotion sensationnelle de major à général de division, contribua à prolonger la guerre de dix mois. Dans le bain de sang de vengeance qui s'ensuivit, 5 000 Allemands furent arrêtés, torturés et tués.

Mais Otto Ernst Remer n'éprouvait aucune honte à propos de son travail. Il y a deux ans [en 1950], il a commencé à aller de ville en ville sous les auspices du Parti socialiste néonazi du Reich, racontant à ses auditeurs avides la grande saga de la façon dont il avait servi le Führer et confondu les traîtres. Il est devenu un héros mineur, de plus en plus audacieux : le 3 mai dernier, à Brunswick, il a crié : « Ces conspirateurs du 20 juillet sont en grande partie des traîtres à leur pays! »

C'en était trop. La semaine dernière, soigné et élégant dans un costume brun, Remer s'est assis sur le banc des accusés du tribunal de Brunswick, accusé d'avoir calomnié les conspirateurs du 20 juillet.

Les témoins. En fait, le véritable accusé n'était pas Remer mais les conspirateurs. Il s'agissait des fondateurs mêmes de la République démocratique de l'Allemagne de l'Ouest. Qui étaient les vrais traîtres, les nazis ou les comploteurs ? La semaine dernière, toute l'Allemagne a suivi attentivement le procès.

Le procureur Fritz Bauer, intense et nerveux, dont les yeux et le visage ridé attestaient d'années passées dans les camps de concentration nazis, a convoqué ses témoins. Il appela les survivants du complot ; il convoqua des théologiens qui disaient que les chrétiens avaient raison de débarrasser leur nation des tyrans. Un autre témoin a cité Hitler lui-même dans Mein Kampf : « Quand un gouvernement conduit un peuple à sa ruine par tous les moyens, la rébellion de chaque membre de ce peuple devient non pas un droit, mais un devoir. »

Le procureur Bauer, insistant encore sur un autre point, a demandé : le complot était-il vraiment un coup de poignard dans le dos ? L'historien Percy Ernst Schramm, gardien du journal du Commandement suprême pendant la guerre, a témoigné : « La guerre était perdue. La catastrophe finale était certaine. Seule la date restait incertaine.

Puis Bauer, frappant sur la table, a déversé son résumé : « Les combattants de la résistance voulaient seulement sauver leur pays. Le Troisième Reich était un État illégal, et chaque citoyen avait le droit de se défendre contre lui. Hitler était le plus grand des criminels de guerre. Il ne peut y avoir de trahison contre un criminel de guerre.

Remer a répondu : « Je ne rétracte aucune de mes déclarations. »

Pendant trois jours, le tribunal de trois juges et de deux laïcs délibéra, puis rendit un verdict : « L'État nazi n'était pas un état de justice, mais un état d'injustice. Les gens du complot du 20 juillet étaient mus par des instincts

patriotiques. Pour la première fois, un tribunal allemand avait déclaré le Reich d'Hitler illégal.

Le héros nazi Otto Ernst Remer, les bras croisés, le visage impassible, s'est entendu condamner à trois mois de prison pour diffamation. (TIME 24 mars 1952)

... et, bien entendu, il n'a pas changé d'avis. Notons ce témoin resté anonyme dans la relation du TIME, qui invoque le « devoir de chaque membre de ce peuple » de se rebeller contre un pouvoir abusif, citant Hitler lui-même. La tête tourne, car un autre concept fut énoncé, impliquant, lui-aussi chaque membre (collectivement) de ce peuple :

Culpabilité collective

Le psychanalyste suisse Carl Jung a écrit un essai influent en 1945 sur ce concept en tant que phénomène psychologique, dans lequel il affirmait que le peuple allemand ressentait une culpabilité collective (Kollektivschuld) pour les atrocités commises par ses compatriotes, et a ainsi introduit le terme dans le discours intellectuel allemand. Jung a déclaré que la culpabilité collective était « pour les psychologues un fait, et ce sera l'une des tâches les plus importantes de la thérapie d'amener les Allemands à reconnaître cette culpabilité ».

Après la guerre, les forces d'occupation alliées en Allemagne occupée par les Alliés ont promu la honte et la culpabilité avec une campagne publicitaire, qui comprenait des affiches représentant des camps de concentration nazis avec des slogans tels que « Ces atrocités : votre faute ! » (Diese Schandtaten : Eure Schuld !).

Le théologien Martin Niemöller et d'autres ecclésiastiques ont accepté la culpabilité partagée dans la Déclaration de culpabilité de Stuttgart de 1945. Le philosophe et psychologue Karl Jaspers a donné des

conférences à des étudiants en 1946 qui ont été publiées sous le titre La question de la culpabilité allemande. Dans cet ouvrage publié, Jaspers décrit comment « la reconnaissance de la culpabilité nationale était une condition nécessaire à la renaissance morale et politique de l'Allemagne ». (Wikipédia)

Culpabilité collective → responsabilité collective → châtiment collectif.

Pendant l'occupation du Troisième Reich en Pologne, les Allemands ont appliqué le principe de responsabilité collective : tout secours offert à une personne de religion ou d'origine juive est punie de mort, non seulement contre les sauveteurs eux-mêmes mais aussi contre leurs familles. L'occupant a pris soin de largement diffuser l'information. Sous l'occupation, pour chaque nazi tué par un Polonais, entre 100 et 400 otages polonais étaient fusillés en représailles. (Wikipedia)

D'autres éléments furent révélés, qui ajoutèrent à la confusion :

Tresckow [l'un de complotistes du 20 juillet] a également « signé des ordres pour la déportation de milliers d'enfants orphelins pour le travail forcé dans le Reich » – ce qu'on appelait la Heu-Aktion. De tels actes ont conduit les historiens à s'interroger sur les motivations des comploteurs, qui semblaient plus préoccupés par la situation militaire que par les atrocités nazies et les crimes de guerre allemands. Cependant, d'autres affirment que, dans de telles actions, Tresckow a dû agir par principe pour poursuivre ses plans de coup d'État.

Gerlach a souligné que les comploteurs avaient des « critères moraux sélectifs » et que, bien qu'ils soient

préoccupés par l'extermination des Juifs dans l'Holocauste, ils étaient beaucoup moins préoccupés par le meurtre de masse de civils à l'Est. Pour Gerlach, la motivation principale des comploteurs était d'assurer la victoire allemande dans la guerre ou au moins d'éviter la défaite. Les arguments de Gerlach furent plus tard soutenus par l'historien Hans Mommsen, qui déclara que les comploteurs s'intéressaient avant tout à la victoire militaire. Cependant, les arguments de Gerlach ont également été critiqués par certains chercheurs, parmi lesquels Peter Hoffmann de l'Université McGill et Klaus Jochen Arnold de la Konrad-Adenauer-Stiftung. Tout en reconnaissant que Tresckow et d'autres conspirateurs du 20 juillet avaient été impliqués dans des crimes de guerre, Arnold écrit que l'argument de Gerlach est trop simpliste. En 2011, Danny Orbach, historien basé à l'Université de Harvard, a écrit que l'interprétation des sources par Gerlach est biaisée et, parfois, diamétralement opposée à ce qu'elles disent réellement. Dans un cas, selon Orbach, Gerlach avait faussement paraphrasé les mémoires du résistant colonel Rudolf Christoph Freiherr von Gersdorff, et dans un autre cas, il avait cité de manière trompeuse un document SS.

Une enquête réalisée en 1951 par l'Institut Allensbach a révélé que « seulement un tiers des personnes interrogées avaient une opinion positive des hommes et des femmes qui avaient tenté en vain de renverser le régime nazi. (Wikipédia)

Complotistes, traîtres, héros, héro-traître et traître-héro, résistants et victimes, devoir de rébellion, interprétations biaisées, mémoires faussement paraphrasées, théologiens et légistes consultés, critères moraux – sélectifs ou non -, motivations fausses et motivations réelles, état illégal, de droit et de non-droit – ou l'inverse, la justice souveraine, et le psychanalyste suisse

qui, en 1945, introduit le concept de *culpabilité collective*. Culpabilité de chacun et en même temps de tous, y compris de ceux qui ne sont pas encore nés, car chacun est forcément partie du tout. Mais, les enfants nés juste avant ou pendant la guerre et ayant été témoins directs des atrocités commises par leurs parents - sans exercer leur devoir de rébellion -, ou ceux, plus nombreux encore nés après la guerre, ne savent pas ce que *culpabilité* veut dire. Carl Jung et Karl Jaspers proposent donc une thérapie psychanalytique pour inculquer aux jeunes la responsabilité et la culpabilité des crimes commises par leurs parents et par leurs grands-parents.

La famille Goebbels – Joseph, son épouse Magda et leurs six enfants – ont vécu une vie heureuse et paisible au château familial de Lanke, près de Berlin.

Lors de l'approche de l'Armée rouge [de Berlin] vers la fin janvier 1945, Joseph ordonne à sa famille d'abandonner le château de Lanke pour Schwanenwerder, plus sûr. C'est depuis Schwanenwerder que les enfants entendent peu après le bruit de l'artillerie à l'est et demandent pourquoi la pluie ne suivait pas le « tonnerre ».

[...]

Vers la fin 1944, Joseph fit envoyer Magda et ses deux filles aînées dans un hôpital militaire pour qu'on les y filme, mais abandonna le projet quand il se rendit compte que ses filles étaient trop traumatisées par les blessures des soldats.

[...]

Le 22 avril 1945 les troupes russes arrivent à Berlin ; Goebbels envoie ses enfants au Führerbunker où se réfugièrent Adolf Hitler et quelques-uns de ses plus proches pour diriger les troupes allemandes pendant la bataille de Berlin. Le chef de la Croix-Rouge allemande et médecin nazi, Karl Gebhardt, propose de sortir les

enfants de la ville avec lui, mais le père refuse.

[...]

Hitler lui-même aimait beaucoup les enfants Goebbels, et même pendant la dernière semaine de sa vie il aimait partager son chocolat avec eux et les laissait utiliser sa salle de bains.

[Hitler se suicide le 30 avril 1945]. Le lendemain, le 1^{er} mai 1945, les six enfants Goebbels furent drogués à la morphine pour les endormir et tués avec des capsules de cyanure cassées dans leurs bouches. Les récits diffèrent sur le degré de participation de leur mère.

Dans le dernier testament de Joseph Goebbels, annexe de celui de Hitler, il prétend que sa femme et ses enfants le soutenaient dans sa décision de ne pas quitter Berlin, étayant son argumentation avec l'affirmation que les enfants soutiendraient sa décision s'ils étaient assez âgés pour parler d'eux-mêmes [Au moment de leur mort, ils avaient de 5 à 13 ans].

Magda paraît avoir envisagé et parlé de tuer ses enfants au moins un mois en avance. Après la guerre, la belle-sœur de Günther Quandt, Eleanore, dira se rappeler que Magda avait dit qu'elle ne voulait pas que ses enfants grandissent en entendant que leur père était l'un des plus grands criminels de l'histoire, et que la réincarnation leur garantirait peut-être une vie future meilleure. (Wikipedia)

Cinquante ans plus tard, dans les Balkans :

Ana Mladić, la fille du criminel de guerre Ratko Mladić, s'est suicidée avec l'arme préférée de son père dans la maison familiale en 1994. Elle avait entendu parler des crimes de son père en Bosnie et ne pouvait pas vivre avec le fait que son père ait commis des actes aussi monstrueux. (X BosnianHistory) (traduction NM)

Ana Mladić a sans doute souffert du syndrome TSPT, qui peut induire, chez certains patients, des pensée suicidaires.

Le trouble de stress post-traumatique (TSPT) a été officiellement reconnu et défini pour la première fois en 1980 lorsque l'American Psychiatric Association l'a ajouté à la troisième édition de son Manuel Diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-III), fournissant ainsi un cadre étiologique qui blâmait l'événement traumatique lui-même plutôt que la faiblesse individuelle.

Cependant, les symptômes de ce que nous comprenons aujourd'hui comme le TSPT ont été documentés beaucoup plus tôt, apparaissant dans des récits historiques de soldats et de civils qui ont subi des traumatismes remontant à l'Antiquité. L'ampleur sans précédent des traumatismes psychologiques de la Première Guerre mondiale a conduit à la reconnaissance du « choc des obus » et de la « névrose de guerre », qui étaient des précurseurs du concept moderne de TSPT. (Google IA 22 Sept 2025, peut contenir des erreurs)

Le trouble de stress post-traumatique (TSPT) est un problème de santé mentale causé par un événement extrêmement stressant ou terrifiant, soit en faisant partie ou en étant témoin. Les symptômes peuvent inclure des flashbacks, des cauchemars, une anxiété sévère et des pensées incontrôlables à propos de l'événement. (16 août 2024 Clinique Mayo). Les symptômes comprennent des souvenirs vifs, un sentiment d'être constamment sur les nerfs et d'éviter les rappels de l'événement. Il est courant que les gens présentent certains des symptômes du TSPT dans les premiers jours suivant l'événement traumatisant. La plupart se rétabliront par eux-mêmes ou avec le soutien de leur famille et d'amis. D'autres peuvent avoir

besoin d'une aide professionnelle. (Better Health Chanell)

Les personnes atteintes de TSPT ont des pensées et des sentiments intenses et intrusifs liés à l'expérience qui durent longtemps après l'événement. Le TSPT implique des réponses de stress telles que : l'anxiété, l'humeur dépressive ou des sentiments de culpabilité ou de honte. Avoir des flashbacks ou des cauchemars. (Cleveland Clinic)

L'hippocampe, une structure cérébrale cruciale pour la formation et la récupération de la mémoire, est souvent affecté par le TSPT. Le stress chronique et les niveaux élevés d'hormones de stress associés au TSPT peuvent entraîner des changements structurels dans l'hippocampe, affectant potentiellement sa fonction et altérant les processus de mémoire. (Dementech Neurosciences)

Le TSPT fait des ravages dans de nombreux mariages, et le taux de divorce est généralement élevé. Par exemple, une étude du Pentagone de 2005 a montré que le taux de divorce chez les anciens combattants d'Irak et d'Afghanistan souffrant de TSPT a atteint 78 %. (Alliance Law Group, PS)

Les témoins d'atrocités n'ont pas le temps de penser à leur culpabilité, car victimes de plein fouet « de l'événement traumatique lui-même plutôt que [coupables] de leur faiblesse individuelle ». Dans certains cas, tel que celui d'Ana Mladić, l'événement traumatisant peut être juste la réalisation qu'un membre de sa famille ait commis des atrocités.

La plasticité cérébrale est la capacité du cerveau de modifier sa structure et ses connexions neuronales (les synapses) tout au long de la vie en réponse à l'appren-

tissage, aux expériences et aux changements d'environnement. Elle permet au cerveau de s'adapter, d'apprendre, de mémoriser et de se réorganiser après une lésion ou un vieillissement. (Google IA, 24 sept 2025, peut contenir des erreurs)

Contrairement à ce qui se passe dans le cas d'un réseau de routes qui facilite la circulation des voitures, mais qui ne change pas en fonction du trafic, ou sur un réseau de transmission d'électricité, qui, lui, ne change pas non plus en fonction des variations de l'énergie électrique qu'il transporte, le réseau neuronal change en permanence. Ces changements sont dû à l'activité hormonale et aux variations de la conductivité chimique et électromagnétique dans les synapses (connections neuronales) – processus en même temps source et effet des sensations affectives ressenties par une personne. L'intensité de ces sensations atteint le paroxysme lors d'événements interprétés comme une menace existentielle. Dans ces cas, l'individu réagit à l'image d'une bête sauvage qui voit sa mort en face. La décharge soudaine d'énergie mentale provoque et est provoquée en même temps par une explosion de l'activité physico-chimique cérébrale, qui déchire le dense tissu neuronal qui la supporte, telle une toile d'araignée qui se déchire lorsque traversée par un jet de pierre. Grâce à sa *plasticité*, le cerveau se met aussitôt à cicatriser la blessure: des neurones meurent, d'autres apparaissent, des millions d'axones modifient radicalement leurs connections. De vastes surfaces du cortex cérébral se trouvent reconfigurées, le fonctionnement du cerveau est altéré, la personne affectée se sent basculer *dans un autre monde*. Littéralement. Ce n'est plus la même personne que celle d'avant le choc.

La blessure cérébrale touche aussi la *mémoire*, que la victime ressent comme envahissant tout son espace conscient. La cicatrisation de la blessure consiste principalement en un effort de refoulement de la mémoire du choc psychologique dans les profondeurs du subconscient. Si cet effort est couronné de succès,

alors aucun des symptômes des névroses caractéristiques du TSPT ne se manifeste, et la personne essaie de maintenir, aussi longtemps que possible, un silence complet concernant l'événement qui l'avait traumatisée. Tout rappel de la mémoire du choc et de son contexte risque de rouvrir la blessure. Les survivants d'atrocités et de massacres évitent de parler de leur passé.

L'échec de la suppression de la mémoire du choc est signalé par l'apparition chez la victime des symptômes du TSPT, symptômes qui s'installent quelques jours après le choc et qui peuvent persister longtemps. Les personnes touchées déclarent être envahies de manière obsessionnelle par la mémoire du choc, ce qui ruine leur vie de tous les jours. Leur comportement peut devenir antisocial. On a vu que, parmi les anciens combattants américains des guerres de l'Iraq et de l'Afghanistan, une minorité avait développé des symptômes du TSPT ; parmi ceux-ci, le taux de divorce fut de 78%.

Le traitement du TSPT est conduit par un professionnel, qui encourage le patient de parler de son trouble, plutôt que d'en garder le silence – d'extérioriser plutôt que de refouler la mémoire obsessionnelle et incapacitante. Le médecin aide le patient gérer la lourde tâche de ce changement de perspective : remplacer le refoulement par l'expression. L'environnement immédiat – famille, amis proches – est essentiel au succès – ou à l'échec – de la guérison.

Ce qu'il faut retenir est que chacun des survivants d'une atrocité ou d'un massacre – perpétreur, victime ou simple témoin – souffre du TSPT, mais seul quelques-uns vont développer les symptômes de ce syndrome – comme dans le cas d'une épidémie où chacun est infecté par le virus mais seulement une partie de la population tombe malade. Grâce à la plasticité du cerveau, le processus de guérison de la blessure se met en marche, avec comme objectif l'oubli. La configuration du cortex cérébral est profondément changée, la personne n'est plus la même que celle d'avant le choc psychologique, sa mémoire est fortement affectée.

Multiplions ceci par des dizaines de millions de survivants des guerres européennes du XXe siècle, et on aura une idée du brutal changement des mentalités des peuples, de l'Atlantique à l'Oural. En France, l'esprit *va-t'en guerre* d'une bonne partie de l'opinion publique a contribué au déclenchement de la première Guerre mondiale, alors que vingt-cinq ans plus tard, en 1939-1940, la vaste majorité de l'opinion refusa le combat. Ce changement brutal et profond des mentalités s'est produit spontanément, comme réaction de défense face à la menace de délitement de la société elle-même. Il a comme conséquence l'extinction, dans les générations suivantes, de la mémoire vive des traumatismes vécus par les parents et par les grands-parents. Ces derniers n'en parlent pas à leurs enfants. C'est ce que les époux Goebbels ont fait: Magda a préféré mettre ses six enfants à mort plutôt que de les savoir « ... grandir en entendant que leur père était l'un des plus grands criminels de l'histoire ».

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière affirmation. Magda a-t-elle vraiment pensé et/ou fait ça ? C'est *Wikipedia* qui le dit :

Magda paraît avoir envisagé et parlé de tuer ses enfants au moins un mois en avance. Après la guerre, la belle-sœur de Günther Quandt, Eleanore, dira se rappeler que Magda avait dit qu'elle ne voulait pas que ses enfants grandissent en entendant que leur père était l'un des plus grands criminels de l'histoire, et que la réincarnation leur garantirait peut-être une vie future meilleure. (Wikipedia)

Günther Quandt, industriel allemand, a été le premier mari de Magda Goebbels. Ils ont eu un garçon ensemble, qui avait échappé au sort de ses demi-sœurs-frères, car se trouvant prisonnier dans un camp américain au moment du suicide des Goebbels. Eleanore est la belle-sœur de Günther. Ni l'un ni l'autre n'ont été témoins directs des faits dont ils semblent donner *leur interprétation*. A qui Eleanore « dira se rappeler » ? On ne sait pas. Par combien d'étapes – chaque étape étant une *interprétation*

– cette information est-elle passée avant de se trouver imprimée sur cette page ? Et quelle *interprétation* le lecteur de mon texte va lui en donner ? Notons que les interprétations successives sont cumulatives et contribuent fortement à brouiller la réalité. Le seul élément réel de cette histoire semble être les restes des bonbons à la cyanure retrouvés dans la bouche des enfants Goebbels lors de l'autopsie des corps réalisée par les médecins soviétiques.

Hitler lui-même aimait beaucoup les enfants Goebbels, et même pendant la dernière semaine de sa vie il aimait partager son chocolat avec eux et les laissait utiliser sa salle de bains. (Wikipedia)

Hitler a-t-il vraiment fait ça ? Cette *information* nous a été transmise par l'un des derniers survivants du Bunker, avant l'arrivée des soviétiques. Il se peut que le témoin direct, s'il a existé, ait voulu rehausser, pour la postérité, l'image de son idole disparue. On a mentionné plus haut la remarque de Staline rapportée par sa fille :

La fille de Staline, Svetlana Alliluyeva, « se souvient que son père avait dit après [la guerre]: « Avec les Allemands, nous aurions été invincibles » (Wikipedia)

Peut-on conclure que Staline fut le premier négationniste ?

La vérité n'existe pas. La mémoire vive des événements vécus par les ancêtres se transmet aseptisée, desséchée de sa composante affective, car les parents ne parlent pas à leurs enfants des chocs qui les avaient traumatisés ; et les affabulations de témoins - réels ou supposés - ne font que brouiller d'avantage l'interprétation que les nouvelles générations peuvent en faire. Un jeune né autour de l'an 2000, s'il s'y intéresse réellement, va interpréter l'*histoire* du XXe siècle européen à sa manière, en fonction de sa mentalité actuelle. L'interprétation d'un jeune européen risque d'être totalement différente de celle d'un américain.

Ce qui est transmis d'une génération à l'autre est la mentalité d'un groupe social à une époque donnée ; elle est interprétée par la nouvelle génération en fonction de sa propre mentalité.

Revenons au TSPT. Pendant le processus de cicatrisation de la blessure psychique, certains patients confirment à leur médecin ou à leurs proches la présence d'un sentiment de culpabilité, qu'ils n'arrivent pas à réprimer. Il s'agit d'une infime partie des personnes atteintes de TSPT. Que se passe-t-il chez les autres, ceux qui se taisent ? On ne le saura jamais. De toute façon ce sentiment est profondément personnel, il n'y a pas la moindre trace de *collectivité* dans ce concept. Ce n'est pas l'avis du psychiatre Carl Gustav Jung, inventeur du concept de *culpabilité collective*. Remarquons tout d'abord que Jung est Suisse, et que la Suisse est ce minuscule pays au centre de l'Europe qui a échappé miraculeusement au suicide collectif du continent. Jung sait-il de quoi il parle ? Il est difficile de le dire, car :

Jung a déclaré que la culpabilité collective était « pour les psychologues un fait, et ce sera l'une des tâches les plus importantes de la thérapie d'amener les Allemands à reconnaître cette culpabilité ».

Il faut lire plusieurs fois cette phrase. Il semble que le concept de *culpabilité collective* existe bel et bien *comme un fait*, pour les psychologues seulement (lesquels ? Suisses ou Allemands ?). Mais les Allemands, survivants en 1945 de l'enfer, ne s'en rendent pas compte !? Comme on l'a vu, le processus naturel de guérison de chaque Allemand, suite à son passage aux enfers, exige la suppression de la mémoire des traumatismes vécus, y compris des effets secondaires éventuels, tel que le sentiment de culpabilité. Les Allemands eux-mêmes se considèrent non-coupables ! Mais un psychiatre leur prescrit une thérapie de masse pour une maladie qui n'existe pas, *afin de les rendre coupables*, collectivement.

Je ne sais pas si le paragraphe ci-dessus est confus ou non. Ce qui me frappe est la similitude de démarche entre Jung et Lénine. Pour ce dernier, les concepts de *conscience de classe* et de *lutte des classes* étaient ignorés par la classe des prolétaires, qui n'existait pas en Russie en 1918. Il suffisait donc d'inculquer aux ouvriers russes ces concepts par une éducation (thérapie ?) appropriée. Il me semble que Jung procède exactement de la même manière que Lénine.

Les inventeurs de la psychanalyse, Sigmund Freud et Carl Jung, ainsi que ceux du marxisme-léninisme, Karl Marx, Frederik Engels et Vladimir Lénine, ont créé un nombre sans précédent de nouveaux concepts, dont la plupart se sont révélés imaginaires, sans aucun rapport avec la réalité. La création massive de nouveaux concepts ne fait qu'accroître la confusion.

« La grande conceptualité freudienne a sans doute été nécessaire, j'en conviens. Nécessaire pour rompre avec la psychologie dans un contexte donné de l'histoire des sciences. Mais je me demande si cet appareil conceptuel survivra longtemps. Je me trompe peut-être, mais le ça, le moi, le surmoi, le moi-idéal, l'idéal du moi, le processus secondaire et le processus primaire du refoulement, etc. - en un mot les grandes machines freudiennes (y compris le concept et le mot d'inconscient !) - ne sont à mes yeux que des armes provisoires, voire des outils rhétoriques bricolés contre une philosophie de la conscience, de l'intentionnalité transparente et pleinement responsable. Je ne crois guère à leur avenir. Je ne pense pas qu'une métapsychologie puisse résister longtemps à l'examen. On n'en parle déjà presque plus. » (Jacques Derrida, 2001, cité dans Michel Onfray, Le crépuscule d'une idole, Le Livre de Poche, 2010)

La littérature sur la psychanalyse est pléthorique. Le nombre d'ouvrages qui expliquent, racontent, théorisent, simplifient, compliquent, commentent, analysent, abrègent, condensent, développent, obscurcissent la théorie de Freud est considérable... Autant que de gloses sur le christianisme ou, il y a peu, sur la patristique marxiste... Il n'y a rien à sauver de ces tonnes de papier inutiles. Les psychanalystes qui publient leurs cogitations valent les évêques qui imprégnaient leurs prosopopées dans le Moyen Age chrétien ou les membres du Politburo qui édictaient leurs discours marxistes-léninistes au Soviet suprême. (Michel Onfray, Le crépuscule d'une idole, Le Livre de Poche, 2010)

De cet épais brouillard conceptuel, que peut-on retenir ? Même les philosophes perdent leur Latin. Pourtant, tout le monde sait que *ruminer le passé* ne mène à rien, car empêchant le cerveau humain de (re)construire son avenir – sa seule et unique tâche. Le baby-boom qui a suivi la Deuxième Guerre Mondiale en Europe et en Amérique, phénomène spontané et naturel, semble le confirmer.

On a vu que les concepts représentent le seul moyen d'apprendre, de comprendre, et de construire la niche écologique dans laquelle on existe. On apprend, on comprend et on crée la *réalité*. D'autre part, une société humaine ne peut pas exister sans communication; le seul moyen de communiquer est par concepts ; notre espace mental est une collection de concepts ; la *réalité* dans laquelle on vit est faite d'instances conceptuelles, interprétées chaque fois différemment lors de leur communication, car l'interprétation est fonction du contexte. La création d'un nouveau concept augmente notre *réalité*, tout en ajoutant de la confusion par l'ambiguïté qui lui est inévitablement associée. On crée un nouveau concept pour mieux comprendre notre *réalité*, alors qu'en réalité on la rend de moins en moins compréhensible.

Si le paragraphe ci-dessus vous semble une phallacie, un sophisme, un raisonnement circulaire, c'est qu'il l'est, effectivement. On ne peut définir notre réalité que par son rapport à la confusion de ses concepts.

Dans un article intitulé *Confusion de concepts, concepts essentiellement contestés et définition*, Stefan Goltzberg écrit :

Cet article porte sur un point de méthodologie de la recherche juridique et pose la question : dans quelle mesure est-il opportun de convoquer une notion philosophique ou un auteur de la tradition ? En un mot, la réponse sera : il convient de citer le moins possible de philosophes (même et surtout ceux qu'on s'attend à entendre citer) et en tout état de cause de n'invoquer un concept philosophique que si cela s'avère utile.

[...] La confusion est un phénomène qui apparaît de manière récurrente dans l'usage de la langue, en particulier – paradoxe apparent – dans certains usages juridiques, qui visent, justement, à la clarté dans l'exposition des règles de droit. Malgré les efforts de clarté et de clarification dont font preuve les spécialistes de la rédaction des lois – discipline que l'on appelle parfois la « légistique » – il n'a pas été possible, loin s'en faut, de dissiper toutes les obscurités et confusions. L'objet du présent article est de distinguer les différentes attitudes adoptées à l'endroit des notions confuses et de plaider pour une attitude prudente et économique à leur endroit. En un mot, le fait qu'il existe une confusion irréductible dans la langue ne constitue pas une raison pour ne pas mettre tout en œuvre pour limiter cette confusion. Que la mission d'élimination des notions confuses soit impossible à atteindre ne doit pas délégitimer le travail de clarification. À cet égard, on

peut distinguer deux grandes orientations, qui sont la traduction de deux projets. Selon le projet moderne, la confusion est un obstacle qu'il convient de surmonter à tout prix. La recherche consistera notamment à décomposer les notions confuses, afin de dissoudre la confusion et d'offrir un vocabulaire clair, univoque et désambiguïsé. Rappelons qu'au XVII^e siècle, la clarté ne figure pas simplement parmi les exigences esthétiques et pédagogiques, mais constitue pour certains auteurs le signe de la vérité. Au côté du projet moderne, un autre projet, appelé parfois postmoderne, entretient avec les notions confuses un rapport très différent : tantôt une grande tolérance pour les notions confuses, tantôt une célébration de ce qu'un terme est indéfinissable, donc confus du point de vue de celui qui cherche une définition, même si on imagine davantage un auteur se réjouir de l'indéfinissabilité que de la confusion à proprement parler, cette dernière notion comportant une connotation péjorative. Il arrive que l'indéfinissabilité devienne alors une marque de sérieux et de profondeur. Le romantisme allemand, qui a beaucoup puisé dans des notions indéfinissables, a influencé durablement un pan de la pensée française et continentale. Celle-ci semble avoir conservé un certain scepticisme quant au projet consistant à réduire les notions à des catégories claires et distinctes. À cet égard, il faut distinguer l'approche pragmatique qui suspend la définition de certaines notions et l'approche sceptique, antimoderne, qui refuse jusqu'à l'entreprise de définition de ces notions. Le pragmatiste n'exclut pas d'emblée la possibilité de définir son objet une fois la recherche accomplie. Il peut certes se passer de définition au début de la recherche, mais rien ne l'empêche de proposer ou d'adopter une définition qui, au moment opportun de son enquête, saisira le mieux la nature de l'objet qu'il étudie. Le sceptique, en revanche,

refuse de définir l'objet, à quelque moment que ce soit.
(Stefan Goltzberg, Centre Perelman de philosophie du droit,
Université Libre de Bruxelles, Cahiers N°30 - RRJ - 2016-5)

L'idée « de citer le moins possible de philosophes [...] et de n'invoquer un concept philosophique que si cela s'avère utile » me semble bonne, même si le concept *utile* me paraît ambigu.

* * *

Nous avons vu qu'un individu est entièrement défini par sa mentalité, qui est aussi la mentalité du groupe social dans lequel il est intégré, dans les limites d'un niveau d'ambiguïté socialement acceptable et accepté. Ce niveau d'ambiguïté ou d'incertitude laisse la place aux variations individuelles, subjectives, de s'exprimer, sans risque de compromettre la *cohérence* de la mentalité du groupe. Autrement dit, la société *tolère* les comportements sociaux hors-normes, pourvu qu'ils restent à l'intérieur de limites acceptables. Dans une réalité en continuel changement, l'ambiguïté fournit au cerveau individuel la zone d'équilibre, qu'on va appeler *zone de tolérance sociale*, indispensable à sa survie au milieu de son groupe social, permettant ainsi la survie et l'épanouissement du groupe social lui-même. Pour s'assurer que son comportement reste à l'intérieur de la *zone de tolérance sociale*, le cerveau dispose de trois mécanismes : l'intuition, le jugement ou le discernement, et la prise de décision.

L'intuition est une forme de connaissance immédiate et directe, sans recours au raisonnement logique ou à l'analyse. Elle se manifeste par un sentiment, une impression, une « petite voix » intérieure ou une inspiration soudaine, résultant souvent de l'assemblage inconscient de nos expériences et de nos connaissances. Il

s'agit de saisir une vérité sans pouvoir expliquer précisément pourquoi.

L'intuition est perçue comme une sensation corporelle, une impression, une certitude soudaine, plutôt qu'une pensée rationnelle. Elle est souvent le résultat du traitement inconscient de nombreuses informations accumulées au fil du temps. Elle ne demande pas de temps de réflexion. Elle n'est pas le fruit de la déduction logique, mais d'une compréhension intuitive qui vient de l'intérieur.
(Google IA, 26 Oct 2025, peut contenir des erreurs)

L'intuition appartient donc entièrement au subconscient. En revanche, l'apport de la conscience dans les processus de *jugement* et de *prise de décision* est indéniable, mais, dans beaucoup de cas reste limité. Notre comportement conscient – discernement, jugement, prise de décision – est fortement ancré dans notre subconscient qui, lui, se construit pendant notre enfance et notre première jeunesse dans la matrice de la mentalité du groupe social auquel on appartient.

Intuition, discernement et prise de décision caractérisent le *mode opératoire* de notre cerveau. Son champ d'action est limité par l'espace conceptuel à l'intérieur duquel il opère. Cette limite est infranchissable. On a vu qu'elle représente la limite de notre liberté, qui ne peut s'exprimer qu'à l'intérieur de notre mentalité.

Reformulons ici la définition énoncée plus haut : notre espace mental, ou *mentalité*, est constitué par les *catégories conceptuelles* qu'il contient et par le *mode opératoire* – interprétation, jugement ou discernement, prise de décision – correspondant. L'interprétation, le discernement et la prise de décision individuelle sont principalement déterminés par la mentalité du groupe auquel l'individu appartient, et non pas par son acuité intellectuelle, son QI ou son niveau de culture.

Tout concept qui n'est pas présent dans une au moins des catégories conceptuelles de notre cerveau reste invisible à notre esprit. On a dit, correctement, que *la mentalité rend aveugle*.

Littéralement : Bill Clinton l'avoue, en toute sincérité :

'I saw nothing, I did nothing wrong,' Bill Clinton says as he testifies about Jeffrey Epstein. (BBC, 27 Feb 2026)

La mentalité d'un groupe social n'est pas fixe, mais change lentement, suivant l'évolution de la société, en particulier de sa structure sociale. Les sociétés primitives étaient égalitaires, leur mentalité uniforme. La division du travail et l'apparition des économies agricoles et pastorales, ont conduit à la stratification en couches sociales et culturelles de la société. La mentalité a suivi : on parle couramment de mentalité d'aristocrates, de riches, de paysans. Aux Etats-Unis, c'est de la sous-culture des camionneurs et de la mentalité hippy dont on a parlé. Mais ces deux mentalités restent fortement ancrées dans un *socle commun* de comportements appelé *mentalité américaine*. Dans le cas de questions touchant l'ensemble du groupe social, la nature des analyses et des décisions prises par les élites dirigeantes appartient au *socle commun de mentalité* du groupe. Karl Marx avait dit : « Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes. » On peut ajouter : « La mentalité des élites est aussi, à toutes les époques, la mentalité dominante ». Les exemples dans ce sens abondent.

En France, à la veille de la Première Guerre mondiale, l'opinion des Français était fortement divisée entre pacifistes et nationalistes. Jean Jaurès, chef de file des pacifistes, fut assassiné le 31 juillet 1914. Le 4 août, les parlementaires français proclament à l'unanimité « l'Union sacrée » :

Suite à l'assassinat de Jean Jaurès, le Parlement a réagi par une "Union sacrée" nationale, qui a vu la gauche française, y compris les socialistes, se rallier à la défense de la patrie. Bien que Jaurès ait été un ardent opposant à la guerre, sa mort a marqué la fin des divisions politiques, aboutissant à une solidarité nationale qui a

permis la mobilisation militaire et la création d'un gouvernement d'union nationale. (Google IA, 1 Nov 2025, peut contenir des erreurs)

Raoul Villain, l'assassin de Jean Jaurès, est acquitté le 29 mars 1919 par onze voix sur douze, un juré ayant même estimé qu'il avait rendu service à sa patrie : « Si l'adversaire de la guerre, Jaurès, s'était imposé, la France n'aurait pas pu gagner la guerre. » La veuve de Jaurès est condamnée aux dépens (paiement des frais du procès).

Raoul Villain est exécuté le 14 septembre 1936 à Ibiza (Baléares) par des anarchistes espagnols. (Wikipedia)

Le comportement des acteurs des événements ci-dessus est totalement irrationnel. Il fut déterminé par le concept de *défense de la patrie*, puisé dans le socle commun de la mentalité française de l'époque. Qu'un jury populaire puisse acquitter à 11 contre 1 un assassin pris en flagrant délit et avouant son crime, dépasse l'entendement. Pourquoi la justice de ce pays s'est-elle dessaisie de ce crime politique ? Méditons l'énoncé « *Si l'adversaire de la guerre, Jaurès, s'était imposé [écartant ainsi le danger de guerre], la France n'aurait pas pu gagner la guerre [car le recours au concept « patrie en danger » n'aurait pas eu lieu]* ». La condamnation de la veuve de la victime au paiement des frais du procès lors duquel l'assassin fut acquitté me semble particulièrement problématique.

Les concepts *justice*, *république* et *démocratie* ont été parmi les plus malmenés dans l'histoire européenne.

La justice à Athènes au IV^e siècle avant J.C, est l'un des piliers de la démocratie. Elle repose sur la participation des citoyens et l'absence de magistrats professionnels. Ce système, bien que garantissant une large implication du

peuple, présente des limites, notamment une forte influence de la rhétorique et des risques de manipulation politique. (Anne-Emmanuelle Veisse, Université Gustave Eiffel)

Socrate a été jugé par l'Héliée, le tribunal populaire d'Athènes, à la suite d'une accusation portée par trois citoyens : Méléto (poète), Anytos (homme politique) et Lycon (orateur). Ils l'ont accusé de ne pas croire aux dieux de la cité, d'introduire de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse. Le procès a abouti à la condamnation de Socrate à la peine de mort. (Google IA, 4 Nov 2025, peut contenir des erreurs)

Les chefs d'accusation contre Socrate sont ambigus. Que veut dire exactement *corrompre la jeunesse* ? Tout dépend de l'interprétation qu'on en fait, interprétation influencée par le contexte.

Les accusateurs de Socrate ont fabriqué un motif suffisamment vague et ambigu, pour laisser au tribunal populaire la latitude de l'interpréter en fonction du contexte politique du moment. Pour éviter ce genre de situations *injustes*, Platon a imaginé une *République* dans laquelle le peuple serait dessaisi de l'exercice de la justice, au profit du philosophe-roi, «*connaisseur du Bien et du Juste, seul à même de gouverner bien* ». Le concept *conflit d'intérêts* n'avait pas encore été inventé. En concentrant entre les mains d'une seule personne les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, Platon a défini *l'état totalitaire*.

Au Moyen Orient et autour de la Méditerranée, c'est le concept d'*honneur* qui caractérise la plupart de mentalités.

Le comportement basé sur l'honneur est un ensemble de pratiques contrôlantes, coercitives ou violentes appliquées à un individu par la famille, la famille élargie ou les membres de la communauté. La motivation est de protéger ou de restaurer l'« honneur » perçu de la famille ou de la communauté, qui aurait été humilié par les actions réelles

ou perçues de la victime.

L'idée centrale est que la réputation de la famille dépend du comportement de ses membres et que toute transgression doit être punie pour éliminer la honte perçue. (Google IA, 1 Nov 2025, peut contenir des erreurs)

Apparu d'abord comme phénomène entre clans d'une même société, le comportement *pour l'honneur* s'est installé rapidement dans les rapports entre ethnies et tribus. Il est devenu le trait dominant des mentalités *mafioso* des populations du sud de l'Italie et des îles de la Méditerranée occidentale : Sicile, Sardaigne et Corse.

La prophétie de Platon

L'étude du cas de l'*Arme du gaz* par laquelle ce livre a commencé nous a permis d'éclaircir nombre d'aspects obscurs dans cette affaire. Mais l'observation de Jacques Follorou suivant laquelle

[Les principaux pays occidentaux] ont partagé dès l'automne [2021] leurs informations sur les menaces qui visaient Kiev. Ils en ont cependant fait une lecture différente, les Anglo-Saxons tenant pour acquis une attaque, les Européens estimant possible une négociation.

... était restée sans explication. Si on change de perspective, en abordant notre analyse sous l'angle des mentalités, alors l'explication devient évidente : la ligne de fracture dans l'analyse des informations partagées par ce groupe homogène de hauts fonctionnaires supposés experts en relations internationales, sortis probablement des mêmes écoles de sciences politiques, s'est placée suivant les *mentalités*, critère clairement exprimé dans l'énoncé du journaliste : mentalité anglo-saxonne vs mentalité européenne. On a vu que, dans certains contextes, la mentalité rend aveugle.

"This thing was a huge shock ... we could see the Russian battalion tactical groups amassing, but different countries had very different perspectives," Johnson told CNN's Richard Quest.

Boris Johnson a été choqué par l'incapacité de ses collègues chefs d'états et de gouvernements de voir l'évidence. On se rappelle que, en 1940 comme en 2022, face à des situations

similaires, Winston Churchill et Boris Johnson ont réagi de la même manière, chaque fois à l'opposé de la réaction des puissances européennes.

Quelle est la mentalité qui a guidé Angela Merkel dans son action politique - amitié, collaboration économique, alliance contre l'Europe - perçue comme favorable à la Russie de Vladimir Poutine ? Est-ce en tant qu'agente soupçonnée de la Stasi Est-allemande qu'elle a agi ainsi ? C'est une question que les Allemands se sont posés dès 2002, date à laquelle Merkel devint présidente de l'Union chrétien-démocrate (CDU), le grand parti de droite de la République fédérale. En Allemagne, son avènement fut ressenti comme une mise à l'écart brutale de son chef et mentor, Helmut Kohl, artisan révérend de la réunification. Des années plus tard, lorsque Michael Naumann demanda à Kohl, lors d'un dîner : « Herr Kohl, qu'est-ce qu'elle veut exactement ? » la réponse fut laconique : « Le pouvoir ».

La décision de Merkel d'entrer en politique est le mystère central d'une vie opaque. Elle parle rarement d'elle en public et n'a jamais expliqué sa décision. (George Parker, The Quiet German) (traduction NM)

Une vie opaque en effet, car remplie d'ambiguïtés, de zones d'ombre et d'apparentes contradictions. Angela avait passé son enfance et sa jeunesse en République démocratique allemande (RDA).

Angela Kasner [...] est devenue, tout au plus, une opposante passive au régime [communiste]. Evelyn Roll, l'une de ses biographes, a découvert un document de la Stasi, daté de 1984, qui était basé sur des informations fourni par un ami de Merkel. Il décrit Merkel comme « très critique envers notre État ». « Depuis sa fondation, elle a été enthousiasmée par les revendications et les actions de Solidarité en Pologne.

Bien qu'Angela considère le rôle dirigeant de l'Union soviétique comme celui d'une dictature à laquelle tous les autres pays socialistes obéissent, elle est fascinée par la langue russe et la culture de l'Union soviétique ».

Étudiante très douée, la jeune Angela a acheté son premier disque des Beatles, « Yellow Submarine », lors d'un voyage à Moscou, après avoir remporté un concours national de langue russe. Bien des années plus tard, en 2011, son père le pasteur Horst Kasner a envoyé une coupure de journal à un collègue [communiste], avec une photo de Merkel debout à côté du président russe, Vladimir Poutine. À la grande joie de son collègue, Poutine a été cité exprimant son admiration pour le premier dirigeant mondial avec lequel il pouvait converser dans sa langue maternelle. (Wikipedia)

Kasner s'est installé à l'Est selon les souhaits du pasteur des Jeunes Hans-Otto Wölber, le futur évêque de Hambourg (1964-1983), qui craignait qu'une pénurie de pasteurs à l'Est ne joue contre l'Église. Kasner a trouvé un poste de pasteur à l'Église évangélique de Berlin-Brandebourg et la famille a déménagé dans un presbytère dans le village de Quitzow près de Perleberg. Les pasteurs ont pris diverses positions dans leur volonté de coopérer avec les autorités communistes.

Kasner était considéré comme un chef religieux et un idéaliste qui ne s'opposait pas à la gouvernance de l'Église ou à la politique du parti socialiste, contrairement à Schönherr et Hanfried Müller (membres du groupe de travail de Weissensee (Weißenseer Arbeitskreis) qui s'opposaient à la tendance nationale-conservatrice dominante de l'évêque de Berlin-Brandebourg Otto Dibelius). Du point de vue de la gouvernance, Kasner était considéré comme l'une des forces les plus « progressistes ». À l'époque de la RDA, il fut surnommé à

plusieurs reprises « Kasner le rouge ». Il a longtemps été directeur du collège pastoral à un poste clé au sein de l'Église évangélique de Berlin-Brandebourg.

Kasner a fait des voyages à l'étranger dans le cadre du Front national et a eu le privilège de se rendre à l'Ouest soit en voiture de fonction, soit en véhicule privé, qui pouvait être obtenu par l'intermédiaire de Genex. D'autre part, sa femme, Herlind, n'a pas été autorisée à le faire en raison de sa position d'enseignante de la RDA. Un effort de recrutement de la Stasi est présumé avoir échoué. Contrairement aux enfants des familles d'autres pasteurs, l'éducation supérieure des enfants Kasner n'a pas été entravée.

À partir de la fin des années 1960, Kasner critique l'ordre social de l'Allemagne de l'Ouest : il ne soutient pas la réunification. (Wikipédia)

Mission accomplie ! Le pasteur Kasner a réussi à changer la *mentalité* de la jeune génération de la RDA. Celle-ci se considère désormais comme seul pays allemand. Pour elle, l'Allemagne de l'ouest est devenue un pays étranger. Le concept de *réunification* n'a plus de sens. Bien des années plus tard, la Réunification de 1990 s'avéra contre-nature, confirmant ainsi la prophétie de Kasner : alors que sa fille était chancelière de l'Allemagne réunie, la République fédérale fut stupéfaite par l'apparition inattendue (2015) et le succès électoral du parti *Alternative für Deutschland* (AfD), affichant une idéologie vaguement néo-nazie et un soutien ferme à la Russie de Vladimir Poutine. Cette idéologie fut ressentie comme *étrangère* à la mentalité de la majeure partie des électeurs allemands. La ligne de fracture s'est avérée être la frontière entre les deux Allemagnes d'avant la chute du Mur : AfD est apparu dans les provinces de l'ancienne RDA.

La mission du pasteur était de construire un protestantisme nettement est-allemand, mais de séparer l'État et

l'Église – rendant, comme les Écritures l'enseignaient, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Les responsables de l'Église luthérienne d'Allemagne de l'Ouest l'appelaient « Kasner rouge » en raison de son exode vers l'est. Son statut de pasteur d'origine occidentale lui aurait apporté des avantages particuliers en RDA, notamment l'accès à des textes dissidents et deux voitures à l'usage de sa famille. Selon l'un d'eux, il a continué à croire au socialisme après la dissolution de la RDA ; un autre, qu'il a trouvé une base scripturaire pour les principes communistes mais qu'il a été déçu par les politiques imposées par l'État satellite soviétique.

Les tensions ont couvé au cours de la décennie suivante, a déclaré Pollack, mais dans les années 1970, les dirigeants de l'Église ont accepté que « l'objectif principal était de construire le socialisme ».

Le père de Merkel a adopté cet objectif parce qu'il était attaché aux idéaux socialistes, a déclaré Reifenstein, un ancien chef de Waldhof. Kasner a pris part à la Conférence chrétienne pour la paix d'influence soviétique basée à Prague, ainsi qu'au groupe de travail Weissenseer qui a défini l'Église protestante comme « l'Église dans le socialisme ». Mais Reifenstein a déclaré que Kasner en était venu à s'opposer à l'État est-allemand car il anéantissait la libre discussion au sein de l'Église et poursuivait des modèles plus stricts de planification économique. En 1989, a-t-il dit, alors que les troubles montaient en Europe de l'Est, le pasteur s'est joint aux manifestations antigouvernementales qui occupaient les bureaux de la sécurité de la RDA.

« Il était socialiste, mais il savait que beaucoup de choses avaient mal tourné », a déclaré Jacqueline Boysen, journaliste allemande et biographe de Merkel.

Même en tant qu'adepte du socialisme, a déclaré Boysen, Kasner s'est engagé avec ses critiques, présentant à Merkel

le travail du dissident russe Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne. Le pasteur a été soupçonné par la police secrète, qui a essayé de le faire travailler comme informateur. Ils essaieront plus tard de recruter Merkel.
(*The Washington Post*, The pastor's daughter: How a striking family history shaped Germany's powerful chancellor, September 11, 2017)
(traduction NM)

Le pasteur Horst Kasner, en vrai idéaliste, a sacrifié la carrière professionnelle et donc la vie de son épouse, mère de ses enfants, sur l'autel du « protestantisme rouge » de la RDA. Comme on le constate ici, l'idéalisme tue.

On peut s'étonner du fait que la Stasi, bien qu'au courant de ses critiques envers le régime communiste est-allemand, a laissé le pasteur continuer à prêcher en RDA. Ce n'est pas étonnant. C'est en examinant l'ambiguïté attachée au concept d'*agent informateur de la Stasi* qu'on trouve l'explication. Qui est *agent informateur* ? Il y a celui qui, de sa propre initiative, contacte la Stasi et se met à sa disposition. Il y a aussi celui qui, contacté par la Stasi dans le plus grand secret, est forcé de devenir agent, car sinon de graves conséquences pourraient s'abattre sur lui et sur sa famille. Ni l'un ni l'autre n'est rémunéré, mais ils pourraient bénéficier de privilèges : achat d'une voiture, accès à la lecture de la presse étrangère, etc. C'est, comme on l'a vu, le cas du pasteur Horst Kasner et de ses enfants, qui ont pu étudier dans des écoles d'élite, interdites d'accès aux enfants des autres pasteurs.

Evelyn Roll, l'une de ses biographes, a découvert un document de la Stasi, daté de 1984, qui était basé sur des informations fournies par un ami de Merkel. Il décrit Merkel comme « très critique envers notre État ».

[...]

En 1984, Schindhelm et Merkel ont commencé à partager un bureau et, autour d'un café turc qu'elle préparait, sont devenus proches. Ils avaient tous deux une vision assez critique de l'État est-allemand.

Schindhelm avait passé cinq ans à étudier en Union soviétique, et lorsque la nouvelle de la politique de perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev s'est répandue en Allemagne de l'Est, par le biais de la télévision ouest-allemande, Merkel l'a interrogé sur le potentiel d'un changement fondamental. Ils sentaient tous les deux que le monde de l'autre côté du Mur était plus désirable que le leur. (Des années plus tard, Schindhelm, qui est devenu directeur de théâtre et d'opéra, a été révélé avoir été contraint par la Stasi à servir d'informateur, bien qu'il n'ait apparemment jamais trahi personne.) (George Parker, The Quiet German) (traduction NM)

Merkel a fait parler Schindhelm, son collègue de travail, et a critiqué le régime avec son autre collègue. Dans les deux cas, elle s'est faite espionner par la Stasi sans le savoir, et récompensée pour avoir si bien joué son rôle : voyages à l'étranger, études dans des écoles d'élite inaccessibles aux enfants de pasteurs. Merkel, comme son père, a servi d'appât, pour dénicher, attirer et exposer à la Stasi ceux de ses collègues partageant les mêmes idées qu'elle, mais généralement auto-réduits au silence par le régime oppressif Est-allemand. Ni Angela, ni son père, n'ont été agents informateurs de la Stasi.

On assiste ici à l'une des méthodes les plus efficaces qu'un régime totalitaire ait pu inventer pour contrôler la pensée de son peuple. La méthode de l'appât fut utilisée par les services de sécurité de tous les pays de l'est membres de l'empire soviétique. Parmi eux, la Stasi allemande et la Securitate roumaine furent les plus productives.

Le travail de la famille Kasner en RDA a aidé le régime à changer la mentalité des nouvelles générations d'Est-allemands, mais pas dans le sens prévu. Comme on l'a vu plus haut :

La mission du pasteur était de construire un protestantisme nettement est-allemand, mais de séparer

l'État et l'Église – rendant, comme les Écritures l'enseignaient, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. [...] dans les années 1970, les dirigeants de l'Église ont accepté que « l'objectif principal était de construire le socialisme ».

Le père de Merkel a adopté cet objectif parce qu'il était attaché aux idéaux socialistes, a déclaré Reifenstein.

Kasner invoque la parole du Christ pour légitimer le régime du stalinien Walter Ulbricht. À la chute du Mur, en 1989 :

« Il était socialiste, mais il savait que beaucoup de choses avaient mal tourné », a déclaré Jacqueline Boysen, journaliste allemande et biographe de Merkel. (The Washington Post, idem) (traduction NM)

Angela Kasner avait d'autres idées pour son avenir et est devenue, tout au plus, une opposante passive au régime. Evelyn Roll, l'une des biographes de Merkel : « Depuis sa fondation, elle a été enthousiasmée par les exigences et les actions de Solidarnosc en Pologne. Bien qu'Angela considère le rôle dirigeant de l'Union soviétique comme celui d'une dictature à laquelle tous les autres pays socialistes obéissent, elle est fascinée par la langue russe et la culture de l'Union soviétique. »
[...]

Un jour de 1985, Merkel s'est présentée au bureau avec le texte d'un discours prononcé par le président ouest-allemand, Richard von Weizsäcker, à l'occasion du quarantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Weizsäcker a parlé avec une honnêteté sans précédent de la responsabilité de l'Allemagne dans l'Holocauste et a déclaré que la défaite du pays était un jour de libération. Il a exprimé sa conviction que les Allemands, face à leur passé, pouvaient redéfinir leur

identité et leur avenir. En Occident, le discours est devenu un jalon dans le retour du pays à la civilisation. Mais en Allemagne de l'Est, où l'idéologie avait déformé l'histoire du Troisième Reich au point de la rendre méconnaissable, le discours était pratiquement inconnu. Merkel s'était procuré un exemplaire rare grâce à ses relations dans l'Église, et elle en a été profondément frappée. [...]
[Dans la RDA] « Les gens manquaient vraiment d'identité – il y avait un énorme vide pour donner un sens à votre existence », a déclaré Schindhelm.
[...]

La décision de Merkel d'entrer en politique [à la chute du communisme] est le mystère central d'une vie opaque. Elle parle rarement d'elle-même en public et n'a jamais expliqué sa décision. [...] La réunification signifiait en réalité l'annexion de l'Est par l'Ouest, ce qui nécessitait de donner aux Allemands de l'Est des postes gouvernementaux de premier plan. Le sexe et la jeunesse de Merkel ont fait d'elle une option attrayante. [...] Elle se fit présenter au chancelier Helmut Kohl, et de Maizière suggéra à Kohl de l'intégrer à son cabinet. À la surprise de Merkel, elle a été nommée ministre des Femmes et de la Jeunesse, un domaine, avoue-t-elle à un journaliste, qui ne l'intéresse pas. Elle n'était pas une politicienne féministe, [...] elle n'avait aucun programme politique. Selon Karl Feldmeyer, correspondant politique du Frankfurter Allgemeine Zeitung, ce qui a motivé Merkel, c'est « son instinct parfait pour le pouvoir, qui, pour moi, est la principale caractéristique de cet homme politique ».

Angela Merkel représente le prototype de la mentalité de la nouvelle génération des Allemands de l'est née tout juste après la guerre, élevée et éduquée dans l'esprit de *l'homme nouveau socialiste*, tel que prêché par son père le pasteur Kasner et par Walter Ulbricht, le chef stalinien de la RDA. Une génération

complètement déboussolée :

« Les gens manquaient vraiment d'identité – il y avait un énorme vide pour donner un sens à votre existence »

Une génération qui ne parle pas, une génération réduite au silence, surveillée à chaque instant par la Stasi, une génération pour laquelle la *méfiance* est devenue une condition de survie, car on ne sait pas si un ami ou un cousin est ou non *agent informateur* de la Stasi.

Une génération *dépolitisée*, qui ne s'intéresse plus à la politique :

Angela Kasner [...] est devenue, tout au plus, une opposante passive au régime [communiste]. Bien qu'Angela considère le rôle dirigeant de l'Union soviétique comme celui d'une dictature à laquelle tous les autres pays socialistes obéissent, elle est fascinée par la langue russe et la culture de l'Union soviétique. »

On est stupéfait par la similitude des carrières d'Angela Merkel et de Vladimir Poutine. Tous les deux élevés et éduqués sous la version la plus dure des régimes communistes européens, ils commencent leur vie active comme professionnels : ingénieur chimiste pour elle, agent des services de sécurité de son pays pour lui. Le hasard le plus complet fait que, tous les deux, soient témoins à Berlin de la chute du Mur, qui fut aussi la chute du communisme dans leur deux pays. C'est le moment où les deux décident d'entrer en politique. Pour Angela, on a vu comment. Vladimir, rentré en Russie, rejoint tout de suite le président libéral Boris Eltsine et devient maire de Leningrad rebaptisée Saint Pétersbourg. Remarqué par le président pour son efficacité et son loyalisme, il devient son adjoint, puis son successeur à la présidence de la nouvelle Fédération russe. On ne peut pas s'empêcher de penser au chancelier Helmut Kohl et à son

adjointe Angela. Arrivés au sommet du pouvoir dans leurs pays respectifs, dépolitisés, c'est-à-dire débarrassés de toute allégeance idéologique, Angela et Vladimir s'en sont remis, dans le domaine des relations germano-russes, à leur *socle commun de mentalité* : la *fascination* réciproque pour leur culture et leur histoire. La tzarine Catherine la Grande était allemande. Il est donc tout à fait normal qu'Angela Merkel, leader du Parti Chrétien Démocrate, continue la politique d'amitié et d'alliance avec la Russie de Vladimir Poutine commencée par son prédécesseur à la chancellerie et adversaire politique, le socialiste Gerhard Schroeder.

Après l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022, les députés socialistes de la Bundestag demandent à l'ancien chancelier de rompre les contacts avec ses amis, Poutine et ses oligarques. Schroeder refuse.

Alors que les anciens chanceliers reçoivent traditionnellement un bureau financé par des fonds publics et du personnel au Bundestag pour des fonctions continues liées à leur ancien poste, la commission du budget du parlement allemand a retiré à Schröder ce privilège en mai 2022 en raison de ses liens controversés et impénitents avec le président russe Vladimir Poutine et de son travail pour les entreprises énergétiques russes. Il a contesté cette décision devant les tribunaux, mais a perdu ses appels en 2023 et 2024, confirmant qu'il n'avait aucun droit à un bureau financé par des fonds publics au Bundestag. (Google IA, 12 Nov 2025, peut contenir des erreurs)

Impénitent en effet. Gerhard Schroeder a refusé de renier ses convictions politiques, et c'est tout en son honneur. Sa mentalité d'homme politique exprimant ouvertement ses choix idéologiques dans une république démocratique, lui a permis d'accéder au pouvoir, puis de le perdre, sans être obligé de se renier. En revanche, Angela Merkel, émergeant de la RDA avec

une mentalité entièrement dépolitisée, est arrivée au sommet du pouvoir par pur opportunisme : elle accepte sans hésitation la proposition du chancelier Kohl de rejoindre le parti Chrétien Démocrate (CDU). Son père, le pasteur Kasner, fut profondément déçu par ce choix. Il aurait préféré que sa fille rejoigne les socialistes ou les verts, comme son frère et sa sœur l'avait fait.

On se souvient de l'accusation que le président Trump avait lancé à Angela Merkel, suivant laquelle l'Allemagne était dépendante de la Russie

... parce qu'elle achète de l'énergie à Moscou. Et il s'est également permis d'insulter personnellement Merkel au téléphone, lui disant à un moment donné qu'elle était « stupide ».

Merkel, à son tour, s'est souvent exprimée sur la rhétorique de Trump et a repoussé l'affirmation de Trump selon laquelle l'Allemagne est captive de la Russie, en faisant référence à sa propre éducation dans l'Allemagne de l'Est contrôlée par les Soviétiques.

Face au franc-parler de Trump, Merkel, habituée au langage diplomatique qui lui avait permis de masquer son escroquerie intellectuelle de l'Arme du gaz, se voit forcée de répondre avec la même franchise !

C'est la *dépolitisation* que les régimes communistes ont réussi à inculquer dans la mentalité des nouvelles générations. « ...laissez à César ce qui est à César » conseillait le pasteur Kasner à ses enfants. « ... méfiez-vous de parler, car la Stasi vous surveille... » « Ne vous mêlez pas de politique ! cela vous attirera les faveurs du régime, peut-être », voilà le commandement.

La république (ou plus précisément la démocratie) fut instaurée progressivement à Athènes, avec des étapes clés au tournant du VI^e siècle av. J.-C. et au Ve siècle av. J.-C.. Les réformes de Clisthène vers 508 av. J.-C. sont

considérées comme le fondement des institutions démocratiques athéniennes. Plus tard, pendant l'âge d'or de la démocratie au Ve siècle av. J.-C., le stratège Périclès est souvent associé à l'apogée de la démocratie, qu'il a contribué à structurer en l'ouvrant à l'ensemble des citoyens. (Google IA, 13 Nov 2025, peut contenir des erreurs)

Notons l'étroite relation entre les concepts *république* et *démocratie*, apparus spontanément et progressivement dans la société athénienne. Notons aussi qu'Angela Merkel fut élevée et éduquée en République Démocratique d'Allemagne. L'ambiguïté des concepts *république* et *démocratie* est évidente.

Platon est né à Athènes peu après la mort de Périclès. Il a eu donc la chance de vivre dans la réalité de la démocratie républicaine d'Athènes, et ce qu'il a vu ne lui a pas plu. La structure de gouvernance de la *république* était supposée assurer la participation *démocratique* des citoyens aux affaires politiques de la cité. Le concept désigné par le mot Latin *res publica* = *la chose publique*, est né du désir de résoudre les conflits entre citoyens par les citoyens. Sa mise dans la réalité athénienne du VIème siècle avant J-C a permis l'amélioration de la gestion de la cité, grâce à la participation active de chaque citoyen à la *chose publique*. La *politisation* des membres de la cité est le fondement sur lequel la république démocratique fonctionne. Mais, si elle a permis une bonne gestion des affaires de la cité, elle n'a pas résolu le problème des conflits entre citoyens. Platon en a eu la preuve éclatante avec le procès et la mort de Socrate. La politisation des citoyens ne permettait pas la mise en œuvre, en même temps, du BIEN et du JUSTE. La solution à ce problème saute aux yeux. Elle a été conceptualisée par le baron de Montesquieu au XVIIIe siècle : séparation de la justice, qui exige la neutralité, du politique, qui est par définition partisan. Mais Platon n'a pas pu voir l'évidence. Sa pensée, limitée par le *paradigme de la perfection*, et empêtrée dans la maïeutique socratique (« tout ce que je sais c'est que je ne sais rien »), a

conclu à l'impossibilité du commun des mortels d'accéder à la connaissance du BIEN et du JUSTE, entités parfaites. Face à ce cul-de-sac philosophique, Platon inventa le concept de *philosophe-roi*, « seul à même de gouverner bien », et « de déployer sur l'Etat tout entier la tempérance est l'harmonie [...], de façon qu'il y ait identité d'opinion entre ceux qui commandent et ceux qui sont commandés. [...] Il convient d'interdire la nouveauté, car les idées nouvelles entraînent la sédition » (*La République*, Livre IV). Ceci est la définition-même de la *dépolitisation* des citoyens. Elle vide de toute substance le concept de *république*. Une fois de plus, Platon n'a pas vu l'évidence.

La prophétie de Platon fut mise dans la réalité par Lénine et sa république bolchevique quasi-parfaite.

Certains de mes lecteurs pourraient se montrer révoltés par ma comparaison entre Platon et Lénine. Il est vrai que si je continue d'écrire ce que j'écris, je ne fais que m'enfoncer davantage dans la confusion des concepts. J'arrête donc ici.

Le paradoxe de la clarté

Vivre avec l'ambiguïté

The quest for precision is analogous to the quest for certainty and both should be abandoned (Karl Popper *Unended quest*)

On ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment (Cardinal de Retz)

Comme le cerveau, la pensée humaine n'aime pas l'ambiguïté, car génératrice de confusion. Les premiers philosophes, en Grèce ancienne, furent aussi des mathématiciens. Eux, et leurs successeurs, développèrent les mathématiques dans le but de construire des mondes sans ambiguïté. Ils réussirent, mais ces mondes s'avérèrent sans rapport avec le monde réel.

Ainsi, par exemple, la géométrie euclidienne, corps mathématique complet et fermé, dépourvu d'ambiguïté. Dans cette géométrie, un point est une entité sans dimensions, qui peut être localisée à l'intersection de deux lignes qui, elles, sont des objets qui peuvent avoir une longueur mais pas d'épaisseur. Les objets de cette géométrie n'existent pas dans le monde réel.

Les physiciens et les ingénieurs, bâtisseurs de tours et de temples, ont conclu à l'impossibilité de résoudre la quadrature du cercle par des moyens rationnels. Ils ont entrepris de contrôler et d'intégrer l'ambiguïté et l'incertitude dans leurs projets, afin de les rendre réalisables. Léonard de Vinci conçut l'idée des machines volantes. Ses images mentales sont devenues concepts au moment où il les consigna sur les pages de ses Codex, par des dessins et des narratifs. Plus tard, ces concepts furent concrétisés sous forme de dessins industriels. Les dessins industriels, ainsi que les plans d'architecture, spécifient les dimensions des composantes dans les limites d'une *tolérance*. Le niveau et la valeur de la tolérance sont déterminés par le contexte dans lequel

le *design* s'exprime. Dans les zones sismiques, les résultats des calculs des structures en béton armé des édifices sont multipliés par trois, permettant ainsi à l'incertitude de se manifester sans que les bâtiments s'écroulent. La maîtrise et l'intégration de l'ambiguïté et de l'incertitude dans le *design* des concepts, sous forme de tolérance dimensionnelle, a permis l'essor que l'on connaît de la *technologie*. On définit le design comme *mise dans la réalité* de concepts.

L'humour est une autre manière, toute naturelle, par laquelle le cerveau gère l'ambiguïté. On a vu que l'ambiguïté, comme le concept qui lui est associée, fixe son niveau au moment où celui-ci s'exprime, en fonction du contexte et de l'interprétation de l'auditeur. Si cette interprétation conduit l'auditeur à estimer que les concepts, tel qu'exprimés, sont trop ambigus, illogiques ou sans aucun sens, alors une sensation de stress peut se manifester. Il est bien connu que lors de conversations tendues ou acerbes, une pointe d'humour peut instantanément *détendre l'atmosphère*, faisant tomber chez les interlocuteurs le stress et la demande d'énergie cérébrale associée. L'humour sert à faciliter la communication et à renforcer les liens sociaux. Parmi ses techniques, le calembour et les jeux de mots jouent souvent sur l'ambiguïté des concepts exprimés et des contextes dans lesquels ils s'expriment. A un niveau plus profond, l'humour apparaît comme un mécanisme de défense contre une surconsommation d'énergie cérébrale. Peut-on considérer l'apparition de la comédie, sous ses différentes formes, comme un réflexe de défense sociale contre la confusion des concepts de la pensée philosophique ? *La Cité des Femmes* et *Lysistrata* d'Aristophane sont-elles une réponse à *la République* de Platon ? George Orwell a-t-il utilisé l'humour noir en décrivant le monde stalinien d'*Animal Farm* et de *1984* ? Notons une manifestation culturelle inventée plus récemment : le théâtre de l'absurde, véritable mise-à-nu de la confusion des concepts.

En 1931, le peintre catalan Salvador Dali crée à Paris une œuvre intitulée :



Hallucination partielle : six apparitions de Lénine sur un piano (fragment)
Salvador Dali, 1931, Centre Pompidou

Le conservateur du Centre Pompidou nous explique le symbolisme figuré dans la peinture de cet artiste surréaliste :

Dalí retranscrit ici une hallucination vécue à l'heure du coucher où lui sont apparus, sur les touches d'un piano, des visages de Lénine auréolés.

Le peintre ajoute à cette vision des symboles énigmatiques : serviette, cerises, brassard, fourmis... C'est la première œuvre dans laquelle l'artiste représente le pouvoir, incarné ici par Lénine, sous une forme politique. Réalisée en 1931, elle traduit sa méfiance envers l'engagement communiste imposé par André Breton au groupe surréaliste. La même année, Dalí avait indigné le Parti communiste avec son poème Rêverie, jugé pornographique.

Suite à ces transgressions à la doctrine, Dali fut expulsé du groupe des surréalistes et désigné comme « représentant de l'art bourgeois décadent du capitalisme moribond » par le Parti Communiste français. Quelques années plus tard, en 1937, s'ouvre en Allemagne nazie l'exposition de *l'art dégénéré*, des œuvres d'art moderne *antiallemandes*, qui furent ensuite détruites ou vendue à l'étranger. Les surréalistes de Paris et les *dégénérés* allemands avaient fait de leur mieux pour naviguer l'épais

brouillard conceptuel dans lequel leur domaine d'activité était plongé au milieu du XXe siècle européen, et voilà le résultat ! Décidément, les idéologues de tous bords haïssent l'humour, coupable de tentative d'introduction de l'ambiguïté dans leurs idéologies.

Vivre avec l'ambiguïté et se moquer de la confusion des concepts font partie du *bon sens*. Le *bon sens* représente la constatation des humains qu'il est impossible d'éliminer l'ambiguïté et la confusion des concepts de l'activité de tous les jours. Notre conversation quotidienne est truffée d'ambiguïtés et de non-sens, mais *on les laisse passer*, car de toute façon il est impossible de savoir ce que nos interlocuteurs ont vraiment compris. Le *bon sens* est apparu spontanément dans la vie sociale des *Homo*, en même temps que la communication. Il est vital, car il contribue à assurer l'équilibre énergétique du fonctionnement de notre cerveau. Sa manifestation essentielle est la *politesse*. La *politesse* est l'ensemble des normes et des règles qui régissent la communication sociale. Elle est apparue spontanément, et est indispensable à la cohésion sociale du groupe, donc librement acceptée par celui-ci. La politesse change en fonction du contexte. En période dite *normale*, ce changement est progressif et invisible. Un brutal changement de la politesse signifie un changement radical des mentalités. On a vu que le président Trump ne parle plus la Langue diplomatique.

Dans les situations où l'ambiguïté dépasse le seuil du socialement acceptable, la résolution du conflit éventuel peut demander à l'individu une dépense d'énergie mentale surhumaine. Dès lors, la fuite dans une réalité parallèle devient inévitable pour la survie : c'est le *déni*.

A noter que l'Intelligence Artificielle est déjà consciente des dangers que l'ambiguïté fait courir à nos activités quotidiennes. La *Google IA*, tout au moins dans son stade de développement à l'heure où j'écris, finit certains de ses résumés par « peut contenir des erreurs », autrement dit : « attention, ambiguïté possible dans ce que je viens de dire ! »

* * *

La clarté d'un texte ou d'un discours est souvent perçue comme génératrice d'un sentiment de satisfaction, mettant le cerveau *au repos*. Dans cet état, notre esprit a tendance à admirer la beauté de ce qu'il entend ou de ce qu'il lit, plutôt que de *faire un effort pour comprendre* le contenu du message. Ceci me permet d'énoncer le **paradoxe de la clarté** :

Plus un énoncé est perçu comme étant *clair*, plus grandes les chances que le lecteur ou l'auditeur se déclare
heureux d'avoir compris

... d'avoir compris n'importe quoi, peut-être ce que l'orateur voulait qu'il comprenne ou peut-être rien du tout, car, comme on l'a déjà vu, une sensation de bonheur incite le cerveau au repos ; toute demande d'énergie mentale nécessaire à la conscience pour *interpréter* le concept *comprendre* dans son contexte sera refusé. Les instances où ce paradoxe se manifeste apparaissent fréquemment dans notre communication sociale. Il est à l'origine de la *rhétorique* ou l'art de la persuasion, c'est-à-dire l'ensemble des techniques et des procédés (oraux ou écrits) permettant d'exprimer un discours avec justesse et clarté, pour convaincre un auditoire. C'est l'art du *beau discours*, pour agir sur les opinions, les émotions et les décisions d'autrui. Platon l'aurait qualifié de « manipulation de l'auditoire ». Il permet aux membres d'un groupe social d'ignorer temporairement la confusion des concepts et de faciliter ainsi les prises de décision collectives. En politique, la rhétorique est utilisée souvent, surtout lors de campagnes électorales, ainsi que sa variante dévoyée, la *démagogie*. « Je vous ai compris ! » est un sommet de manifestation du paradoxe de la clarté.

Si vous trouvez que le cheminement de ma pensée est confus,

incompréhensible et bourré de contre-sens logiques, alors vous m'avez compris ! Il est impossible de décrire le fonctionnement de notre cerveau par des raisonnements logiques, avec notre langage linéaire. En revanche, si on accepte la validité d'un raisonnement circulaire, alors des descriptions d'une grande *beauté* sont possibles. Voici :

Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien (Socrate)

« Nous donnons naissance à celui qui nous enfantera ... », « Dieu lui-même est né du cœur de sa création pour qu'il puisse la créer... ».

L'aile gauche, Mircea Cărtărescu, Denoël, 2025

Le Temps est un fleuve qui m'emporte, mais je suis le fleuve, c'est un tigre qui me détruit, mais je suis le tigre, c'est un feu qui me consume, mais je suis le feu.

Jorge Luis Borges

Remplacez « le temps » par *mon cerveau*, par *ma conscience*, par *mon subconscient*, par *mon intuition*, par *ma décision*, par *mon jugement*, etc. Cet énoncé garde sa validité dans tous ces cas.

Les énoncés ci-dessus sont-ils des *paradoxes*, ou des *raisonnements circulaires* ?

*Un **paradoxe** est une idée, une situation ou une affirmation qui semble aller à l'encontre du bon sens ou de la logique apparente, mais qui révèle en réalité une vérité profonde ou une faille dans notre façon de penser.*

Un paradoxe est contre-intuitif : il choque la première impression ou l'opinion communément admise. Il est en apparence absurde : à la première lecture, on a l'impression qu'il contient une contradiction. Mais il est

*logique et instructif : après analyse, il s'avère souvent pertinent et force l'esprit à **réfléchir autrement**. (Google IA, 31 mai 2026)*

Comment notre cerveau peut-il *réfléchir autrement* sans catégories conceptuelle adéquates, actuellement inexistantes dans notre mentalité ?

*Le **raisonnement circulaire** (ou pétition de principe) est un sophisme logique où la conclusion que l'on souhaite prouver est déjà utilisée comme prémisse de départ. L'argument tourne en rond et ne prouve rien ; le point d'arrivée est identique au point de départ. Le raisonnement présuppose ce qu'il essaie de démontrer.*

(Google IA, 5 juillet 2026)

Répetons la question : Les énoncés ci-dessus sont-ils des *paradoxes*, ou des *raisonnements circulaires* ? Difficile de répondre. L'aide d'un philosophe et d'un mathématicien me semble indispensable. Mais qui, dans la vie de tous les jours, a le temps de penser à ce sujet ? Notre cerveau nous l'interdit. Il nous oblige de n'utiliser notre énergie mentale que pour la seule tâche pour laquelle il a été conçu : construire et assurer notre avenir.

Homo ambiguus

Que faire quand il n'y a plus rien à faire ?

Constantin Noica

*Un être humain est un membre de l'espèce Homo sapiens,
un primate doté de la bipédie, d'un cerveau complexe et
d'une capacité de raisonnement abstrait et de langage.*

(Google IA, 14 Nov 2025)

Ajoutons à cet énoncé : ... et qui est entièrement défini par sa *mentalité*, c'est à dire par son *espace mental* composé de catégories conceptuelles et du mode opératoire correspondant (intuition, jugement, prise de décision), espace indissolublement interpénétré par l'infrastructure neuronale et de neurotransmission dont le fonctionnement n'est limité que par la quantité d'énergie mise à sa disposition par son propre cerveau. En tant que système dynamique consommateur d'énergie, l'ambiguïté associée à chacun des concepts par lesquels il s'exprime lui donne la flexibilité nécessaire pour un réglage optimal de l'énergie qu'il consomme.

L'être humain est ambigu, et par là-même créateur de la confusion des concepts dans laquelle sa vie se déroule.

L'ambiguïté me rend confus(e), mais je suis l'ambiguïté

Le philosophe Constantin Noica (1909-1987) a traversé le XXème siècle européen dans sa Roumanie natale. Il naquit alors que ce pays était une monarchie constitutionnelle bâtie sur le modèle anglais : alternance au pouvoir de deux grand partis démocratiques, les Conservateurs et les Libéraux. Soumis au tumulte européen des années '30, ce modèle fut remplacé par une dictature royale, elle-même suivie d'un régime totalitaire d'essence purement locale, mais fortement influencé par le

fascisme italien, l'antisémitisme nazi et le terrorisme mystico-anarchiste russe : l'Etat légionnaire. La mise en œuvre de ce cocktail d'idéologies s'est avéré être de nature criminelle. Après seulement six mois au pouvoir, la Roumanie s'en est débarrassé grâce à l'intervention brutale de son Armée (janvier 1941), six mois avant le début de la guerre germano-russe (juin 1941). Ce fut le premier pays d'Europe à avoir éliminé un régime de type fasciste, et le seul à l'avoir fait sans intervention étrangère. La dictature militaire du général Antonescu fut suivie par quarante ans de dictature totalitaire communiste imposée par l'armée soviétique. Noica est mort deux ans avant l'élimination dans son pays du dernier bastion communiste en Europe, élimination qui se fit une fois de plus par la force et le sang, sans intervention étrangère. Dans tous les autres pays du bloc soviétique, la transition post-communiste avait eu lieu pacifiquement.

Noica fut fortement impliqué dans la vie culturelle de la Roumanie, sur le plan idéologique. Ayant soutenu activement, en tant que journaliste, le régime légionnaire, il passa 16 années dans les domiciles forcés et dans les prisons communistes, à la suite d'opérations de type *appât* organisées par la fameuse *Securitate*. Libéré en 1964, il put constater les dégâts subis par la mentalité de la nouvelle génération n'ayant connu que le totalitarisme comme mode d'existence. Il entreprit donc, dans les limites permises et sous la surveillance constante de la *Securitate*, un travail culturel supposé remédier à la situation – en sacrifiant sa famille en échange.

En 1948, Constantin Noica et son épouse anglaise, Katherine Muston, décidèrent que, pour épargner à leurs deux enfants une « vie » sous le régime communiste imposé à la Roumanie par les Soviétiques, la seule solution était un divorce, ce qui aurait permis à sa femme de retourner en Angleterre et d'emmener ses enfants avec elle. Il lui a fallu des années de difficultés et de frustrations intenses avant qu'elle ne parvienne à obtenir

un visa de sortie de Roumanie et elle est finalement arrivée en Angleterre en 1955. (Katherine Muston, A Biography of Constantin Noica, 1992) (traduction NM)

A partir de cette date et jusqu'à sa mort en 1987, Noica n'a obtenu que trois fois, pour de courtes périodes, la permission de visiter sa famille en Angleterre.

Vers la fin de sa vie, Noica a dû admettre l'évidence : l'échec de son entreprise. D'où son aveu, sous forme de question rhétorique :

Que faire quand il n'y a plus rien à faire ?

Encore un paradoxe, un raisonnement circulaire dépourvu de tout sens logique, traduction en Roumain du socratique « Tout ce que je sais est que je ne sais rien », mais exprimant une réalité : ce n'est pas la culture qui peut changer une mentalité ; au contraire, c'est la mentalité qui se transmet *culturellement* d'une génération à l'autre. Ce n'est pas par décret que l'on pourra changer la mentalité de la société. Aucune *politique culturelle* n'a jamais réussi à le faire.

Face à sa question à laquelle, logiquement, aucune réponse n'est possible, le philosophe nous suggère une solution : « *Le passage à un autre registre de la création* ». Mais, l'ambiguïté du concept *registre de la création* nous laisse perplexe. Peut-on l'interpréter comme signifiant *mentalité* ? *Passage à une autre mentalité* ? Ne pas changer la mentalité, mais changer de mentalité ! Le fils de Noica, Răzvan, de retour en Roumanie après la chute du régime Ceaușescu, devint *Père Rafail*, moine orthodoxe.

Dana Mischie écrit, dans un article intitulé :

Constantin Noica, le philosophe qui rêvait de dompter les communistes : « Je n'ai pas honte d'avoir des liens avec la Securitate, car je sais que j'ai un cœur pur »

(Traduit du Roumain, adevărul.com, 25.07.2020)

Désireux de voir son rêve culturel se réaliser, le philosophe croit naïvement que les autorités communistes peuvent être apprivoisées. Lorsqu'il leur parle de ses projets et demande leur aide, Noica prend la même posture de pédagogue avec laquelle il avait tenté de convaincre ses amis à Paris. « Je n'ai pas honte d'avoir des liens avec la Securitate, car je sais que j'ai un cœur pur », déclara Noica, un homme dont la pensée galopait librement et élaborait de grands projets culturels. Cependant, bien qu'il les traite comme ses égaux, sans les appeler bourreaux, le philosophe finit par être traité à la manière typique de la Securitate, étant placé sous une loupe encore plus grande. « Au lieu de lui accorder un crédit culturel, l'institution l'a placé sous surveillance encore plus étroite, entourant ce Don Quichotte philosophique de plus d'informateurs et installant des dispositifs d'écoute chez lui », écrivait Marta Petreu. [...]

Pendant sa détention, Noica endura plus facilement les coups et les moqueries des gardes, comme « demain, on te met dehors d'ici », que les remords d'avoir fait arrêter ses amis, en donnant son agenda avec des noms aux officiers de la Securitate. Bien qu'il faille dire qu'il l'avait fait avec la naïve pensée que cela compliquerait l'enquête : « Puis soudain, l'idée m'est venue à l'esprit que je pourrais protéger mes amis en paralysant ceux qui m'interrogeaient sous une avalanche de noms. Je calculais, en me disant que quatre-vingts ou cent personnes qui avaient eu un livre parfaitement innocent entre leurs mains ne pouvaient pas être arrêtées. Je me surprends dire : « Tu m'as pris l'annuaire et les numéros de téléphone. S'il te plaît, donne-le-moi un instant pour que je puisse m'en souvenir. » Lorsque, à la fin, l'officier lui tend une cigarette, Noica réalise à quel point il était naïf.

Noica a donc joué, sans s'en rendre compte, le rôle de *dénicheur*, si prisé par la *Securitate*. Il souffrait de la *cécité des philosophes* appelée ici, pudiquement, *naïveté* : il n'a pas vu l'évidence.

Comme Constantin Noica, les familles Bentoiu et Negulescu ont *traversé le siècle* en Roumanie. En 1949, les jeunes Pascal et Annie décident de se marier, au moment même où le père de Pascal est arrêté la première fois. Dans une page d'une rare beauté tirée de ses *Mémoires (Le Temps qui nous a été donné)*, Annie Bentoiu décrit ainsi l'approche de la catastrophe (traduit du Roumain) :

« La route se rétrécit de plus en plus devant nous – tout comme la vallée Horoabelor en descendant. Et la nuit tombe ; mais il n'y a pas de cabane à la fin et probablement pas de sortie. C'est pourquoi je veux que nous vivions aussi intensément que possible, tant qu'il nous reste. »

Deux jours après, le père de Pascal est arrêté et sa famille reçoit l'ordre d'expulsion de la maison de ses parents. Les jeunes vivent ainsi cette *fin du monde* :

Nous avons passé le 9 décembre ensemble à Bucarest. C'était un début d'hiver froid et pluvieux. [...] Nous étions tous les quatre assis autour de la table, nous avons senti les minutes passer et l'heure du départ approcher, puis la route vers la gare sur les rues de plus en plus défoncées, vers les vieux wagons de plus en plus froids, vers une existence de plus en plus menacée. Nous n'étions pas du tout joyeux. [...] Et soudain, Pascal prononça cette phrase : « Je pense que nous devons nous marier ».

Que faire quand il n'y a plus rien à faire ? Annie est submergée par cette chute inattendue dans l'inconnu et commence à pleurer.

Mais ce moment d'incertitude est de courte durée :

L'amour est la réponse à toutes les questions. Ensuite, vient le courage qu'il apporte. J'avais choisi une bonne fois pour toutes, à quoi bon avoir peur ?

La destruction des familles du jeune couple marié va se poursuivre. Après des années d'emprisonnement de son père, les parents d'Annie sont expulsés de leur maison et logés de force pour le reste de leur vie dans une masure à Chirnogi, l'un des plus misérables villages de Moldavie. Le père de Pascal, hébergé dans un coin du salon de ses enfants après sa première période de prison, est arrêté une seconde fois, et cette fois il mourra en prison. En visite chez un ami, il était en retard ce soir-là. À minuit, dans le salon qu'ils avaient envahi, des agents de la *Securitate* l'attendaient, terrorisant la famille et les voisins. Dans un coin de la pièce, dans son couffin

.... La petite fille dormait. Je pouvais entendre sa respiration légère. Je me demandais quel serait son destin....

Annie et Pascale désiraient avoir des enfants, « deux ou trois ». Il n'y en a eu qu'un seul, assez pour changer le destin de ses parents.

Une vie humaine ! Qu'est-ce qu'une vie humaine ? Celle de Pascal c'est avérée être l'une des plus profondément accomplies, bien qu'elle ne fût pas sans épreuves et qu'elle se soit déroulée dans une zone particulièrement oppressante de l'espace-temps. Peut-être qu'une vie peut être considérée comme accomplie lorsqu'il y a eu une lutte incessante contre l'irréversibilité du temps et les servitudes qu'il impose.

Pascal était compositeur de musique, mais son accès au

Conservatoire pour finir ses études lui fut refusé, pour des raisons de mauvaise origine sociale. Il dût accepter un poste de transcripteur de bandes audio à l'Institut du folklore. Annie, poète et traductrice, travaillait comme sténo-dactylographe dans une usine. Le point de rupture dans leur vie est décrit comme suit par Annie :

Quelques jours avant de partir, j'ai discuté avec Pascal d'une décision importante : il voulait se retirer de son travail à l'Institut, où il était épuisé par les transcriptions musicales aux casques (à l'écouteur), et surtout il sentait qu'il risquait de se noyer dans le monde fascinant du folklore qui, notait-il, était sur le point de « l'abolir en tant qu'être musical pensant ». C'était en effet un problème essentiel, même si cela semblait une sorte de folie de quitter une position sûre, obtenue avec tant de difficulté, pour vivre sans revenu fixe dans le monde communiste hyper-ordonné. J'ai admiré son courage et j'ai tout de suite accepté. Le geste était beau, chimérique, en harmonie avec notre monde intérieur et signifiait un pas en avant vers la liberté. De toute façon on essayera de nous en sortir.

A partir de ce moment, Annie et Pascal ont commencé leur vie de *travailleurs libres*, profitant d'une imperfection, d'une anomalie, d'une petite poche d'air égarée dans le sable aplati et compacté par le rouleau compresseur du totalitarisme. Nous avons ici une remarquable description de la *valeur travail*, telle que vécue dans la mentalité roumaine des années 1950 à 1989, sous le régime communiste: travail salarié à l'Institut, destiné à *vous abolir en tant qu'être pensant*, le travail d'esclave dont vous ne pouvez pas vous en sortir. L'idée de s'évader est « une sorte de folie » ! Pour les gens pas encore complètement *abolis*, l'idée est *chimérique* : un rêve, une utopie, une inconscience. Au contraire, pour Annie, l'idée est « en accord avec son monde intérieur »,

dans la mentalité suisse dans laquelle sa mère l'avait élevée, et en pensant sans doute au *destin* de leur petite fille. Parce que ce *geste donquichottesque*, dit-elle, « signifie un pas en avant vers la liberté ».

Les époux Bientoïu ont saisi la première occasion pour réconcilier travail et liberté, les deux concepts fondateurs de l'espèce *Homo*. Et y ont ajouté « *l'amour, réponse à toutes les questions ; à quoi bon avoir peur ?* ».

A la fin de ses Mémoires (1944-1959) Annie écrit :

Histoire, histoire! Pour un observateur superficiel, son écoulement semble impossible à contenir. Mais elle n'y est pour rien, elle n'est pas un personnage actif, mais une simple construction de nos esprits et de nos actes. Ses drames et ses tragédies sont d'abord mentales, elles se passent dans l'espace entre désir et action, entre envie et compassion, entre amour et haine. S'il reste une histoire à écrire, c'est celle des mentalités, ... (Annie Bientoïu, *Mémoires 1944-1947*, Ed. Humanitas, 2007) (traduction NM)

Annie sait de quoi elle parle. Il n'y a rien de plus réel qu'une vie vécue. Et cette vie est entièrement écrite par notre cerveau, qui nous la restitue mal dans ses narratifs historiques. La réponse des époux Bientoïu à la question du philosophe : « *Que faire quand il n'y a plus rien à faire ?* » semble bien être « *Passer à une autre mentalité* ». Ce passage ne peut se faire qu'individuellement, par un travail librement décidé et entrepris. Il permet à l'individu de découvrir ses possibilités réelles, de sentir la joie et la fierté d'un travail bien fait, d'acquérir les éléments du travail en équipe : engagement, prise de décision, responsabilité envers soi-même, envers ses coéquipiers et envers la société. Il oblige l'individu à assumer pleinement les conséquences de ses décisions et de ses actes. C'est en bâtissant une cathédrale qu'on bâtit aussi un caractère. Ce

ne sont que les *compagnons*, et personne d'autre, qui ont pu créer le miracle de la renaissance de Notre Dame. Les *compagnons*, bien sûr, mais on avait complètement oublié leur existence.

Annie ajoute aussi : « *L'amour est la réponse à toutes les questions. [...]. J'avais choisi une bonne fois pour toutes, à quoi bon avoir peur ?* ». Bien des années avant « N'ayez pas peur ! » du pape Jean-Paul II.

Le changement des mentalités, d'habitude lent, s'est fait sous nos yeux, en l'espace d'une génération, avec une rapidité et une ampleur sans précédent. Au début de ma carrière professionnelle, à Paris à la fin des années '60, j'ai dû attendre seize mois pour avoir un téléphone dans mon appartement en location. Peut-on imaginer la vie, pendant la pandémie récente, sans l'Internet et sans les smart phones, sans WhatsApp et sans Zoom, sans pouvoir travailler à distance ? A la fin de la crise, les employeurs ont eu du mal à convaincre leurs collaborateurs de revenir dans les bureaux.

Le Canada n'a pas d'âge légal obligatoire de la retraite pour la plupart des professions, car une loi de 2009 l'a abolie. Cela signifie que les individus peuvent continuer à travailler aussi longtemps qu'ils le peuvent et le souhaitent, bien que certaines professions comportent des exceptions, comme les juges qui doivent prendre leur retraite à 75 ans et les pilotes de ligne qui peuvent avoir un âge de retraite obligatoire. Après 2009, il est devenu illégal de forcer les employés à prendre leur retraite en fonction de leur âge, à très peu d'exceptions près. Les individus peuvent travailler aussi longtemps qu'ils le souhaitent, le calendrier de la retraite étant souvent basé sur des considérations personnelles, financières ou de santé. (Google IA, 20 Nov 2025)

Il est remarquable de constater que c'est par le *travail individuel*

que le législateur canadien a commencé, dès 2009, à mettre les lois en accord avec la nouvelle mentalité des citoyens. Et Mark Carney, Premier ministre du Canada, dans un discours qui fera date, d'ajouter :

Nous savons que l'ancien ordre [suivant lequel „si nous ne sommes pas à table, nous sommes au menu”] ne reviendra pas. Nous ne devrions pas le pleurer. La nostalgie n'est pas une stratégie, ... nous avons [...] la capacité d'arrêter de faire semblant, de nommer les réalités ; nous croyons qu'à partir de la fracture, nous pouvons construire quelque chose de plus grand, de meilleur, de plus fort, plus juste. [...] C'est la voie du Canada. (Discours au Forum économique mondial, Davos 2026)

Mais, comme dans toutes choses, l'inertie et les séquelles des vieilles mentalités freineront cette transformation. En Europe, la mentalité impériale de la Russie domine toujours, alors que l'empire lui-même n'existe plus. Des cultures à forte rigidité mentale sont en train de disparaître. Partout ailleurs, la *mentalité mafioso* ne connaît pas de frontières. Mais l'*Homo ambiguus*, né pour être heureux, a fait preuve de résilience dans le passé, en se mettant au travail en toute liberté. Et Annie Bentoïu et le pape Jean-Paul II, tous les deux sortis victorieux du totalitarisme communiste, nous disent « de ne pas avoir peur ». Je suis donc optimiste concernant l'avenir.

En trois mots, je peux résumer tout ce qui concerne la vie.
Dans toute la confusion d'aujourd'hui, avec tous nos soucis,
la vie continue
Robert Frost

Si vous voulez bien voir notre époque, regardez-là de loin
José Ortega y Gasset



La terre vue de la lune
Astronautes d'Artemis II
Avril 2026

Remerciements

Omnia, omnino omnia, res interpretationis et oblivionis sunt

Cette phrase est la traduction en Latin, par *Google Translate*, de l'énoncé en exergue de mon livre. Mes remerciements vont d'abord à *l'Intelligence Artificielle*, qui m'a aidé à écrire mon texte sous sa forme actuelle et qui m'a permis de le faire en un temps record.

Tout ce qui est dit dans mon essai a déjà était dit. Rien n'est de moi. Je remercie à tous ceux que j'ai cité et à tous ceux que j'ai plagié sans le savoir. Je remercie aussi à tous ceux qui m'ont plagié avant ma naissance et à tous ceux qui vont le faire après moi. Ce sont eux qui sont les véritables auteurs de mon livre.

Voici, dans le désordre, une brève liste des principales sources :

Gabriel Liiceanu, philosophe roumain

Créateur du concept de *plagiat à rebours* : « ... ceux qui m'ont plagié avant ma naissance... »

Nicolas Maftei

Des notes dans un journal. Angela, Gerhard et Vladimir :
Comment le destin de l'Europe a été écrit en silence,
Contributors.ro

David Eagleman

Incognito – Les vies secrètes du cerveau
Livewired – The Inside Story of the Ever-Changing Brain

Lisa Feldman Barrett

How Emotions Are Made
7½ Lessons about the Brain

Tomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*

Michael Pollan, *A World Appears – A Journey into Consciousness*

Agustín Fuentes, *The Creative Spark*

Robert M. Sapolsky, *Behave*

James C. Scott, *Against the Grain*

Egon Balas, *La liberté et rien d'autre*

Annie Benteoiu, *Memorii, 1944-1959, Timpul ce ni s-a dat*

Mircea Cărtărescu, *L'aile gauche*, Denoël, 2025

Paul Kenyon, *Children Of The Night.*

The Strange & Epic Story Of Modern Romania, 2021

Geert Mak, *Voyage d'un Européen à travers le XX^e siècle*

[Viciss Hackso](https://www.hacking-social.com/2022/07/19/cest-moi-ou-cest-de-la-discrimination-lambiguite-attributionnelle/), *L'ambiguïté attributionnelle*

<https://www.hacking-social.com/2022/07/19/cest-moi-ou-cest-de-la-discrimination-lambiguite-attributionnelle/>

Félix Tremblay, *L'ambiguïté anthropologique et sa dimension temporelle chez le premier Merleau-Ponty*, Université de Montréal

Résumé : Ce travail est consacré à la conception de l'être humain qui se dessine discrètement dans les deux premiers ouvrages du philosophe français Maurice Merleau-Ponty, à savoir La Structure du comportement (1942) et Phénoménologie de la perception (1945). [...] L'anthropologie philosophique qui en découle en est une de l'« ambiguïté », laquelle se perçoit le mieux dans une perspective temporelle.

Dominique Garand, *Figures et usages du malentendu*
érudit <https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2009-v37-n1-pr3092/001560ar/>

Alors qu'Habermas situe tout échange authentique dans l'orbite d'une prétention à la validité, nous soutenons qu'il existe plus fondamentalement chez les sujets parlants une prétention à la jouissance et que les malentendus les plus coriaces prennent racine dans ce lieu des affects. Nous soutenons par ailleurs qu'il peut exister un usage éthique du malentendu.

Pour introduire à la complexité du malentendu, voici un court texte de Bernard Werber :

Entre

ce que je pense

ce que je veux dire

ce que je crois dire

ce que je dis

ce que vous avez envie d'entendre

ce que vous croyez entendre

ce que vous entendez

ce que vous avez envie de comprendre

ce que vous croyez comprendre

ce que vous comprenez

il y a dix possibilités qu'on ait des difficultés à communiquer.

Google IA

Hello Google ! Qui a dit : « L'ambiguïté me rend confus(e), mais je suis l'ambiguïté » ?

Cette phrase précise n'est pas attribuée à un auteur célèbre ou historique dans les bases de données publiques. Il s'agit probablement d'une citation contemporaine, d'une phrase issue d'une œuvre littéraire récente, d'un film, ou d'une expression personnelle portant sur l'identité et la complexité psychologique. (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

La réflexion sur « l'ambiguïté » en tant qu'état existentiel est centrale dans « L'Éthique de l'ambiguïté » de Simone de Beauvoir. Le philosophe Merleau-Ponty est également connu pour sa « philosophie de l'ambiguïté. » (19 mars 2026)

Conseils pour une utilisation sûre de l'Intelligence artificielle :

Si vous posez à l'IA des questions claires et/ou précises, alors vous pouvez vous attendre à des réponses correctes et pertinentes. C'est ce qui se passe actuellement dans des domaines d'activité aussi divers que la médecine et la pharmacie, les vols dans l'espace, et la recherche de trous noirs dans notre galaxie. Si, exceptionnellement, vous tombez sur une fausse réponse, ne lui jetez pas la pierre : il y a toujours un humain derrière.

Si, en revanche, vous vous aventurez à dialoguer ou à échanger vos opinions avec un ChatBot, alors attendez-vous à ce qu'il se comporte comme un humain, ou pire encore : ses réponses risquent de contenir des mensonges, des fake-news et des théories complotistes. Méfiez-vous.

Table

Préface	3
Interprétation	9
L'Arme du gaz	
Une étude de cas	18
Qui sait quoi ?	37
La Langue Diplomatique	44
Concepts, ambiguïté et mentalité	67
Babel	74
Travail et liberté	89
Utopies et idéologies	95
La cécité des philosophes	105
Wagner	129
La mentalité rend aveugle	156
La prophétie de Platon	183
Le Paradoxe de la clarté	197
Vivre avec l'ambiguïté	
Homo ambiguus	204
Remerciements	215